Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mesrveries02saxe

# *MES RÊVERIES,*

TOME SECOND.

4

# MES RÊVERIES.

## OUVRAGE POSTHUME

DE

## MAURICE COMTE DE SAXE,

DUC DE CURLANDE ET DE SÉMIGALLE, MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ TRÉS-CHRÉTIENNE :

Augmenté d'une hiſtoire abrégée de ſa vie, & de différentes pièces qui y ont rapport,

*PAR MONSIEUR L'ABBÉ PÉRAU.*

3950.18 T. 2

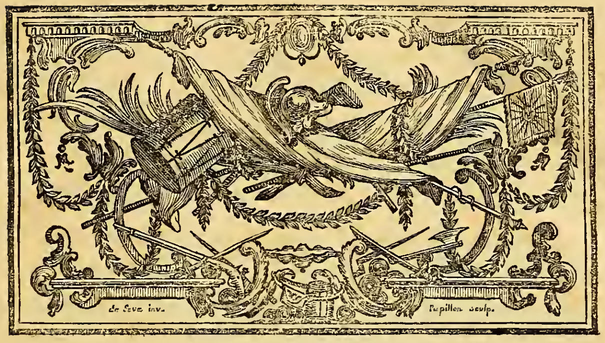
## TOME SECOND.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE ET MERKUS.
*Et ſe trouve à* PARIS,
Chez { DESAINT ET SAILLANT, rue ſaint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, près la rue ſaint Jacques. }

3206

*M. DCC. LVII.*

X 20
.757
t. 2




# *MES RÊVERIES.*

## LIVRE SECOND.

## DES PARTIES SUBLIMES.

### *CHAPITRE PREMIER.*

### DE LA DÉFENSE, ET DE L'ATTAQUE.

JE m'étonne toujours comment on ne revient pas de l'abus de fortifier les villes. Ce propos paroîtra extraordinaire, & je dois le juſtifier.

Examinons premièrement l'utilité d'une forteresse.

Elle ſert à couvrir un pays; à obliger l'ennemi

de l'attaquer avant de paſſer outre; pour s'y retirer avec des troupes, les y mettre à couvert; pour y former des magaſins; pour y mettre en ſureté, pendant l'hyver, les troupes, l'artillerie, les munitions, &c.

Si l'on examine ces choſes, l'on trouvera qu'il eſt avantageux qu'elles ſoient placées aux confluens des rivières; parceque, pour les inveſtir, il faut partager les armées en trois corps différens; que l'on peut battre un de ces trois corps, avant qu'il ſoit ſecouru des deux autres; qu'avant l'inveſtiſſement, l'on a toujours deux côtés libres, & qu'il eſt impoſſible que l'ennemi forme cet inveſtiſſement dans un jour; qu'il faut l'attirail de trois ponts, & que l'on a les haſards pour ſoi, je veux dire les orages qui les caſſent, & les inondations qui arrivent ordinairement l'été.

Outre cela, en occupant un tel poſte, l'on eſt maître du pays, l'étant des rivières; on empêche les courſes; & l'on a la facilité de les ravitailler aiſément, d'y former des magaſins, d'y tranſporter des munitions & toutes les choſes néceſſaires à la guerre.

Au défaut des rivières, l'on trouve des en-

droits fortifiés par la nature, dont il eſt preſque impoſſible de faire l'inveſtiſſement, que l'on ne peut attaquer que par un endroit, qui avec peu de dépenſe pourroient ſe rendre pour ainſi dire imprenables : d'autres qui, par le moyen des écluſes, peuvent s'inonder à pluſieurs lieues à la ronde. Il n'y a perſonne qui ne convienne qu'il ſe trouve de pareilles ſituations, & qu'en ajoutant l'art à la nature, l'on n'en faſſe des places imprenables; car je compte la nature infiniment plus forte que l'art : pourquoi donc n'en pas profiter? Peu de villes ont été fondées à ces fins : le négoce a cauſé leur augmentation, & le haſard a choiſi leur ſituation. Ces villes, par la ſucceſſion des temps, ſe ſont accrues ; les bourgeois les ont enceintes de murailles, pour ſe défendre contre les courſes des ennemis, & pour ſe garantir des troubles inteſtins qui agitent les états.

Juſques-là tout eſt dicté par la raiſon : les bourgeois les ont fortifiées pour leur conſervation; ils les ont défendues. Mais pourquoi les princes ſe ſont-ils aviſés de les fortifier? Cela pouvoit avoir quelqu'apparence de raiſon, du tems que la chrétienté vivoit dans le barbariſme, que l'on

faiſoit des eſclaves les uns ſur les autres, & que l'on dévaſtoit les pays : mais à préſent que l'on fait la guerre avec plus de modération, qu'eſt-ce que l'on a à craindre ? Eſt-ce qu'une ville qui ſera enceinte d'une bonne muraille, d'un boulevard, où l'on mettroit trois ou quatre cent hommes de garniſon joints à la bourgeoiſie, avec quelques pièces de canon de fer, ne ſera pas auſſi-bien en ſureté que s'il y avoit pluſieurs milliers d'hommes ? Car je ſoutiens que ces troupes ne ſe défendront pas plus longtemps que ces quatre cent hommes, & que la capitulation pour les bourgeois n'en ſera pas meilleure.

Outre cela, qu'eſt-ce qu'en fera l'ennemi, quand elle ſera priſe ? La fortifiera-t-il ? je penſe que non. Ainſi il ſe contentera d'une contribution, & paſſera outre; peut-être même ne l'aſſiégera-t-il pas, parcequ'il ne ſçauroit la conſerver. De ſe haſarder d'y laiſſer une petite garniſon, c'eſt ce qu'il ne fera jamais; & d'y en mettre une groſſe, encore moins, parcequ'elle ne ſeroit point en ſureté.

Une raiſon plus forte encore me perſuade que les villes fortifiées ſont de mauvaiſe défenſe. C'eſt que, ſuppoſé que l'on faſſe un ma-

gaſin de vivres pour trois mois de garniſon; dès qu'elle eſt inveſtie, il n'y a pas pour huit jours de vivres, parceque l'on n'a pas compté ſur vingt, trente ou quarante mille bouches qu'il faut nourrir, par la raiſon que les habitans de la campagne s'y réfugient avec leurs effets, & augmentent le nombre des bourgeois. Les richeſſes d'un prince ne s'étendent pas à faire de pareils magaſins dans toutes les places qui ſont en riſque d'être attaquées, & de les renouveller tous les ans; & quand il auroit la pierre philoſophale, il ne le pourroit pas, parcequ'il mettroit la famine dans le pays.

J'entends dire à quelqu'un : Je mettrai à la porte les bourgeois qui ne pourront faire leur proviſion. C'eſt une déſolation pire que celle que peut cauſer l'ennemi : car combien y en a-t-il dans une ville qui ne vivent qu'au jour la journée ? Outre cela, eſt-on ſûr que l'on ſera inveſti ? Et quand on l'eſt, l'ennemi laiſſera-t-il tranquillement retirer cette multitude ? il la rechaſſera dans la ville. Qu'eſt-ce que fera monſieur le gouverneur ? Laiſſera-t-il mourir de faim ces miſérables ? Pourra-t-il juſtifier cette conduite devant ſon ſouverain ? Que fera-t-il donc ?

Il faudra qu'il leur faſſe part de ſon magaſin, & qu'il ſe rende au bout de huit ou quinze jours.

Car ſuppoſé qu'il y ait dans une ville cinq mille hommes de garniſon, qu'il y ait outre cela quarante mille bouches, que le magaſin ſoit pour trois mois; les quarante-cinq mille bouches mangeront en un jour ce que les cinq mille auroient mangé en neuf: ainſi la place ne peut tenir qu'aux environs de dix à douze jours. Mettons qu'elle en tienne vingt, ce n'eſt pas la peine de l'attaquer; elle eſt obligée de ſe rendre d'elle-même: & tous les millions qu'on a employés pour la fortifier ſont une dépenſe inutile.

Il me ſemble que ce que je viens de dire doit bien perſuader des défauts irrémédiables des villes fortifiées; & qu'il eſt plus avantageux pour un ſouverain d'établir ſes places d'armes dans des endroits aidés de la nature, & avantageux pour couvrir un pays, que de fortifier des villes avec des dépenſes immenſes, ou d'augmenter leurs fortifications. Il faudroit au contraire, après en avoir établi d'autres, les raſer toutes juſqu'aux remparts. Du moins faudroit-il ne plus ſonger à

en fortifier, & employer cet argent à en conſtruire de nouvelles.

Quoique ce que je dis là ſoit fondé ſur la raiſon, je ne penſe pas que perſonne s'en aviſe, tant l'uſage eſt une belle choſe, & tant il a de puiſſance ſur nous. Une place, comme je la ſuppoſe, peut tenir pluſieurs mois de tranchée ouverte, & même des années, parceque la bourgeoiſie ne l'embarraſſe pas; & que, lorſqu'il y a des vivres, l'on ſçait combien le ſiége en doit durer.

Les ſiéges que l'on a faits en Brabant n'auroient point eu de ſuccès ſi rapides, ſi les gouverneurs n'avoient calculé le temps de leur réſiſtance avec celui de la durée de leurs vivres: C'eſt pourquoi ils deſiroient, autant que les ennemis, que la brêche fût bientôt prête, pour pouvoir ſe rendre honorablement. Malgré cette bonne volonté mutuelle, j'ai vu pluſieurs gouverneurs être obligés de ſe rendre, ſans avoir eu l'honneur de ſortir par la brêche.

Je ne m'étendrai pas fort au long ſur ce qui regarde la manière de défendre les places, parceque je ne prétends pas, dans cet ouvrage, traiter toutes les parties de la guerre en détail. Mon in-

tention eſt ſimplement d'expoſer celles de mes idées qui me paroiſſent neuves.

J'ai remarqué dans les ſiéges, que, dès les commencemens, l'on garnit beaucoup le chemin-couvert, que l'on en fait un grand feu de mouſqueterie, & que ce feu ne fait pas un grand dommage. Cela ne vaut abſolument rien, parceque l'on fatigue les troupes de façon qu'on les excède. Le ſoldat, que l'on fait tirer toute la nuit, s'ennuie; ſon fuſil ſe craſſe, ſe démantibule, & il paſſe le lendemain une partie du jour à le nétoyer & à le rajuſter, à faire des cartouches : enfin cela lui emporte tout le repos qu'il devroit prendre; choſe qui eſt d'une conſéquence infinie, & qui entraîne après ſoi, ſi l'on n'y fait grande attention, des maladies & un dégoût auſquels la bonne volonté ne réſiſte pas.

C'eſt cependant ſur les fins d'un ſiége où il faut marquer le plus de vigueur, parceque c'eſt alors qu'il eſt queſtion des coups de main; & que plus vous marquez de vigueur, & plus l'ennemi ſe dégoûte; parcequ'alors les maladies ſe mettent dans ſon camp, que les fourages & les vivres lui manquent, & enfin que tout concourt

à ſa

à ſa ruine ; ce qui décourage & officiers & ſoldats. Si, avec cela, ils ſentent que la réſiſtance devient plus forte qu'elle n'étoit, & qu'elle augmente à meſure qu'ils ſe flattent de la voir diminuer, ils ne ſçavent plus où ils en ſont, & ſe dégoûtent totalement. C'eſt pourquoi il faut réſerver les meilleures troupes pour les coups de main, ne leur pas ſeulement permettre de mettre le nez ſur le rempart, & ſurtout ne point faire faire des veilles à ces troupes-là ; mais, dès qu'elles ont fait leur expédition, les renvoyer dans leurs caſernes, dans leurs ſouterrains, ou bien où on les aura logées.

Mais pour en revenir au feu du chemin couvert ou des remparts ſur les travailleurs, pendant la nuit, ce n'eſt preſque que du bruit ; car les ſoldats, pour ne ſe point donner la peine de bourrer, parceque cela les fatigue, prennent la poudre à poignée, la jettent dans le fuſil, mettent une bale par-deſſus, puis tirent. Où tirent-ils ? en l'air ; parcequ'à force de tirer, l'épaule leur devient douloureuſe, cette douleur dure pendant tout le ſiége ; & comme dans l'obſcurité l'officier ne peut les voir, ils paſſent le bout du fuſil ſur la paliſſade, la bale

va où elle peut, & ils dorment à moitié.

Il vaut beaucoup mieux placer vers la fin du jour beaucoup de canons à barbetttes, ſoit dans le chemin couvert, ſoit ſur les remparts; les aligner avec de la craie ſur les batteries, pour les faire tirer dans les environs où l'on croit qu'il en eſt beſoin; les charger à cartouche, & tirer ainſi toute la nuit; puis les ôter à la pointe du jour. Ce feu eſt de tous le plus meurtrier; parcequ'il perce & gabions & faſcines; que les bleſſures en ſont mortelles, les bales étant groſſes comme des noix; que ces bales balaient continuellement toute la largeur de la tranchée, vont par bonds & ricochets bien loin par delà. Le canon de l'ennemi ne ſçauroit le faire taire pendant la nuit; & cela tue comme mouches les travailleurs & ceux qui mènent le canon ſur les batteries.

Enfin, pour ſervir douze pièces de canons ainſi diſpoſées, il ne faut que trente-ſix ſoldats & douze canoniers; & je me perſuade qu'ils feront plus de mal que mille hommes à qui l'on auroit fait paſſer la nuit à tirer dans le chemin couvert. Pendant ce temps, vos troupes ſe repoſent tranquillement, & ſont le lendemain en

état de relever les poſtes, ou d'être employées au travail.

Que l'on ne m'allègue point que cela conſomme de la poudre; les ſoldats en gaſpillent plus pendant la nuit, qu'ils n'en tirent : & quand cela ſeroit, il n'y a qu'à tirer avec moins de pièces, il en reſultera toujours un avantage, qui eſt que vos troupes ſeront moins fatiguées, & que par conſéquent vous aurez moins de malades : car rien n'en cauſe tant que les veilles.

Je dois dire un mot ſur les ouvrages de fortifications : Tous les anciens ne valent rien, les modernes ne valent guère mieux. Le roi de Pologne * ſeul a formé un ſyſtême de fortification qui eſt admirable. Mais comme l'on ne fait pas les places comme on les ſouhaiteroit, & qu'il faut s'en ſervir comme elles ſont, il faudroit tâcher de pratiquer aux ouvrages détachés de grandes rampes, pour pouvoir les r'attaquer par derrière l'épée à la main : car quand l'ennemi s'y eſt logé, ſon logement contient peu de monde, parceque les couvreurs & les travailleurs ſont obligés de ſe retirer. Or, ſi vous

* Auguſte II, père de l'auteur.

pouvez aller à eux & les attaquer en plus grand nombre, indubitablement vous les chaſſez ; & avant qu'ils aient commandé un nouvel aſſaut & de nouveaux travailleurs, leur logement eſt comblé. Vous le pouvez en toute ſureté, parceque vous n'êtes point vu de leur canon, ni du feu de leur tranchée ; il faut donc qu'ils donnent un nouvel aſſaut où vous leur tuez une infinité de monde, parcequ'ils ſont obligés de venir en force.

Quand le logement eſt fait & que leurs couvreurs ſont retirés, vous recommencez. Rien n'eſt ſi meurtrier & ne déſole tant, & l'avantage eſt toujours du côté des aſſiégés. Sans cela, tout ouvrage emporté eſt un ouvrage perdu, parceque l'on ne ſçauroit y aller ; & que l'ennemi y eſt en ſureté, parcequ'il a un chemin pour y aller, je veux dire la brèche, & que vous n'en avez point : ce qui fait qu'il faut toujours retirer les troupes qui ſont deſſus, dès que l'ouvrage eſt mûr, & qu'il faut l'abandonner. Faire autrement, ſeroit vouloir perdre inutilement du monde.

A la vérité, l'on fait des coupures : mais elles ne ſont bonnes que lorſqu'elles ont été conſ-

truites avec l'ouvrage ; je veux dire, lorſque l'endroit, où elles doivent ſe faire un jour, eſt revêtu des deux côtés d'un mur, pour qu'en un cas de ſiége l'on n'ait qu'à en tirer la terre ; ce qui vous forme tout d'un coup un foſſé revêtu à votre coupure. Mais s'il n'y a pluſieurs ſorties ou portes, vous n'aurez pas la facilité d'aller à l'ennemi : & dès qu'il ſera logé ſur l'ouvrage, il ſe moquera de vous, & vous gagnera, en pouſſant des ſapes.

Il y a encore pluſieurs choſes à faire & que l'on ne fait pas : mais cela allongeroit trop cet ouvrage ; & ce que j'en ai dit eſt ſuffiſant pour faire voir que les aſſiégés n'ont pas, pendant le cours d'un ſiége, une plus avantageuſe occaſion de combattre l'ennemi, que celle que leur fourniſſent les ouvrages déta ché, pourvu que l'on puiſſe y communiquer.

Bien des gens croient, que lorſque la brèche eſt faite, il n'y a plus de ſalut, & qu'il faut abandonner l'ouvrage. Il eſt vrai que l'on ne ſçauroit empêcher le logement ; mais on peut les en chaſſer, & les obliger de donner cent aſſauts, parceque l'on peut s'y maintenir toujours

plus fort qu'eux, & leur tuer avec avantage une infinité de monde. Ils n'ont, en ce cas, qu'un parti à prendre, qui eſt de faire ſauter l'ouvrage : mais il y a apparence qu'ils s'en aviſeront un peu tard. C'eſt pourquoi les ouvrages ſpacieux ſont avantageux : car dans les petits il n'y a rien à faire, & on les réduit trop tôt en poudre.

Dans les foſſés qui ſont pleins d'eau, il y a une choſe à faire qui eſt extrêmement meurtrière : c'eſt d'avoir des barques couvertes de madriers, y mettre des ſoldats pour empêcher le travail de la galerie. Il eſt certain que, tant que ces barques ſubſiſteront, il eſt impoſſible de faire la galerie, parceque ces ſoldats vont tuer les ouvriers à brûle-pourpoint : le feu de la mouſqueterie ne leur fait rien, parcequ'il vient en plongeant. Il faudra donc établir des batteries ſur l'angle ſaillant du foſſé : quand cela eſt fait, elles eſſuient deux coups, & les voilà à couvert dans cet angle ; & il n'y a point de remède, que de deſcendre le canon à fleur d'eau, & de percer le revêtement, ce qui eſt un opéra. On peut ſe ſervir de cet expédient, pour empê-

cher la conſtruction de la galerie, lorſqu'on n'eſt pas encore prêt avec la coupure ſur l'ouvrage, ce qui retarde l'aſſaut de pluſieurs jours.

## CHAPITRE DEUXIEME.

### RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE EN GÉNÉRAL.

JE prends les objets comme ils ſe préſentent à mon idée ; ainſi on ne doit pas être ſupris ſi je quitte le chapitre de la fortification, pour y revenir après : c'eſt parceque j'ai cru cette digreſſion néceſſaire ici, avant que d'entrer plus particulièrement dans ce qui regarde chaque choſe.

Bien des gens ſont dans l'opinion qu'il eſt avantageux d'être de bonne heure en campagne. Ils ont raiſon, lorſqu'il eſt queſtion d'occuper un poſte important ; ſans cela, il me ſemble qu'il ne faut pas tant ſe preſſer, & tâcher d'y reſter plus longtems. Qu'importe que l'ennemi faſſe des ſiéges? il s'affoiblira à meſure qu'il en fera : & ſi vous vous mettez à ſes trouſſes vers l'automne avec une armée bien ménagée & en bon état, vous le ruinerez.

J'ai

J'ai toujours remarqué que, durant une campagne, les armées fondent d'un tiers, quelquefois de la moitié; & que le cavalier ſurtout étoit dans un piteux état au commencement d'octobre, c'eſt-à-dire, hors d'état de tenir la campagne. Je voudrois juſqu'alors me tenir couvert; inquieter l'ennemi par des détachemens, & ſur les fins d'un bon ſiége me mettre à ſes trouſſes : je crois que j'en aurois bon marché, & qu'il ſongeroit bientôt à ſe retirer; ce quipeut-être ne lui ſeroit pas tout-à-fait aiſé devant des troupes bien ménagées & bien complettes : il pourroit bien y laiſſer ſes bagages, ſon canon, & une partie de ſa cavalerie, avec tout ſon charroi; ce qui ne lui faciliteroit pas le moyen d'être l'année d'enſuite de ſi bonne heure en campagne; peut-être même n'oſeroit-il pas reparoître. C'eſt l'affaire d'un mois : & puis l'on s'en retourne dans ſes quartiers ſans être trop délabré, & l'ennemi eſt abîmé; car huit jours de plus ſeulement le ruinent quelquefois. L'on trouve dans ce tems-là les granges pleines, du ſec partout, & l'on a peu de maladies.

L'on peut même alors tourner ſes pas d'un autre côté, ſubſiſter tout l'hyver dans le pays

ennemi : la ſaiſon de l'hyver n'eſt point à craindre pour les troupes, comme on le croit. J'ai fait des campagnes dans des climats affreux pendant pluſieurs hyvers ; les hommes & les chevaux ſe portoient bien. Il n'y a point de maladies à craindre, les fièvres n'y règnent jamais comme en été, & les chevaux ſont en bon état.

Il y a telle ſituation qui vous permet de cantonner vos troupes, elles y ſont en ſureté, les vivres abondent ; le tout eſt de ſçavoir les faire venir. On ne vit point aux dépens de ſon maître : au contraire, un habile général peut tirer par les contributions de quoi faire ſubſiſter l'armée la campagne d'après. Le ſoldat vit à l'aiſe, il eſt joyeux & content, parcequ'il n'eſt point fatigué, qu'il eſt bien logé, bien chauffé & qu'il a abondance de tout. Mais pour cela il faut ſçavoir tirer les vivres & l'argent de loin, ſans fatiguer les troupes. Si l'on fait de gros détachemens, ils ſont en riſque d'être attaqués & enlevés ; cela fatigue les troupes, & ne produit pas beaucoup.

Pour y remédier, il faut envoyer des lettres circulaires dans les pays que l'on veut faire

contribuer ; faire sçavoir qu'en tel tems il sortira des partis, qui mettront le feu chez ceux qui ne se seront pas pourvus des quittances de la taxe imposée, qui doit être modique. Ensuite l'on choisira des officiers intelligens, que l'on enverra avec des partis de vingt-cinq à trente hommes, qui auront ordre de ne marcher que de nuit, de ne faire aucun dégât, sous peine de la vie, en rendre l'officier responsable ; & leur donner à chacun un certain nombre de villages à visiter.

Quand ils seront arrivés sur les lieux, & qu'il sera tems de sçavoir si ces villages ont payé, ils enverront le soir un sergent avec deux hommes, sçavoir chez le principal du lieu, s'il est pourvu d'une quittance. S'il ne l'est pas, celui qui conduit le parti doit sur le champ se montrer avec sa troupe, & mettre le feu à une maison, avec menace de revenir & d'en brûler davantage ; ne point piller, ni prendre la somme exigée, ni une plus grande : mais passer outre.

Avant que de rentrer dans les quartiers, tous les partis doivent se rendre en un certain lieu ; là il faut faire fouiller & pendre sans misé-

ricorde ceux qu'on trouvera s'être emparés de la moindre chose. Si au contraire ils ont fidèlement suivi les ordres qu'on leur a donnés, ils doivent être récompensés : moyennant quoi, cette méthode de faire contribuer deviendra familière aux troupes, & le pays à cent lieues à la ronde apportera & vivres & argent en abondance : l'on ne fatiguera point les troupes. Une vingtaine de partis par mois feront toute la besogne. Ces partis ne sçauroient être découverts, quelque perquisition que l'ennemi en fasse : & comme c'est un mal que l'on sent, & que l'on ne sçauroit voir que lorsqu'il fait son effet, il augmente l'effroi ; & personne ne dort en repos qu'il n'ait payé, quelque défense que l'ennemi fasse ; les habitans se délivreront de cette crainte en payant.

Une grosse exécution, je veux dire un gros corps en exécution, embrasse peu de pays, & met le trouble partout où il se trouve : les habitans cachent leurs effets, leurs bestiaux ; & dans cet état l'on en tire peu, parcequ'ils sentent bien que l'on ne sçauroit demeurer longtems, qu'ils espèrent du secours, & qu'ils vont le chercher eux-mêmes ; ce qui, bien souvent,

eſt cauſe que ces corps ſont obligés de ſe retirer à la hâte, ſans avoir beaucoup opéré, & que l'on y laiſſe toujours quelqu'un. Lorſque les choſes vont au mieux, celui qui commande le détachement, ſoit crainte, ſoit prudence, ou intérêt propre, fait une compoſition telle quelle avec les habitans ; & ne ramène que des troupes haraſſées, en mauvais état, quelques vivres, peu d'argent. Voilà le ſuccès qu'ont ordinairement les contributions : au lieu que, de la façon dont je le propoſe, tout vient à bien, & de lui-même.

Comme on ne fait payer que tant par mois, les habitans s'entr'aident, & peuvent fournir d'autant plus, qu'ils ne ſont pas troublés par la préſence des troupes, qu'ils ont du tems devant eux, & qu'ils ne voyent aucun remède pour éviter d'être brûlés, s'ils ne ſatisfont. Enfin, l'on embraſſe un pays immenſe : les plus éloignés fondent leurs denrées pour apporter de l'argent, & les plus voiſins apportent des vivres : car il faut toujours laiſſer le choix.

Il faut que ces partis jouent de malheur, ou que ceux qui les conduiſent ne ſçachent pas leur métier, pour être découverts : car avec un parti

de vingt-cinq hommes à pied l'on peut passer un royaume sans être pris; il chemine dès qu'il est découvert, & une armée ne le prendroit pas.

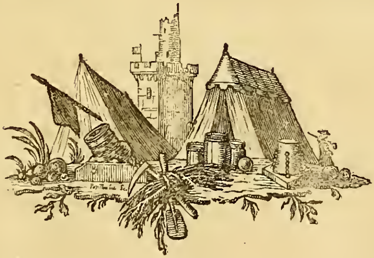
La dernière guerre a fait voir la vérité de ce que je dis. L'année 1710 * je fus attaqué entre Bruxelles & Malines par un parti françois. Trois jours après, un autre de cinquante hommes entra en plein jour dans Alost, qui est à cinq lieues de Bruxelles, me prit des équipages sur la place. Il y avoit pendant ce tems-là quinze cent hommes à la porte de la ville, qui attendoient les billets de logement qui se faisoient à l'hôtel de ville. Je pensai y être pris. L'on n'osoit aller par la barque de Bruxelles à Anvers sans un passeport dans sa poche, parcequ'elle étoit arrêtée deux ou trois fois tous les jours : personne n'osoit aller se promener dans les fauxbourgs de Bruxelles, Louvain, Anvers, Malines, sans être muni de passeport. Cependant les alliés étoient les maîtres de toute la Flandre; Lille, Tournai, Mons, Douai, Gand, Bruges, Ostende, & toute la barrière étoit à eux. Il y avoit cent quarante mille hommes de troupes dans ces différentes gar-

* Le comte de Saxe servoit alors dans l'armée des alliés en qualité de volontaire.

nifons ; c'étoit au cœur de l'hyver : cependant les partifans françois étoient partout. Cela prouve bien la poffibilité de ce que j'avance, & me perfuade que le fuccès en eft infaillible.

Si les princes qui ont fait la guerre en Pologne s'y étoient pris de cette façon-là, ils n'auroient pas ruiné leurs armées & leurs affaires.

Si Charles XII n'étoit entré en Saxe, il étoit perdu ; ceux qui ont vu les Suédois en ce tems-là, conviendront de cette vérité. Si Guftave Adolphe eût prit des poftes avantageux, & s'il avoit fubfifté comme je le propofe, il s'y feroit foutenu toute fa vie, & auroit pu y augmenter fes troupes ; car l'on en fait en Pologne tant que l'on veut. Cela me donne envie de faire un plan de guerre pour ceux qui auront à la faire en Pologne.



## CHAPITRE TROISIEME.

DIGRESSION SUR LA POLOGNE. DESCRIPTION DE CE PAYS. PROJET DE GUERRE POUR UNE PUISSANCE QUI SEROIT DANS LE CAS DE LA FAIRE A CETTE RÉPUBLIQUE.

LA Pologne eſt un pays ouvert, ſans villes fortifiées, aſſez peuplé, très-grand, rempli de grains & de beſtiaux, & de choſes néceſſaires à la vie; très-couvert de bois, coupé par pluſieurs grandes rivières toutes navigables, aſſez rempli d'argent. L'air y eſt ſain, les maladies n'y règnent point comme dans d'autres climats; les étrangers comme les habitans s'y portent bien; & c'eſt un vrai pays pour la guerre. La promptitude avec laquelle il s'eſt rétabli, après vingt ans de guerre & de peſte, en eſt une preuve.

La manière vagabonde dont les Polonois font la guerre, fait que l'ennemi, lorſqu'il s'attache à les ſuivre, eſt bientôt hors d'état de réſiſter à leurs

leurs continuelles courſes. Il ne faut donc point les ſuivre du tout, prendre des poſtes ſur les rivières, les fortifier, s'y baraquer, & faire contribuer les provinces de la façon dont je l'ai dit.

Toute la république enſemble n'eſt pas en état de prendre une redoute bien paliſſadée; il n'y a rien de ce qu'il faut pour former le moindre ſiége; il n'y a ni artillerie, ni munitions; & le gouvernement eſt établi de façon que, tant qu'il ſubſiſtera, il ne pourra rien y avoir de toutes ces choſes-là. C'eſt un fait que ne me diſputeront pas ceux qui la connoiſſent; & quand ils les auroient, ces choſes néceſſaires pour la guerre, ils ne les conſerveroient pas long-tems.

Comme le pays eſt tout ouvert, que toutes leurs forces conſiſtent en cavalerie, tous ceux qui y ont fait la guerre ont cru qu'il ne falloit leur oppoſer que de la cavalerie : ce qui les a mis dans la néceſſité de toujours changer de lieux pour ſubſiſter, de ſe ſéparer ſouvent, & d'envoyer toujours des détachemens en exécution, pour avoir des vivres.

La cavalerie polonoiſe, qui eſt fort leſte,

tombe ſur ces détachemens ; & bien qu'elle n'en batte guère, elle ne laiſſe pas que de les écorner par-ci, par-là ; ce qui ruine enfin, outre que cela fatigue extrêmement les troupes. Mais pour donner une idée de ces combats, il faut que je faſſe la relation de deux affaires qui ſont arrivées pendant le temps de la dernière guerre que les troupes ſaxones ont eues avec les confédérés de Pologne.

L'année 1716, une partie de la Pologne ſe ſouleva pour chaſſer les troupes ſaxones. Nous étions ſéparés dans différentes provinces : tout-à-coup ce feu parut. L'armée de la couronne ou l'armée de la république, conſiſtante en vingt mille hommes, tomba d'abord ſur le régiment de la reine-cavalerie, l'inveſtit dans un village : ce régiment ſe rendit par compoſition & ſans ſe défendre, & fut quelques heures après taillé en pièces de ſang-froid. Delà ils furent attaquer deux régimens de dragons qui, ayant appris cet événement, s'étoient mis en marche pour ſe joindre à d'autres troupes ſaxones ; ils les attaquèrent : & ceux-ci ayant appris, par l'exemple du régiment de la reine, qu'il ne falloit pas ſe rendre, ſe défendirent, les battirent à platte

couture, & prirent plus de vingt paires de timbales, avec des bottes d'étendards & de drapeaux. Cela arriva entre Cracovie & Sandomir, auprès d'un village nommé Tornos; c'étoit monſieur de Clingenberg, qui vit encore, qui commandoit ces deux régimens de dragons.

J'étois allé, de Jarisloff, en Lithuanie, pour aider à éteindre le feu qui avoit menacé de paroître de ce côté-là, lorſque cela arriva : j'avois laiſſé un détachement de quatre-vingt maîtres à Jarisloff, pour faire payer quelques contributions qui reſtoient dues aux troupes. Les Polonois confédérés inveſtirent la place, qui eſt une petite ville entourée d'un mauvais boulevard, firent trois attaques générales, & furent repouſſés.

Au bout de quinze jours, l'officier qui commandoit ce détachement, & qui ſe nommoit Stegman, n'ayant plus de vivres, parla de rendre la place. Après bien des allées & des venues, on lui accorda tous les honneurs de la guerre, & un chariot dans lequel étoient quarante mille écus, choſe bien tentante pour les Polonois. Il ſort, on le laiſſe paſſer : au bout

de deux jours de marche, on détache après lui huit cent chevaux, qui l'atteignirent bientôt & l'attaquèrent; il ſe bat avec eux pendant ſix jours, ſans diſcontinuer de faire route.

Enfin, il vint me joindre à mon retour de Lithuanie, auprès de Varſovie, à cent lieues de Jarisloff, avec ſon chariot, les quarante mille écus, & ſoixante-huit maîtres, avec deux paires de timbales qu'il leur avoit priſes, chemin faiſant, n'ayant jamais pu être entamé, & n'ayant perdu dans tous ces différents combats que ſeize cavaliers. Cela paroît fabuleux; cependant rien n'eſt plus certain. Je pourrois encore faire le récit de pareilles affaires; mais en voilà aſſez pour donner une idée de ce peuple, & de ſa façon de combattre.

Il n'eſt donc pas étonnant que ceux qui ont fait la guerre en Pologne ſe ſoient ſéparés, & aient fait des marches continuelles, bien ſouvent forcées, pour les atteindre, & quelquefois pour ſubſiſter : mais tout cela ne mène à rien avec eux, parcequ'ils ſont d'une ſi grande légèreté, qu'ils font ſouvent des trente & quelquefois des quarante lieues dans un jour avec de gros corps; de façon que, ſans aucune nouvelle, ils

vous tombent ſur les bras, comme s'ils tomboient des nues; quelquefois ils vous ſurprennent, & toutes les affaires ne ſont pas heureuſes.

Outre cela, l'on n'y gagne rien de cette manière. Il faut donc les laiſſer courir, & s'attacher à occuper de bons poſtes, d'où l'on fait contribuer le pays d'alentour par des partis à pied. Comme le pays eſt couvert, c'eſt chercher, comme l'on dit, une épingle dans une botte de foin que de chercher ces partis; & quand on les trouve, il n'y a que des coups de fuſil à gagner : & à moins que ces partis n'entrent de jour dans des villages, & ne s'y amuſent à boire, il eſt preſque certain qu'ils feront leur expédition, ſans être ſeulement apperçus.

De plus, cela écarte les Polonois des lieux où l'on prend des poſtes, parcequ'ils craignent extrêmement l'infanterie, & que cette façon de faire la guerre leur eſt toute nouvelle; & qu'ils n'oſeroient s'amuſer à boire dans les villages, crainte d'y être ſurpris, riſque qu'ils ne courent pas avec la cavalerie allemande, parcequ'elle eſt lourde; & qu'il eſt impoſſible qu'un parti ſoit en campagne, ſans qu'ils ne le ſçachent par

les prêtres & les gentilshommes qui vont à toutes jambes les avertir & ſe mettre de la partie : de façon que l'on peut toujours compter d'être accompagné dans les marches, cherchant l'occaſion de vous entamer, ou d'accrocher quelques traîneurs, ou quelqu'un qui s'écarte.

Les poſtes qu'il y a à prendre ſont : premièrement, la pointe du Werder auprès de Marienbourg, où la Viſtule ſe ſépare : par ce moyen, on eſt le maître de la Pruſſe polonoiſe, du Werder, pays riche, abondant & peuplé ; par ce moyen, l'on a Dantzick ville anſéatique, Elbing, Marienbourg & Koniſberg ſur ſes derrières ; tous endroits qui fourmillent d'Allemands, & où on peut faire quantité de bonnes recrues. Outre cela, il y a beaucoup d'artiſans & de marchandiſes ; Koniſberg & Dantzick ſont deux ports où abordent beaucoup de vaiſſeaux de tous les pays de l'Europe, moyennant quoi l'on peut avoir des officiers & toutes ſortes de munitions, ce qui n'eſt pas en Pologne ; on leur ôte en même tems la facilité d'avoir ces choſes-là.

Le poſte dont je parle eſt beau & bon. La Viſtule baigne des deux côtés cette iſle : ce fleuve

eſt large dans cet endroit; & le fort qu'on y conſtruiroit ne ſçauroit être attaqué que par une langue de terre étranglée qui a deux lieues de long : & ceux qui s'aviſeroient de l'attaquer pourroient bien y trouver de grands obſtacles. Deux petits forts, l'un ſur la droite, l'autre ſur la gauche de la Viſtule, en rendent l'inveſtiſſement impraticable aux Polonois, d'autant plus qu'il leur faudroit l'attirail de trois grands ponts de batteaux pour ſe communiquer; ce qui eſt une grande affaire, non ſeulement pour les Polonois, mais pour toute autre nation qui viendroit faire la guerre en Pologne.

Ces forts ſeroient bientôt conſtruits. La Pologne eſt le premier pays du monde pour y faire promptement des fortifications : la terre eſt aiſée; les ſapins n'y manquent pas, ce ſont des paliſſades toutes faites; il n'y a qu'à les couper de longueur & les planter; ils ont un pied de diamètre & plus quelquefois, & cela ne ſe hache pas ſi aiſément. Outre cela, l'on en conſtruit des caſernes très-vîte, parceque les murailles ſe font de ces mêmes arbres, ainſi que tout le reſte des bâtimens. Cela fait des bâtimens très-

ſains, ſpacieux, & chauds en hyver, & qui ſont faits en moins de rien : de ſorte que l'on peut conſtruire & caſernes & magaſins en très-peu de tems & ſans frais; il ne faut que des haches, & tous les ſoldats ſont propres à cette conſtruction.

Je laiſſerois dans ce poſte quatre mille hommes, & ils y ſeroient bien en ſureté. Enſuite, j'irois à dix lieues de là prendre un poſte à Gaudents ſur la Viſtule. C'eſt une petite ville ſituée ſur une hauteur, dans un marais qui a près de deux lieues de diamètre. L'on y arrive par une chauſſée : cela parle de ſoi-même, ſans que j'en diſe rien. J'y mettrois mille hommes.

De là, j'irois dans une iſle qui eſt auprès de Thorn, où j'établirois un poſte pareil, au confluent de la Viſtule avec le Bouc; j'établirois cinq mille hommes. Ce poſte eſt admirable par ſa ſituation. Le Bouc eſt une grande rivière ſur laquelle ſe fait tout le négoce de la baſſe Lithuanie.

De là, j'irois à Janowitz, où je laiſſerois mille hommes : de là, dans le confluent de la Sonna avec la Viſtule auprès de Sandomir. Ce poſte eſt bon : la Sonna tient le commerce d'une partie

partie de la Ruſſie polonoiſe : j'y laiſſerois cinq mille hommes.

Je mettrois un poſte dans une iſle qui eſt entre Sandomir & Craçovie, auprès de Solez; j'y laiſſerois mille hommes. De là, j'irois à Cracovie, où je mettrois dans le château & la ville cinq mille hommes.

En reprenant de Sandomir ſur la gauche, je mettrois à Samoche mille hommes; à Leopold cinq mille. En revenant ſur mes derrières à Breſſaliteski, mille hommes; on ne ſçauroit inveſtir ce poſte, & il eſt imprenable : à Pinſque ſur le Niemen, cinq mille hommes : à Redezewilof, mille hommes : à Dolhinon ſur la Willia, mille hommes : à Cowenoz cinq mille hommes; ce poſte eſt incomparable, & je n'en ai vu dans lieu du monde un plus beau; il tient les deux rivières qui s'y joignent, & qui vont ſe jetter dans le Courchefharſt. Il faudroit encore un poſte à Pozen dans la grande Pologne, de ſix mille hommes.

Le tout ſeroit ſi bien occupé, que les vagabonds Polonois ſeroient obligés d'aller planter leurs choux, & de recevoir tranquillement la loi du vainqueur. Cela ne feroit cependant enſemble

que quarante-huit mille hommes, & trois mille huit cent chevaux, dont je leverois les trois quarts dans le pays : tout cela ne me coûteroit pas un ſol : cela feroit l'affaire de deux campagnes, & j'aurois de l'argent de reſte, ſans que le pays fût trop vexé par les contributions; c'eſt-à-dire, que je ne leur demanderois qu'une bagatelle par feu. On a calculé que, ſi l'on payoit par tonne de bierre qui ſe conſomme en Pologne, une teinphe, qui revient à quinze ſols monnoie de France, il y auroit de quoi entretenir une armée de trois cent cinquante mille hommes : de-là on peut juger de la grandeur de ce royaume, & du nombre de ſes habitans.

Je ſuis perſuadé que l'on peut faire cette conquête ſans donner une bataille. Et il mourroit ſans doute plus de ſoldats, durant le cours de cette guerre, de leur belle mort, que par les armes de l'ennemi. Comme les troupes ne ſeroient pas occupées par des marches continuelles, l'on pourroit s'appliquer, dans les différens poſtes, à la perfection des ouvrages de fortification ; & comme il y a abondance de bois par tout, l'on pourroit faire de tels ouvrages, qui ſurpaſſeroient, pour la force, les meilleures places revêtues.

Alors l'étranger n'y trouveroit plus ſon compte : l'on ſeroit le maître, par le ſecours des rivières, de pourvoir les places menacées d'un ſiége : l'ennemi n'oſeroit ſe hazarder d'entrer tout d'un coup dans le pays, & de les laiſſer derrière lui ; &, s'il le faiſoit, il s'en trouveroit mal. Car d'où tireroit-il ſes ſubſiſtances & toutes les autres choſes néceſſaires à la guerre & à la vie ? A quoi lui ſerviroit de ſe poſter ſur une rivière, s'il n'étoit pas maître de ſon cours ? Où ira-t-il ſubſiſter ? Sera-ce dans le milieu du pays ? il y ſeroit bientôt iſolé, & obligé de décamper, faute de vivres. Que fera-t-il ? des ſiéges en forme contre des places fortifiées par la nature & par l'art ? ce n'eſt l'affaire ni des Impériaux, ni des Tartares, ni des Turcs, ni des Moſcovites ; & il faut, pour cela, les richeſſes des Hollandois & des Anglois unis enſemble. Car dans la dernière guerre contre la France, s'ils n'avoient point fait les frais des ſiéges, je penſe qu'il ne s'en ſeroit guère exécuté. Il faut pour cela des richeſſes ; & tous les voiſins de la Pologne n'en poſsèdent point, ſi ce n'eſt le Turc, qui n'eſt point à craindre par bien des raiſons qui ſeroient trop longues à dire.

J'ai dit qu'il ne falloit que quarante-cinq mille hommes pour ſoumettre la Pologne : qui eſt-ce qui m'empêcheroit, quand j'y ſerois établi, d'en avoir cent mille ? Le pays ne les fourniroit-il pas, ou ne les ſçauroit-il entretenir ? Craint-on de n'en pouvoir faire la levée ? L'on me dira peut-être, que ce ſont des Polonois ; comme ſi un homme n'étoit pas un homme ! Il n'y a que la diſcipline & la manière de les mener qui y font. Ceux qui croient que les légions romaines étoient compoſées de Romains de Rome ſe trompent, elles étoient compoſées de toutes les nations du monde : mais la diſcipline étoit la même ; & parcequ'elle étoit bonne, cette diſcipline & cette manière de combattre, les troupes auſſi étoient bonnes, quand elles étoient commandées par d'habiles généraux.

Je dois dire encore un mot ſur les levées des troupes de Pologne. Elles peuvent ſe faire auſſi aiſément que celles des contributions : l'on n'a qu'à demander un homme par paroiſſe ou village. Il faudroit faire marquer ces recrues au viſage, de la marque de la troupe dans laquelle elles ſeroient, pour pouvoir les recon-

noître; ce qui les empêcheroit de déserter, parceque, dans leurs villages, ni dans aucun autre lieu, elles ne seroient point en sureté. L'on pourroit leur limiter un tems pour servir; mais il faudroit leur tenir parole exactement, & les renvoyer au bout de ce tems; ce qui par la suite arrêteroit la désertion, & formeroit des troupes sures. Les étrangers, & ceux qui voudroient s'engager de bonne volonté, pourroient être exemts de cette loi.

Durant le tems de guerre, il ne faut entrer en pourparler avec aucun Polonois, parcequ'ils ne cherchent qu'à tromper, à libérer leurs terres des contributions, & à amuser. Le vrai secret de les soumettre est de ne les point écouter. Sur-tout, il ne faut jamais accepter de leurs troupes: cela ne fait qu'embarrasser, n'est bon à rien, fait du dégât dans les quartiers, & ne mène à rien. Ils viennent d'abord s'offrir en foule; mais, dès qu'ils ne retirent point d'avantages de leurs démarches, ils tournent casaque: & l'on n'a que le désagrément de les avoir nourris ou de leur avoir favorisé le moyen de piller leur propre pays, à quoi ils ne répugnent point.

Ce qui arrive encore ſouvent, eſt que l'on ſe fait battre quand on les a à ſes côtés : ils s'enfuient d'abord, & vous font un vuide qui déconcerte vos troupes. Nous n'avons que trop d'exemples de ces choſes-là. A l'égard de l'artillerie, il faut beaucoup de pièces de fer de ſix livres de balles ; l'on en trouve de bonnes & en quantité en Suède, & à bon marché ; il faut y faire faire auſſi des affuts marins : & l'on peut faire remonter le tout ſur la Viſtule, pour en garnir les différens forts.

Lorſque l'on a ainſi établi ſes poſtes, il eſt bien aiſé de les mettre à la raiſon, parceque l'on peut les empêcher de ſe communiquer. On peut les menacer de la confiſcation de leurs terres, s'ils ne ſe rendent chez eux dans un tel tems : & tous les autres moyens que l'on peut employer réuſſiront, parcequ'alors, ſe mettant à leurs trouſſes, on les joint ; les garniſons de leur côté courent deſſus, & l'on en viendra aiſément à bout. Alors on peut parler d'accommodement, leur impoſer des loix, & les leur faire exécuter. Voilà comme, avec un petit nombre de troupes & peu d'argent, je me ferois fort de les réduire en deux

ou trois campagnes tout au plus. Il peut arriver telle conjecture, qui pourroit permettre l'exécution d'un tel projet.

Je ne veux pas quitter la Pologne, ſans parler de la manière dont je voudrois y conſtruire des forts. J'ai compoſé mon ſyſtème ſur celui du roi de Pologne, qui me paroît au-deſſus de tout. Il eſt conçu dans le grand. j'ai réduit le mien à des forts de campagnes. Et comme le bois eſt extrêmement commun en Pologne, je me perſuade qu'il eſt bon, d'autant plus qu'une pareille fortification ne coûteroit rien; elle ſeroit hors d'inſulte en très-peu de jours; & dans un mois, elle ſeroit en état de ſoutenir un très-rude ſiége.

Je ſuivrai dans cette partie la règle que je me ſuis preſcrite dans le courant de cet ouvrage, qui eſt de faire remarquer les fautes des méthodes reçues, avant que de propoſer mes nouveautés.

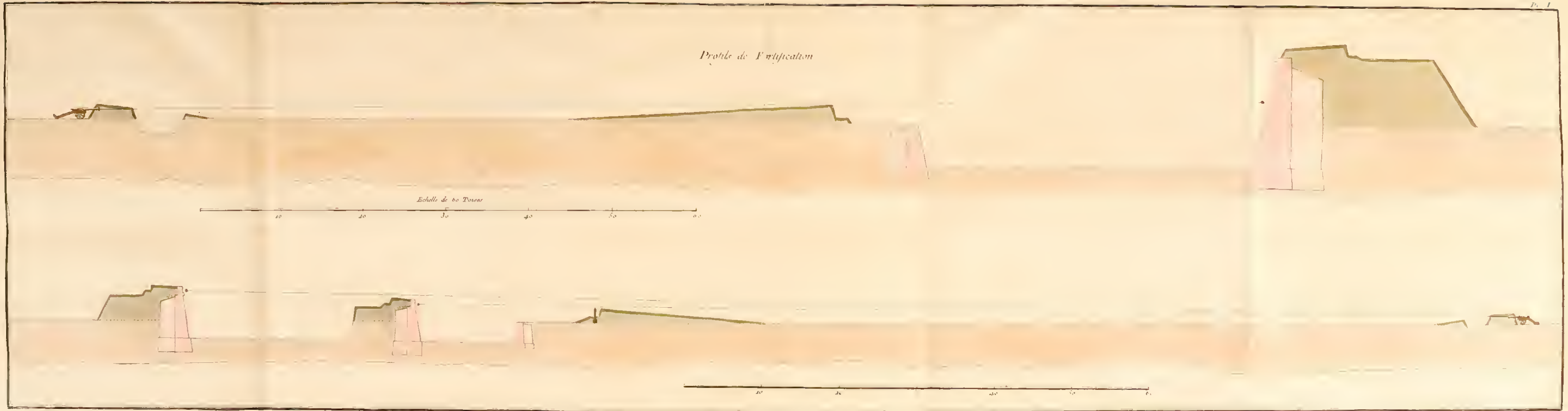
## CHAPITRE QUATRIEME.

### ARTICLE PREMIER.

*Manière de conſtruire des forts.*

NOUS l'emportons ſur les Romains dans l'art de fortifier les places ; mais il s'en faut bien que nous ſoyons parvenus au point de la perfection. Je ne ſuis pas bien ſçavant ; mais la grande réputation de monſieur de Vauban & de monſieur Couhorn ne m'en impoſe point. Ils ont fortifié des places avec des dépenſes énormes, & ne les ont pas rendues plus fortes. La promptitude avec laquelle on les a priſes en eſt une preuve.

Il y a des ingénieurs modernes, à peine connus, qui ont profité de leurs fautes, & les ſurpaſſent infiniment ; mais ils ne font que tenir un milieu entre les défauts de la fortification de ces meſſieurs, & le point de perfection auquel


Profils de Fortification
Echelle de 60 Toises
10
20
30
40
50
60

quel il faut tâcher de parvenir. Sans entrer dans la misère des petits ouvrages qu'ils ont faits, comme flancs, ſurflancs, contre-gardes baſſes dans les foſſés, &c, je ferai voir d'un coup d'œil le grand défaut de leurs fortifications.

Ils ont élevé leurs ouvrages en amphithéâtre *, pour pouvoir tirer de tous ces ouvrages dans la campagne; comme ſi l'on pouvoit ſe ſervir d'un ouvrage reculé, tandis qu'il y a du monde dans celui qui eſt devant ſoi. Il devient donc inutile tant que tous ceux qui ſont devant ſont occupés. Pourquoi donc les tant élever? Qu'arrive-t-il? L'ennemi, qui voit tous ces ouvrages juſqu'au cordon, les ruine dès que la ſeconde parallèle eſt faite, c'eſt-à-dire, d'abord qu'il a établi ſes batteries : c'eſt une affaire d'un jour ou deux, & voilà toutes vos défenſes ruinées & tout votre canon démonté. Voilà cette belle fortification, qui a tant coûté, hors d'état de faire aucun mal. D'où vient cela? c'eſt parceque les batteries de la campagne ſont baſſes & tirent de bas en haut, ce qui emporte, éboule & démonte tout. Pour être convaincu de l'abſurdité de cette idée, il n'y a qu'à regarder les pro-

* Planche I.

fils ci-joints (planche 1). Alors, les attaquans pouſſent les travaux bien vîte, établiſſent à l'aiſe leurs batteries, parceque perſonne n'oſe plus ſe montrer. Ils arrivent donc ſur le glacis; on le chicane un peu au chemin couvert : mais comme il n'eſt ſoutenu que d'ouvrages ruinés, on s'en rend le maître; on établit les logemens, des batteries; & l'on raſe ſi bien toutes les défenſes de la place déja ruinée, que perſonne n'oſeroit y paroître.

S'il ſe trouve encore quelques flancs bas, l'on établit des batteries ſur les angles ſaillans du foſſé; & comme le foſſé eſt parallèle, on les a bientôt ruinées. Outre cela, ces flancs ſont étranglés, le canon y fait un fracas horrible, de ſorte que l'on n'y ſçauroit tenir un quart d'heure. S'il y a des caſemattes, l'on y étouffe, & le canon ruine vos embraſures. On fait donc le paſſage du foſſé en toute ſureté, pour attaquer quelqu'un des ouvrages détachés.

Je ne parle pas de la brêche; car quelques hauts & redoutables que ſoient ces ouvrages, elle eſt faite en peu de tems. Dès qu'elle eſt prête, l'aſſiégé retire les troupes qu'il a ſur l'ouvrage, & laiſſe monter l'ennemi, ſans pouvoir

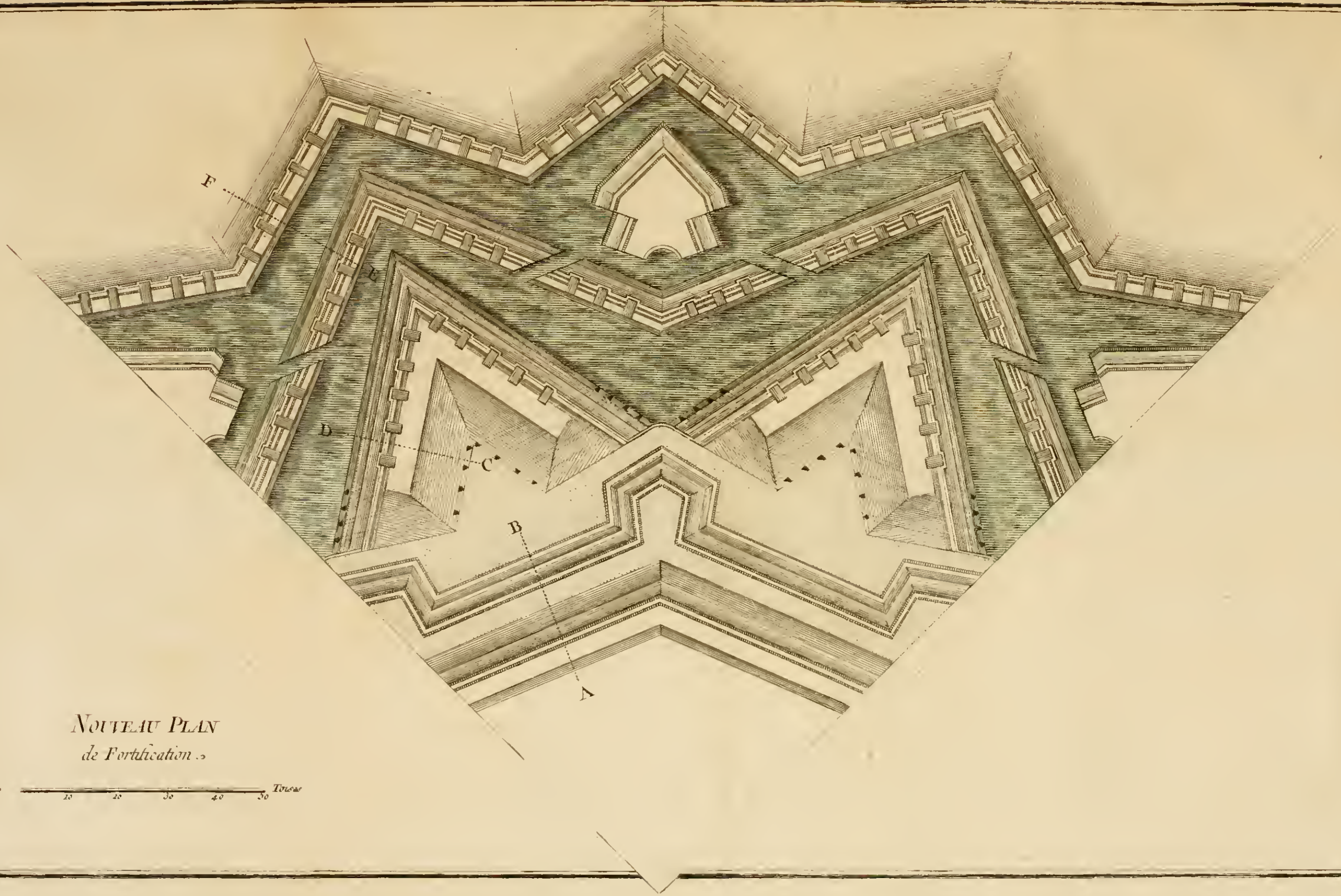
le lui difputer, parcequ'il ne fçauroit s'y maintenir, & qu'il perdroit les gens qu'il y auroit mis pour le défendre. Et comme l'on ne fçauroit r'attaquer ces ouvrages par derrière, parce qu'ils font efcarpés, qu'il n'y a qu'un efcalier ou un petit pont pour y conduire, qui toujours eft vu des angles faillans voifins, l'ennemi y eft plus en fureté que dans une citadelle; il fait donc un petit logement, & en moins de rien & avec peu de perte.

Le nombre des couvreurs & des travailleurs que l'attaquant envoie n'eft pas grand, parce qu'il fçait bien qu'il ne peut y avoir perfonne pour défendre ces ouvrages; & comme les défenfes qui font derrière font vues, rafées & ruinées, il fe loge fans réfiftance & fans perte : au lieu que, fi l'on pouvoit y communiquer, il feroit obligé d'y envoyer beaucoup de monde, de faire un logement confidérable, pour pouvoir s'y maintenir, ce qui lui coûteroit cher. Voilà donc encore un ouvrage pris : ainfi des autres.

On a reconnu une partie de ces défauts, & l'on a cru y remédier en faifant des feux rafans. A la vérité, cela vaut un peu mieux; mais l'in-

convénient ſubſiſte toujours : car, ſi vous voyez du corps de la place par-deſſus vos ouvrages détachés, ſur votre glacis, l'ennemi vous voit auſſi & bien mieux que vous ne le voyez : &, quoiqu'il ne ruine pas toutes vos défenſes, il vous empêche de vous en ſervir.

Regardez le profil, planche I. Pouvez-vous vous ſervir de ces défenſes, pendant que vous avez du monde dans les ouvrages qui ſont devant vous ? Pourquoi donc voulez-vous les raſer, & que le corps de votre place voie par-deſſus vos ouvrages détachés ſur le glacis, pendant que ce corps de place ne peut ſervir que pour défendre les ouvrages qui ſont directement devant lui ? Car vous ne ſçauriez tirer ſur le glacis , tandis qu'il y a du monde ſur ces ouvrages détachés : mais celui qui attaque a l'avantage de tirer ſur le tout, & de ſe ſervir de ſes batteries pour raſer les défenſes de tous les ouvrages détachés, ainſi que des plus reculés, & celles du corps de la place ; de façon que perſonne n'oſe s'y faire voir, car le boulet qui raſe le glacis raſe auſſi toute la défenſe : au lieu que, ſi ces défenſes étoient plus baſſes, il ſeroit obligé, pour les ruiner, d'appor-




NOUVEAU PLAN
*de Fortification.*

Echelle de 10 20 30 40 50 Toises

Paltz direx

*Profil de ma nouvelle méthode de Fortifier, pris sur les Lignes* AB, CD, EF,

Echelle de Toises

ter du canon ſur chaque ouvrage l'un après l'autre; ce qui ne ſeroit pas tout à fait aiſé, ſurtout s'ils étoient faits de manière qu'il n'y eût point de terrein aux uns, & que l'on pût attaquer les autres avec un plus grand nombre que celui que l'ennemi pourroit y loger.

Mais, pour donner une idée complette de ce que je penſe là-deſſus, j'ai joint ici un fort de ma compoſition * qui fera voir une partie de ma méthode. Je le ſuppoſe fait à la hâte dans un pays où le bois eſt commun. C'eſt au plus l'ouvrage d'un mois pour une légion, & le calcul s'en trouvera à la ſuite de cet article.

Suppoſé que l'ennemi m'attaque, il emportera mon chemin couvert à l'ordinaire, ruinera les défenſes de mes contregardes & de mes lunettes : tant que j'aurai mes caſemattes libres dans les angles rentrans de mes contregardes, comment paſſera-t-il le foſſé, pour aller à ma contregarde & à mes lunettes?

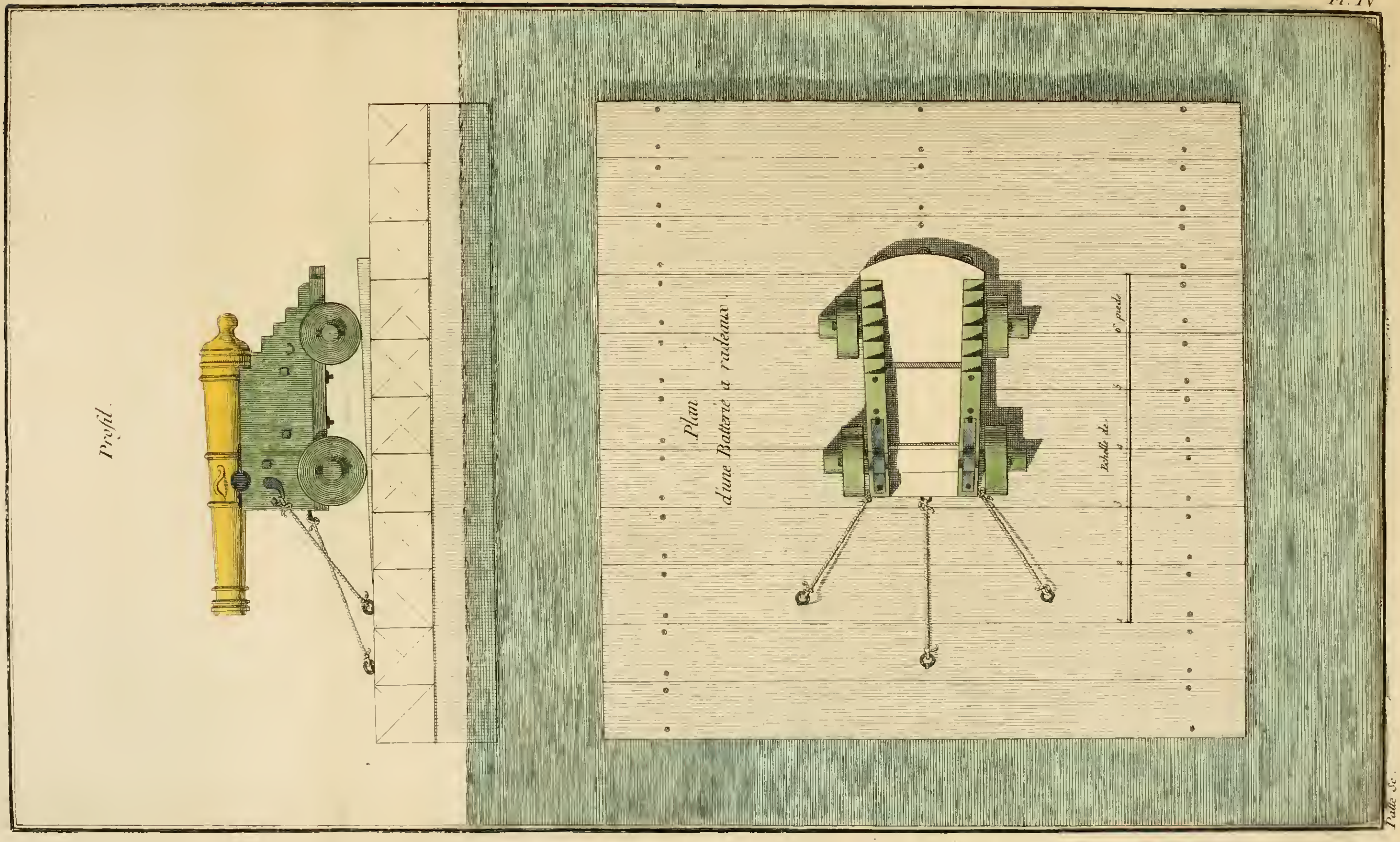
On me dira, qu'il les ruinera. Cela n'eſt pas aiſé, pour ne pas dire impoſſible; car il ne peut mettre que deux à trois pièces ſur l'angle ſaillant de la contreſcarpe : & en approchant mes

* Planches II, III, V.

casemattes, j'y tire continuellement avec cent pièces de canon, qui le prendront de bas en haut ; &, pourvu qu'il me reste un pied de jour, je verrai toujours avec cent pièces de canon dans le fond du fossé des angles saillans de ma contregarde & de mes lunettes : cela fait trembler. Osera-t-il faire sa galerie, exposé au feu de cent pièces de canon qui tirent sans cesse nuit & jour, & qu'il ne sçauroit voir ni démonter?

On a une maxime qui est, que l'on ne sçauroit voir dans un endroit, sans être vu de cet endroit. Et l'on a, jusqu'à présent, suivi religieusement ce principe, sans songer qu'il falloit obliger l'ennemi à se montrer dans des endroits où il n'y a point de terrein, & où il puisse être vu d'un plus grand front qu'il ne sçauroit opposer ; & à le voir avec le canon dans des endroits où il n'en sçauroit mettre.

C'est ce que je fais par le moyen de mes casemattes ouvertes : car j'y vois dans l'eau, & il ne sçauroit y placer du canon pour voir le mien : il ne sçauroit voir ni démonter mes pièces qui sont sur la face de mes ravelins, parcequ'elles sont couvertes de ma contregarde. Qui plus est,

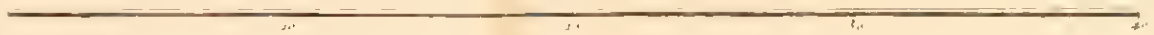


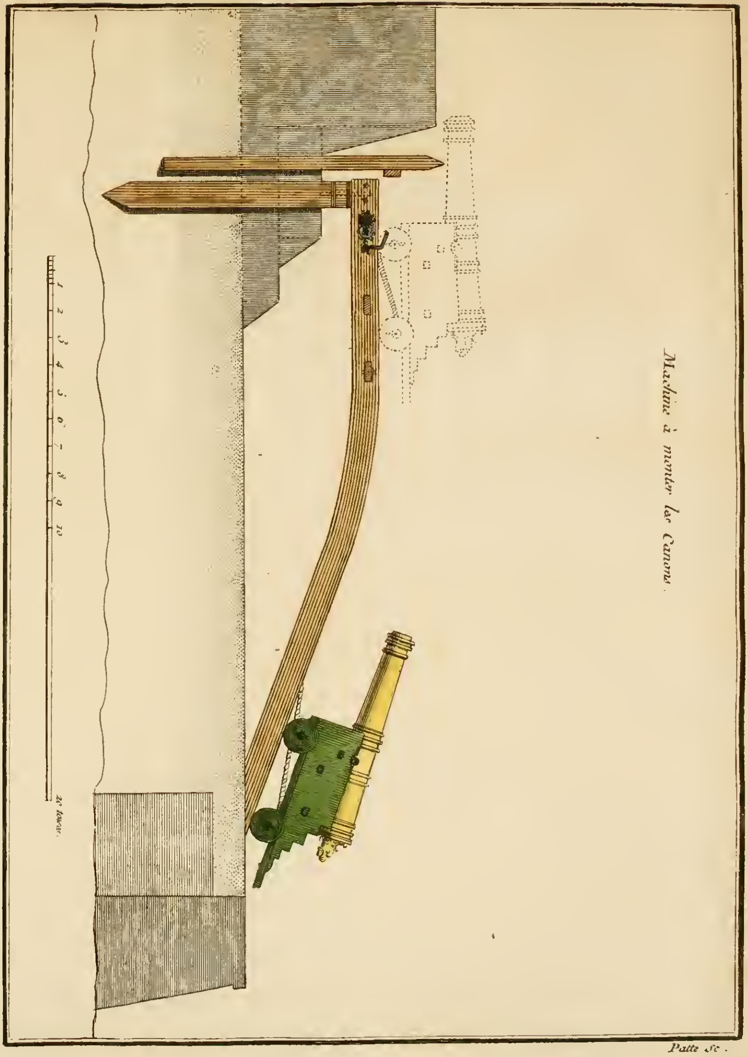

Patte Sc.

*Profil sur la Ligne CD*

*Profil sur la Ligne EF*

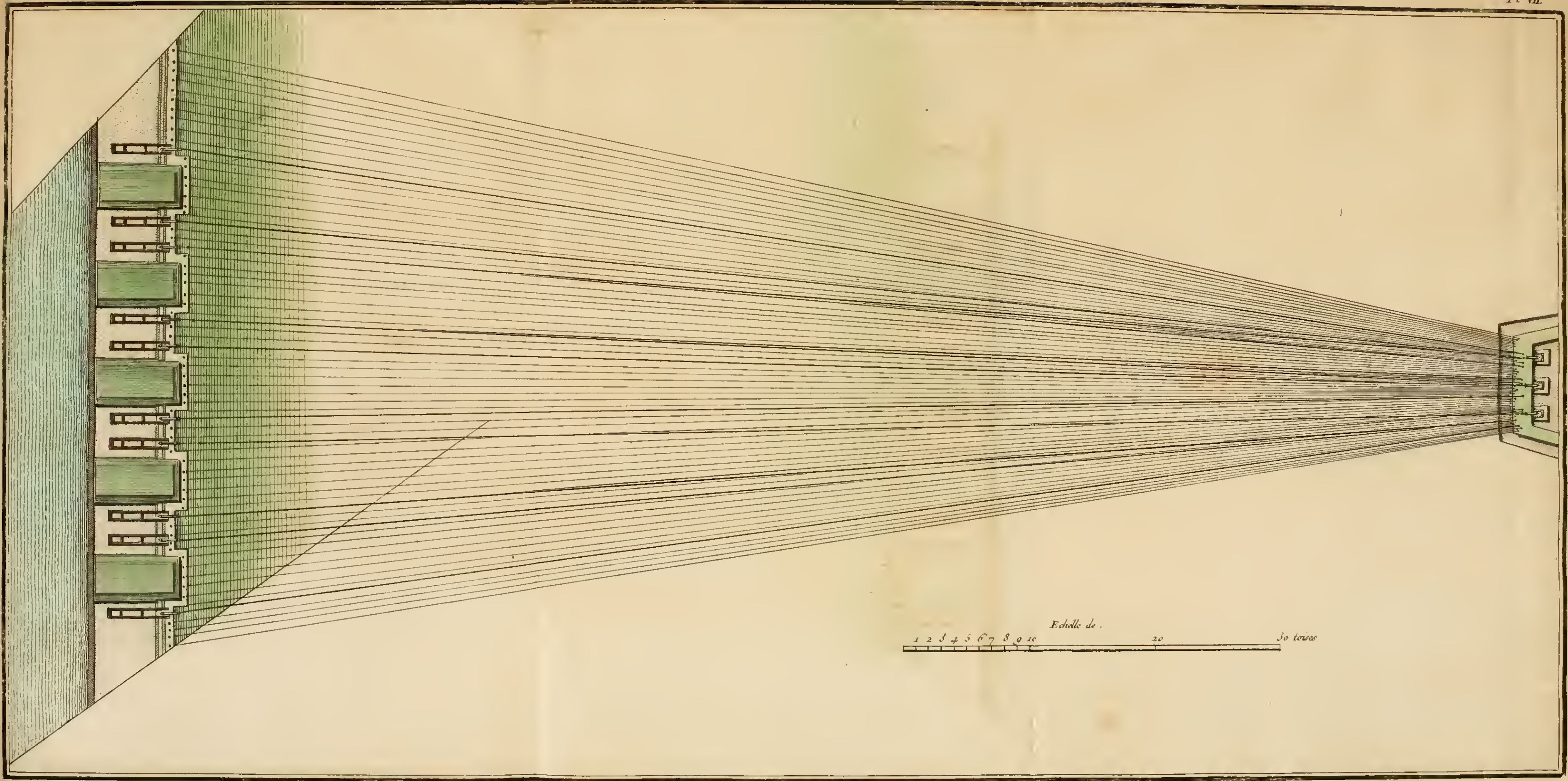
*Echelle de 40 Toises*

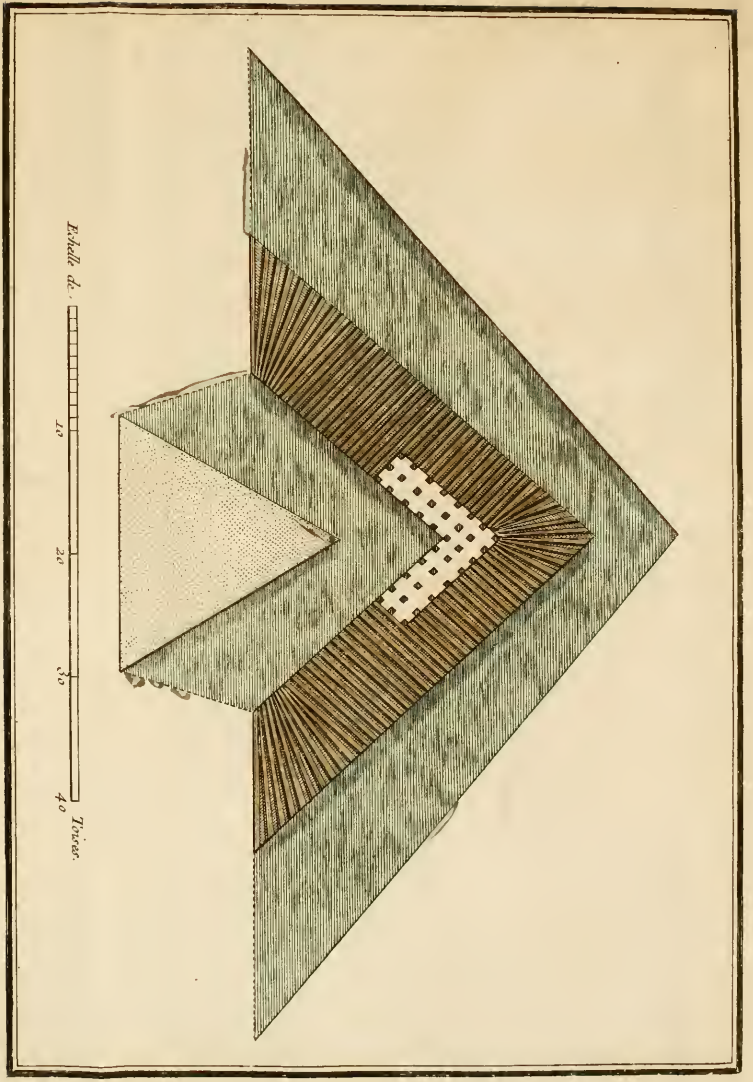





Machine à monter les Canons.

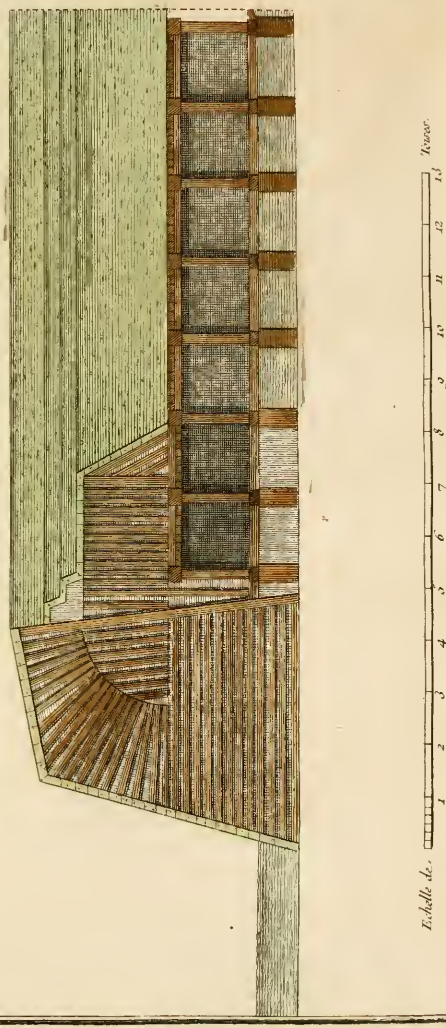
Patte Sc.


Echelle de .
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 20 30 toises




*Plan de la Casemate de l'Angle flanqué de la Contregarde.*

Profil sur la ligne CD.



je peux toujours, pendant la nuit, rétablir ces casemattes; mon canon lui-même se fera jour à travers les décombres.

Qu'est-ce que l'ennemi fera pour remédier à ce mal? car je soutiens qu'il est impossible qu'il fasse le passage du fossé. Il faut donc qu'il fasse ce comblement; mais je ruinerai encore cet ouvrage, ainsi que le canon qu'il aura mis sur les angles saillans du fossé, avec le mien qui le prendra du bas en haut, en approchant mes radeaux de la casematte; & il y a apparence que je détruirai cet ouvrage & cette batterie en moins de tems qu'il n'en aura employé à les construire, s'il lui a été encore possible de les construire, ce que je nie.

Il n'y a qu'à regarder le dessein ci-joint, & ceux qui en dépendent *, pour voir que ces batteries à radeaux doivent tirer d'une justesse infinie; que l'on ne sçauroit, en les servant, perdre un homme sans un grand hasard; & qu'elles font un feu continuel nuit & jour; qu'on les pointe sans risque, à couvert, & par conséquent sans distraction & avec soin.

La façon dont sont construites les casemattes †

* Planche IV. † Planches VIII, IX.

fait voir qu'elles ſont infiniment plus difficiles à ruiner que celles qui ſont voûtées, parceque le canon ne ſçauroit faire effet que ſur la première & ſeconde poutre; que les autres, auſquelles il ne ſçauroit atteindre, ſupportent le terre-plein qui eſt par-deſſus; & que la longueur dont elles ſont, à proportion de la largeur & de l'embraſure, fait que celles qui ſont entamées ſupportent encore le poids de la terre qui porte deſſus, parceque le poids qui eſt ſur les deux bouts empêche que rien ne s'éboule, parcequ'elle ne ſçauroit fléchir dans le centre ou dans l'endroit où elle ſeroit entamée; au lieu qu'avec les caſemattes ou embraſures voûtées, il n'y a qu'à tirer à la clef pour que tout tombe bientôt.

L'ennemi ne ſçauroit voir mon canon, par le moyen des batteries que j'ai inventées & dont voici le deſſein *. Il ne me faut que deux hommes pour ſervir mes pièces, ſçavoir, un canonier & un manœuvre, qui ſont à couvert de tout canon & des ricochets, par le moyen de mes traverſes; & mon canon n'eſt vu que dans le moment qu'il tire. Je l'emploie dans le chemin couvert, pour démonter les batteries de l'ennemi

* Planche VI.

pendant

pendant le jour, & pour tirer la nuit à cartouche, avec des grapes de raisin sur le front de la tranchée. Outre cela, de la manière dont je construis mes batteries, il se trouve dix hommes avec des amusettes pour tirer continuellement dans les embrasures de l'ennemi; & comme elles percent à mille pas tous madriers & toutes blindes qu'on pourroit leur opposer, je me persuade qu'il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, à l'ennemi, de servir son canon. Voyez le dessein ci-joint.

Mais, posons que l'ennemi ait passé le fossé, & qu'il se soit logé sur cette contre-garde*, il trouvera tout d'un coup une quantité énorme de canons, placés à barbettes, qui tirent de tous les sens sur lui, qui est comme un point sur un *i*, & l'assiégé qui a des défenses entières, ausquelles il n'y a pas une égratignure. Que fera-t-il? Osera-t-il m'apporter du canon sur cet ouvrage, où il est vu de deux grands flancs qui le prennent de tous les sens, & qui tirent horisontalement. Lui, qui n'a point de terrein, mettra-t-il deux pièces de canon sur l'angle saillant de cette contregarde, pour en démonter qua-

* Planche VII.

rante-quatre de mes deux flancs avec quatre cent quarante amuſettes qui le voient & le raſent, percent gabions, ſacs à terre & blindages? Où mettra-t-il ces deux pièces de canon? Il ne peut s'enterrer dans l'épaiſſeur du parapet, parceque la contregarde eſt farcie & hériſſée de groſſes poutres à quatre ou cinq pouces l'une de l'autre, avec de la terre entre deux. Outre cela, il faut qu'il ſe rende auparavant maître de mes caſemattes qui ſont au-deſſous, ſans quoi il n'oſeroit tenter le paſſage du foſſé.

Ces caſemattes ne ſe percent pas comme les voûtes & les murs, où il ne faut qu'un trou grand comme la tête pour démolir bientôt le reſte : il ne peut cependant rien tenter qu'il n'en ſoit le maître. Je l'y chicanerai. Et pendant qu'il travaille à cet ouvrage, je le déſolerai à coups de canon; & je le défie de finir cet ouvrage : car ſi l'on mettoit un gand au-deſſus de la caſematte, il n'y reſteroit pas un moment à la quantité de canons & d'amuſettes qui y voient. Ah! il viendra avec le mineur. Je l'en défie encore. Ces brins de groſſes poutres ne ſe mangent pas de bout en bout; & je lui donne un mois pour faire cet ouvrage, car il ne ſçauroit venir au-

deſſous de l'eau ; & mes brins d'arbres ſont rangés, du fond du foſſé juſqu'en haut, à trois pouces les uns des autres, avec de la terre entre deux : ainſi il ne ſçauroit y mettre le feu.

Mais je veux qu'il ſe ſoit rendu maître de cette caſematte : comme elle n'eſt ſoutenue qu'avec des pilliers, je la fais crouler. Alors il ne lui reſtera plus qu'une partie du parapet. Où mettra-t-il ſes deux pièces de canon ? Il faudra un comblement; qu'il rapporte des terres, & qu'il faſſe ſa barrière ſur des terres rapportées dans le foſſé, ce qui n'eſt pas un petit ouvrage. Mais, le peut-il ? Mes caſemattes, dans l'angle rentrant de la contregarde, lui permettent-elles cet ouvrage ? & peut-il me faire-là des batteries ſuſpendues en l'air ?

Mais paſſons là-deſſus; avec du tems & de la peine, on vient à bout de tout. Je ſoutiens qu'il faut qu'il me faſſe un comblement général ſur deux poligones entiers, qu'il rempliſſe tout le foſſé de la contregarde, c'eſt-à-dire, qu'il en faſſe un terreplein, afin de pouvoir placer des batteries pour ruiner mon canon, ou qu'il démoliſſe toute ma contregarde ; ce qui n'eſt pas un petit ouvrage.

Cela fait, comment passera-t-il le fossé, pour aller à mes ravelins, tant que j'aurai les casemattes des flancs de mes ravelins qu'il ne sçauroit jamais voir ni ruiner? car le canon du dedans des ravelins rase jusques dans l'angle saillant, & ne sçauroit jamais être vu, ni entamé, ni démonté, que du fond du fossé dans l'eau, où il ne sçauroit mettre du canon. Mais passons encore là-dessus. Quand il sera logé sur un de ces ravelins, comment s'y maintiendra-t-il? Il trouve tout d'un coup un poligone entier qui le rase jusqu'aux talons, dans le fossé duquel je puis mettre deux, trois & quatre bataillons. C'est là où l'arme blanche brilleroit; car, de quelque façon qu'il y soit logé, son logement ne sçauroit être de quatre bataillons. Il sera entré par la brèche, il faudra qu'il en ressorte par la brèche. Et comme il sera entré, par des passages étroits, dans cet ouvrage, il pouroit se faire, en le repoussant, quelque embarras à ces passages, s'il étoit en nombre sur l'ouvrage. Outre cela, dans l'allée & le revenir, les quatre ou cinq pièces de canon du flanc voisin chargées à cartouches l'incommoderoient furieusement. Je n'ai rien à craindre pour le succès de mes sorties, parce-

que, s'il arrivoit qu'elles fussent repoussées, mes gens, en se retirant au pied du corps de la place où je mettrai tout sous les armes, y seroient en sureté, & l'on tueroit une belle quantité de monde à l'ennemi. Je crois que ces sorties peuvent se perpétuer avec avantage, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de monde pour les faire : alors on parle de se rendre; & je crois qu'il en coûteroit bon à l'attaquant.

J'ai toujours eu dans la tête un certain ouvrage qui fut pris & repris trente-six fois au siége de Candie *; cet ouvrage a coûté plus de vingt-cinq mille hommes aux Turcs. A la fin, ils le firent sauter dans une sortie, & ce fût là que le duc de Beaufort périt. Cela m'a donné bonne opinion des ouvrages que l'on peut r'attaquer par derrière; d'autant plus que, lorsque votre défense est basse & entière, le logement y coûte une quantité affreuse de monde; parceque, si vous envoyez peu de couvreurs avec les travailleurs, ils sont d'abord chassés; & si vous en envoyez beaucoup, il y en a aussi beaucoup de tués, & vous ne sçauriez vous dispenser d'y venir en force. Dans tout le cours d'un siége,

* Les Turcs s'emparèrent de Candie, le 16 septembre 1669.

il n'y a point d'occaſions plus avantageuſes pour combattre l'ennemi, que celles que ces ouvrages fourniſſent; parceque l'on ne ſçauroit être vu du dehors; qu'il faut toujours que l'ennemi vienne par la brèche; & que, s'il s'aviſe d'y mener du canon, c'eſt du canon de pris. Enfin, je crois qu'une telle fortification dégoûteroit furieuſement du goût que l'on a pour les ſiéges.

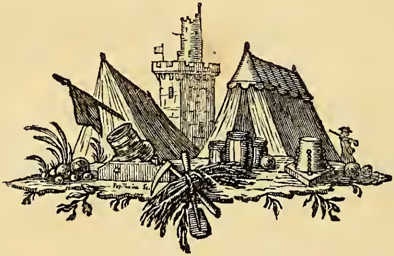
Je deſire avoir des foſſés d'eau, parceque, comme ma principale défenſe conſiſte au paſſage des foſſés, je dois ſouhaiter que l'ennemi ne puiſſe le paſſer par des ſappes, & qu'il ſoit obligé de ſe montrer avec ſes galeries au-deſſus. Le deſſein de la planche II n'eſt que pour un petit fort fait dans un mois, & qui peut cependant contenir plus de dix mille hommes, & peut aiſément ſe défendre avec une légion.

Le calcul ci-après décidera du tems de ſa conſtruction, & mes caſemattes n'en prendront guère; ce ſont des brins de gros ſapins coupés de longueur, cela va vîte. Quand l'on mettroit deux mois à la conſtruction de cet ouvrage, & quand l'on y emploieroit huit à dix mille hom-

mes, cela en vaudroit bien la peine. Les branches, que je ſuppoſe d'épines, que je mets ſur les faces de mes ouvrages, ſont à deux fins. 1°. Pour donner moins de talus à mes ramparts; enſuite pour empêcher la ſurpriſe de nuit, où l'on pourroit eſcalader : défaut auquel tous les ouvrages de terre ſont ſujets. Mais, des épines ainſi miſes en quinconces ſont inruinables, parceque les racines tiennent dans le terreplein; l'on ne ſçauroit les arracher, ni les couper : ainſi il eſt impoſſible d'eſcalader ces ouvrages. D'ailleurs, mes paliſſades ſont ſi hautes, & les chevaux de friſe ſur les bermes ſi forts, que ce ſeroit vouloir prendre la lune avec les dents, que de tenter une pareille entrepriſe.

Un fortin, comme celui que je propoſe, peut contenir dans ſes ravelins des troupes, des beſtiaux, des fourages pour la ſubſiſtance des armées; enfin, une infinité de choſes propres à la guerre : &, ſi l'on y veut joindre les avantages que la nature nous offre preſque à chaque pas, l'on concevra aiſément qu'ils deviendront des poſtes de grande importance; ſurtout ſi l'on ajoute à cette fortification des

tours avancées. Mais, pour donner plus d'intelligence de ceci, il faut entrer dans un plus grand détail.



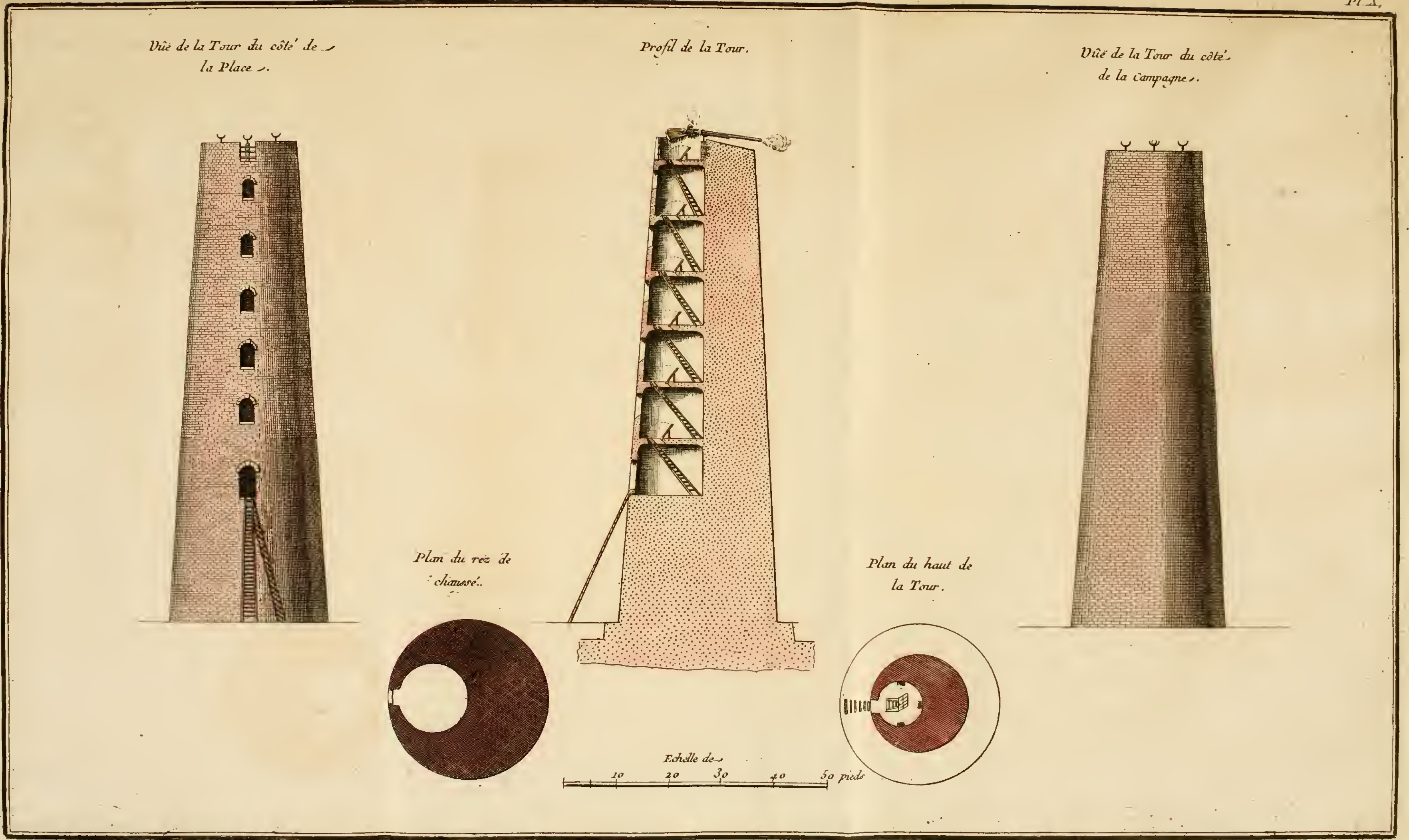
ARTICLE

## ARTICLE DEUXIEME.

### *Des tours avancées.*

On eſt d'opinion, lorſque les places ſont grandes, & que leurs fortifications s'étendent au loin, qu'il faut de grandes armées pour en faire le ſiége; & l'on a raiſon. Car, pour celui de Lille, Bruxelles, Gand, Straſbourg, &c. il faut des armées de cent mille hommes; ce qui met l'ennemi dans des embarras, parceque l'on ne ſçauroit bien fermer ces places, à moins de reſter dans des lignes avec toute l'armée, ce qui eſt dangereux & entraîne après ſoi une infinité d'inconvéniens, dont l'examen me méneroit trop loin. Il eſt donc certain que les grandes places cauſent des ſiéges difficiles. Le projet de fortification, que je viens de donner, a le défaut de n'occuper qu'un terrein médiocre; & j'ai ſongé à y remédier par des tours avancées qui valent infiniment mieux que les redoutes, que pluſieurs emploient pour remédier à ce défaut que l'on a reconnu depuis longtems. Or ces redoutes ſont bientôt priſes, à moins que l'on ne ſe

riſque d'y perdre le canon & les troupes que l'on y a miſes. D'ailleurs il en faut beaucoup pour les garder ; cela fatigue votre garniſon, & vous affoiblit, & ne produit pas l'avantage que vous vous propoſiez. Voici le deſſein de mes tours, planche x. Je les place à deux mille pas de mes ouvrages avancés, parceque de-là je les puis battre avec le canon ; & les rendre inutiles à l'ennemi, quand il s'en eſt rendu maître, n'étant que d'une ſimple brique d'épaiſſeur du côté de la place. Je compte, du centre de la place juſqu'à ces tours, trois mille pas, ce qui fait le demi-diamètre ; & par conſéquent, pour toute la circonférence, dix-huit mille pas. Ainſi il me faudroit trente-ſix de ces tours pour faire l'enceinte, en les plaçant à cinq cent pas les unes des autres : alors rien ne peut paſſer entre deux, parceque la portée du fuſil y croiſe. Si l'on y vouloit paſſer en pouſſant des boyaux, l'on ſeroit vu & plongé par les tours voiſines : ainſi il faut établir des batteries pour les détruire, & ce n'eſt pas une petite affaire ; car il faut ouvrir la tranchée : & je dirai dans la ſuite pourquoi j'établis ſur ces tours une de ces armes que j'appelle amuſette. L'ennemi n'ira pas




Patte direxit.

ſe camper à la portée de ces armes; & s'il le fait, je lui ferai lever ſon camp. Or ces armes portent au-delà de quatre mille pas. Donc il ne ſçauroit ſe camper qu'à quatre mille pas de ces tours. Quatre mille pas ajoutés au diamètre d'un côté, & quatre mille pas de l'autre, font huit mille pas : en ajoutant le diamètre de la place & de l'enceinte de ces tours, qui eſt de ſix mille pas, il en réſulte quatorze mille pas de diamètre, qui font, pour la circonférence, quarante deux mille pas. Nous voulons ſuppoſer qu'un bataillon ou un eſcadron occupe cent pas de diſtance; il faudroit quatre cent vingt bataillons pour occuper la circonvallation, ce qui feroit enſemble huit cent quarante bataillons ou eſcadrons; cela eſt monſtrueux à imaginer. Cependant il faut garnir ces lignes; & l'on conçoit aiſément combien ces tours avancées & ces amuſettes augmentent les conſéquences & les difficultés, ſans parler de celle qu'il y a à les attaquer. L'on ne ſçauroit commencer à travailler à la circonvallation ni à la contrevallation, qu'elles ne ſoient toutes priſes. L'on ne ſçauroit où faire les dépôts, parcequ'après cela, il faut tous les changer & les approcher.

Que l'on ne croie pas qu'en menant du canon à barbette, l'on détruiſe ces tours. Comme elles ſont pleines du centre à la circonférence, il pourroit ſe faire que l'on tireroit plus de huit jours avec une batterie de vingt-quatre pièces de gros canons, avant que d'en abbatre une; parceque l'on n'oſeroit s'approcher de près, à cauſe que l'on ſeroit plongé dans les batteries: pendant ce tems-là, il ſe tue une quantité de monde avec ces amuſettes. Je ſoutiens qu'il faut qu'il ouvre la tranchée, & qu'il établiſſe des batteries de fort loin pour battre ces tours.

J'ai quelquefois vu tirer des deux & trois jours entiers avec des batteries de vingt pièces de gros canon contre de méchantes tours quarrées & vuides au-dedans, avant d'en pouvoir venir à bout; & cela de quatre cent pas de diſtance. Ici, il n'y a que très peu de priſe, elles ſont pleines juſqu'au centre: & ſi l'ennemi approche trop ſes batteries, il eſt plongé. Il faut compter qu'il tire de loin, & par conſéquent avec moins d'effet. Quand il aura ruiné une de ces tours, il faut qu'il en ruine au moins dix, pour pouvoir ouvrir la tranchée à une ſeule attaque. Et il pourroit bien arriver qu'il y conſommeroit plus de

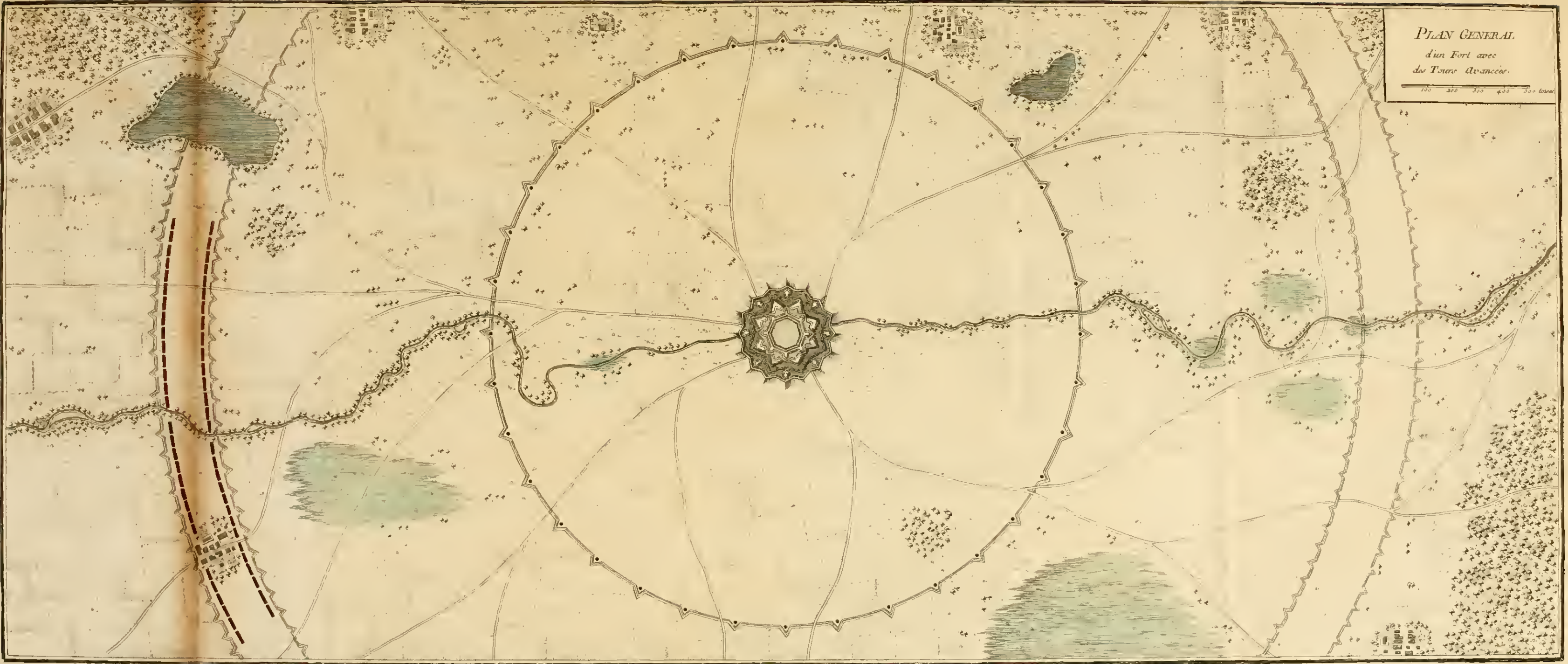
munitions qu'au ſiége, & beaucoup de tems, choſe ſi précieuſe.

D'ailleurs, que l'on conſidère dans quel embarras cela le jette, de combien cela augmente ſon ouvrage. Il faut qu'il faſſe d'un ſeul article huit lieues de retranchemens de plus, quatre pour la circonvallation, & quatre pour la contrevallation. Il lui faut une armée prodigieuſe pour fermer la place, & il n'oſeroit ſonger à laiſſer un corps d'armée pour faire le ſiége & avoir une armée d'obſervation; parceque la place aſſiégée ſeroit toujours toute ouverte, & l'on y pourroit jetter du ſecours & des vivres toutes les fois qu'on le voudroit. La dépenſe de ces tours n'eſt pas grande; un ſeul de nos baſtions coûte plus que toutes ces tours; elles conſomment peu de poudre, & ne fatiguent pas la garniſon, & ce ſont trois douzaines d'amuſettes qui font tout cela.

Quelqu'un dira, Je ferai attacher le mineur à ces tours; comme ſi, avec des bombes que je jetterai d'en haut, on ne l'en chaſſeroit pas: & les deux tours voiſines le laiſſeront-elles là tranquillement? Ah! il ſe blindera avec des madriers; comme ſi mes amuſettes ne les perçoient pas comme

du papier. J'ai percé avec ces armes de gros chênes, qui avoient plus de dix-huit pouces de diamètre, à mille pas de diſtance. Ainſi il y a apparence que le mineur peut être délogé du pied de ces tours ; & d'ailleurs, s'il vient de loin ſans être ſoutenu, la tour attaquée par le mineur fait des ſignaux, & l'on y envoie à la pointe du jour un ſergent avec dix hommes ſoutenus de cent, qui l'aſſomment dans ſon trou ; & s'il ſe ſauve, il eſt fuſillé. Ce mineur ne ſçauroit être ſoutenu, parce que l'on plonge du haut de ces tours dans les logemens que l'on pourroit faire apporter pour le ſoutenir. Voilà ce qui regarde l'attaque & la défenſe de ces tours.

Quant aux avantages que l'on en retire, ils ſont très-conſidérables. 1°. Elles éloignent l'ennemi de la place ; elles l'obligent à une bien plus grande circonvallation, ce qui augmente ſes travaux & l'oblige à avoir une grande armée ; ſans cela, l'on peut toujours jetter du ſecours dans la place. S'il vient une armée de ſecours, il eſt obligé de lever ſes quartiers & de les raſſembler, car il ne peut reſter épars ſur une ſi grande diſtance : ce qui fournit toujours les moyens de faire entrer quelque ſecours, & cela fatigue extrêmement.




Patte Sculpsit.

D'ailleurs, jusqu'à ce que ces tours soient presque toutes prises, l'on peut toujours envoyer les bestiaux à la pâture, ce qui n'est pas un petit avantage. S'il y a quelque corps d'armée que l'on veuille mettre à couvert, ou des dépôts d'armée, l'on n'a qu'à les faire camper sur le glacis, où ils sont en sureté dans l'enceinte de ces tours * comme dans un camp retranché, surtout si on les joint par un bon fossé; car personne ne s'avisera de passer entre deux pour les aller insulter. D'ailleurs, elles sont de petite garde. Un sergent avec quatre hommes dans chacune est tout ce qu'il y faut mettre; ce qui ne fait jamais que cent quatre-vingt hommes de garde.

Je finirai ici de parler de fortifications. Cette partie de la guerre ne m'a mené que trop loin; bien que j'aurois encore à parler de plusieurs machines, & d'inventions fort dangereuses; mais il n'y en a déjà que trop pour détruire les hommes.

* Planche XI.

## ARTICLE TROISIEME.

*Calcul du tems auquel quatre mille huit cent hommes pourront construire un fort octogone suivant mon plan & mes profils.*

PREMIÈRE partie, pour former les parapets & banquettes d'un front de polygone.

*Premiere partie. De l'excavation du fossé.*

| | toif. cub. | pieds. | toif. cub. | pieds. | toif. cub. | pieds. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Longueur, . . | 72 | | | | | |
| Largeur réd. . | 3 | | 288 | | | |
| Profondeur, . | 1 | 2 | | | | |
| *Seconde partie.* | | | | | 581 | 2 |
| Longueur, . . | 44 | | | | | |
| Largeur réd. . | 5 | | 293 | 2 | | |
| Profondeur, . | 1 | 2 | | | | |

Employant à cet ouvrage six cent hommes, dont quatre cent fouilleront, & les deux cent autres formeront les parapets & banquettes, régaleront & battront les terres. Chaque travailleur peut jetter à la pelle ou voiturer à la hotte une toise cube, par jour de dix heures : ainsi, dans quinze heures, les quatre cent hommes excaveront le fossé d'un front de polygone qui contient cinq

cinq cent quatre vingt une toifes deux pieds, & les deux cent formeront les ouvrages : partant quatre mille huit cent travailleurs formeront, dans lefdites quinze heures, huit polygones.

Deuxième partie, pour former les ravelins.

*Première partie. De l'excavation du foffé.*

| | toifes. | pieds. | toif. cub. | toif. cub. |
|---|---|---|---|---|
| Longueur, . . | 72 | | | |
| Largeur réd. . | 3 | | 288 | |
| Profondeur, . | 1 | 2 | | |
| *Deuxième partie.* | | | | 1304 $\frac{2}{3}$ |
| Longueur gén. | 122 | | | |
| Largeur réd. . | 5 | | 1016 $\frac{2}{3}$ | |
| Profondeur, . | 1 | 4 | | |

Quatre cent travailleurs, & deux cent régaleurs formeront un ravelin, fuivant le calcul ci-deffus, d'une toife quarrée, dans dix heures : en trente-une heures & demie, & dans le même tems, quatre mille huit cent hommes formeront les huit ravelins.

Troifième partie, pour former les contre-gardes.

| | toifes. | pieds. | toif. cub. |
|---|---|---|---|
| Longueur générale, . . . | 122 | | |
| Largeur réduite, . . . . | 5 | | 1016 $\frac{2}{3}$ |
| Profondeur, . . . . . . . . | 1 | 4 | |

Quatre cent travailleurs & deux cent régaleurs

formeront la contre-garde d'un front de polygone dans vingt-cinq heures : & dans le même tems, quatre mille huit cent hommes conſtruiront celles qui ſont devant les huit ravelins.

Quatrième partie, pour former les lunettes, le chemin couvert & le glacis.

*Première partie. De l'excavation du foſſé.*

| | toiſ. cub. | pieds. | toiſ. cub. | toiſ. cub. |
|---|---|---|---|---|
| Longueur gén. | 136 | | 1586 $\frac{2}{3}$ | 1921 $\frac{2}{3}$ |
| Largeur réd. . | 7 | | 1586 $\frac{2}{3}$ | 1921 $\frac{2}{3}$ |
| Profondeur, . | 1 | 4 | 1586 $\frac{2}{3}$ | 1921 $\frac{2}{3}$ |

*Deuxième partie. Foſſés extérieurs des lunettes.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Longueur gén. | 55 | | 275 | 1921 $\frac{2}{3}$ |
| Largeur réd. . | 3 | | 275 | 1921 $\frac{2}{3}$ |
| Profondeur, . | 1 | 4 | 275 | 1921 $\frac{2}{3}$ |

*Troiſième partie.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Longueur gén. | 18 | | 60 | 1921 $\frac{2}{3}$ |
| Largeur réd. . | 2 | | 60 | 1921 $\frac{2}{3}$ |
| Profondeur, . | 1 | 4 | 60 | 1921 $\frac{2}{3}$ |

Quatre cent travailleurs & deux cent régaleurs formeront les lunettes, le chemin-couvert & le glacis d'un front de polygone, dans quarante

heures trois quarts : & dans le même tems quatre mille huit cent hommes conftruiront tous ces ouvrages fur les huit fronts d'un octogone.

## RECAPITULATION.

| | heures. | quarts. | heures. | quarts. |
|---|---|---|---|---|
| *Première partie*, . . . . . | 15 | | 111 | $\frac{3}{4}$ |
| *Deuxième partie*, . . . . . | 31 | | | |
| *Troifième partie*, . . . . . | 25 | | | |
| *Quatrième partie*, . . . . . | 40 | $\frac{3}{4}$ | | |

Tout l'ouvrage peut être fait dans cent onze heures trois quarts; &, à dix heures par jour, en onze jours une heure trois quarts.

Bien que tous ces calculs foient réels, l'on ne doit cependant pas y compter pour la pratique; & je ne les ai faits que pour donner une idée de détermination à des chofes incertaines : en y ajoutant le double ou le triple de tems, l'on ne fçauroit fe tromper, & la conféquence n'en eft pas bien grande.

Quant à la manière d'employer les travailleurs, la plus avantageufe eft de faire travailler par quarts, c'eft-à-dire, de les faire relever toutes les trois heures; alors le travail eft continuel, toutes les troupes font employées fans être fati-

guées, & avec vigueur : car le ſoldat qui ne travaille que trois heures par jour peut être preſſé. Mais cela doit ſe faire au ſon du tambour en cadence. C'eſt ainſi que les Lacédémoniens ſous Lyſandre, avec un détachement de trois mille hommes, détruiſirent au ſon de la flûte, en ſix heures de temps, le port de Pyrée. Il nous eſt même reſté quelque ſemence de cette méthode de travailler, & il n'y a que peu d'années que l'on fit faire aux forçats des galères à Marſeille un grand remuement de décombres mêlées de poutres énormes, en cadence & au ſon du tambourin.

Il faut, dans les ouvrages terraſſés, autant qu'il ſe peut, faire jetter les terres à la pelle, de berme en berme, ou de relais en relais. Le brouettage a pluſieurs inconvéniens :

1°. La dépenſe du fond des brouettes, leur entretien, & l'embarras de les voiturer.

2°. Les rampes douces, qu'il faut pratiquer pour voiturer les terres, allonge conſidérablement la marche, qui n'eſt jamais égale & ſans embarras, que lorſque le fort ſoldat règle la ſienne ſur celle du plus foible.

Le ſoldat peut facilement jetter ſa pelletée de

terre à neuf pieds de hauteur, & même à douze : lorſqu'il ne peut pas faire cette manœuvre, il faut la lui faire porter à la hotte. Auquel cas, on diviſe les terraſſiers en deux parties ; une qui pioche & charge, & l'autre qui tranſporte.

Les pionniers obſervent en fouillant de laiſſer des banquettes, ſur leſquelles les hotteurs s'aſſeyent, ainſi que leurs hottes, & ils ſe repoſent pendant que les pionniers chargent : après quoi ils partent & vont les décharger aux endroits marqués par les piqueurs, ou chaſſe-avant. Une hotte peut avoir trois pieds de hauteur, ſix pouces quarrés au fond, & au ſommet un pied ſur dix-huit à vingt pouces ; elle contient, & peut être chargée de deux pieds cubes que le ſoldat peut porter, parcequ'ils ne pèſent guère plus de deux cent cinquante livres, que toute ſa force eſt dans ſes reins, qu'il n'eſt chargé qu'en allant, qu'en revenant il ne porte pas ſix livres, & qu'il ſe repoſe pendant qu'on le charge.

D'ailleurs, un homme qui porte doit aller plus vîte que celui qui pouſſe devant ſoi ſur une rampe. Il n'y a point ou peu de difficulté à vuider la hotte, parcequ'elle forme une py-

ramide renverſée, où la terre n'eſt point affaiſſée ; & que le hotteur, pour cet effet, n'a qu'à lever de la main le fond de ſa hotte, & ſe pencher ſur le côté. Mais tout cela doit ſe faire en cadence, & au ſon de quelqu'inſtrument.

## CHAPITRE CINQUIEME.

### De la guerre des montagnes.

Ceux qui font la guerre dans les montagnes ne doivent jamais se hasarder de passer dans des gorges, sans auparavant être les maîtres des hauteurs; alors toutes les embuscades cessent, & l'on passe en sureté : sans cela, on court grand risque de s'y voir assommer, & d'être réduit à retourner sur ses pas, non sans grande perte; & quelquefois l'on y périt avec tout son monde, sans pouvoir se sauver. Si l'on trouve les passages occupés, ainsi que les hauteurs, il faut faire mine de les vouloir forcer, pour attirer l'attention de l'ennemi, & chercher quelqu'autre part un chemin. Cela déconcerte l'ennemi; il n'a point compté là-dessus; il ne sçait plus quelle disposition faire, parcequ'il craint lui-même; & bien souvent il abandonne tout. Quelque affreuses que paroissent les montagnes, l'on y trouve des passages en cherchant. Les hommes qui les habitent ne les con-

noiſſent pas eux-mêmes, parceque la néceſſité ne les a pas obligés à les chercher; & il n'en faut jamais croire les habitans, qui ne connoiſſent les choſes de leur pays que par tradition : j'ai ſouvent reconnu leur ignorance & l'impoſture de leurs récits. Il faut, en pareil cas, chercher & voir ſoi-même, ou employer des gens qui ne s'effraient point des difficultés; on trouve preſque toujours, lorſqu'on cherche ces choſes: & l'ennemi, qui lui-même ne les connoît pas, ne ſçait quelle meſure prendre, & s'enfuit, parcequ'il n'a compté que ſur les choſes ordinaires, qui ſont les chemins pratiquables.

*CHAPITRE*

## CHAPITRE SIXIEME.

### DES PAYS COUPÉS, OU REMPLIS DE HAIES ET DE FOSSÉS.

COMME l'ennemi, dans ces ſortes de pays, eſt auſſi embarraſſé qu'on le peut être, l'on a peu à craindre ; ce ſont des affaires de détail qui ne décident de rien, & où le plus opiniâtre l'emporte. Il n'y a qu'une choſe à obſerver ; c'eſt d'avoir ſes derrières libres, pour pouvoir faire des détachemens, & ſe retirer en cas de beſoin. C'eſt là où l'habileté de bien ſçavoir placer ſon canon ſert merveilleuſement bien. Comme l'ennemi n'oſeroit bouger des poſtes qu'il occupe, on le canonne à l'aiſe : s'il les abandonne, la retraite n'eſt pas toujours heureuſe, & l'on a quelquefois le bonheur de l'entamer. En tout, ces affaires ne ſont jamais bien déciſives, & doivent être réglées ſur la ſituation des lieux ; ainſi l'on ne ſçauroit preſcrire aucune méthode là-deſſus. Il

faut cependant obſerver, comme une règle, de pouſſer toujours devant ſoi & ſur les flancs de la marche, lorſque l'on marche dans ces pays-là, des détachemens de cent hommes, ſoutenus du double, & ce double du triple, pour être à couvert & en ſureté.

Un détachement de ſix cent hommes va arrêter ſur cul une armée, parceque, ſur des chauſſées bordées de haies & de foſſés, telles que l'on en trouve en Italie & dans tous les pays gras & aquatiques, l'on préſente le même front à l'ennemi. La moindre maiſon fait fortification, & ſoutient un combat très-rude; ce qui vous donne le tems de vous reconnoître & de faire une diſpoſition; car, dans ces ſortes de pays là, il faut prendre garde aux ſurpriſes.

Un partiſan qui aura l'eſprit audacieux, vous fera, avec trois ou quatre cent hommes, un déſordre affreux, & vous attaquera fort bien une armée. S'il coupe les équipages à l'entrée de la nuit, il en emmenera une grande partie, ſans qu'il riſque grand'choſe, parcequ'il ſe retire entre deux foſſés & qu'il fait ferme à la queue: s'il eſt pouſſé, il longe tout du long des chariots; & la première maiſon qu'il trouve, il vous ar-

rête ſur cul : pendant ce tems-là, ce qu'il vous a pris d'équipages coule & gagne pays.

S'il vous fait ce tour-là dans votre cavalerie, il y mettra un déſordre épouvantable. C'eſt pourquoi il faut toujours pouſſer des détachemens ſur toutes les avenues de votre marche, & il ne les faut pas foibles ; car il n'eſt pas queſtion d'être averti, il faut combattre, & juſqu'à la mort : car ſans cela il arrive des choſes deshonorantes, ſi vous avez affaire à un général ennemi qui ait le ſens commun, parcequ'il aura bientôt trouvé des gens dans ſon armée qui auront l'eſprit pénétrant & hardi, & qui voient les choſes telles qu'elles ſont.

## CHAPITRE SEPTIEME.

### Des passages de rivières.

Il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le croiroit bien d'empêcher l'ennemi de paſſer une rivière ; & il le peut plus aiſément en venant pour vous attaquer, qu'en voulant ſe retirer devant vous. Dans l'un de ces cas, il vous montre ſa tête, & la ſoutient d'une bonne diſpoſition & d'un grand feu d'artillerie : & dans l'autre, il vous montre ſa queue qui n'eſt pas toujours ſi aiſée à retirer ; d'autant plus que l'on ſe preſſe, & que jamais l'on ne fait cette diſpoſition avec tant de ſoin que celle pour attaquer ; qu'on ne l'exécute pas avec tant d'attention, tout le monde devenant négligent là-deſſus, ou d'une eſpèce de timidité qui fait que vous êtes à moitié battu. Il feroit difficile de donner une bonne raiſon de cela, & on la doit chercher dans le cœur des hommes qui eſt machinal.

Il y a encore une autre ſorte de paſſages de rivières, qui ſont ceux qui ſe font en prêtant le flanc. Avant la bataille de Turin, monſieur le prince Eugène paſſa ainſi trois rivières en deux jours, en préſence de monſieur le duc d'Orléans, & en lui prêtant le flanc. Le terrein étoit de plein pied d'une armée à l'autre, & c'étoit bien là l'occaſion de le combattre avec des troupes même inférieures : on n'en fit cependant rien, & l'on fut forcé & contraint de lever le ſiége de Turin.

En pareil cas, ſi on ne lève pas à propos le ſiége pour marcher à l'ennemi, celui qui vient au ſecours a toujours l'avantage de ſon côté; parceque l'affaire n'eſt jamais une affaire générale pour lui, mais bien pour celui qui eſt attaqué; parceque l'attaquant a toutes ſes troupes raſſemblées dans un endroit reſſerré entre deux rivières, ſes flancs en ſureté, & eſt ſur une grande profondeur; & que celui qui inveſtit une place eſt au large, & ne peut garder ſes entre-deux de rivière que par un nombre médiocre de troupes: ſi elles ſont battues, toute l'enceinte en eſt ébranlée. On les prend en flanc, & la déroute s'y met bientôt. Si l'on balance un moment dans ces

ſortes de cas, on eſt perdu. Quelquefois auſſi l'ennemi ne fait cette montre que pour donner de la jalouſie, pour vous faire dégarnir vos poſtes, afin de pouvoir jetter du ſecours dans la place. C'eſt là l'habileté du général, de ſçavoir diſtinguer le vrai d'avec le faux.

Le plus ſûr eſt de ramaſſer toutes ſes troupes dans le même terrein où l'ennemi eſt, de laiſſer des corps de troupes ſous les armes à l'entour de la circonvallation, pour pouvoir les tranſporter, & attaquer ce qui ſe préſente pour entrer dans la place. Mais il ne faut pas reſter les bras croiſés, comme ſi l'on étoit enchanté dans une circonvallation, & voir paſſer à une armée une rivière devant ſoi, où l'ennemi préſente le flanc des deux côtés : on n'a qu'à choiſir ſur lequel des deux l'on veut tomber ; & il y a apparence que l'on en aura bon compte.

A l'affaire de Denain, monſieur le maréchal de Villars étoit perdu, ſi monſieur le prince Eugène avoit marché à lui, parcequ'il lui prêtoit le flanc, & qu'il paſſoit une rivière en ſa préſence. Le prince Eugène ne put jamais ſe figurer que le maréchal fît cette manœuvre en ſa préſence : & c'eſt ce qui le trompa. Le maréchal de Vil-

lars avoit très-adroitement maſqué ſa marche. Le prince Eugène la regarda & l'examina juſqu'à onze heures, ſans y rien comprendre. Toutes les troupes étoient ſous les armes ; il n'y avoit qu'à marcher en avant, & l'armée françoiſe étoit perdue, parcequ'elle prêtoit le flanc, & qu'une grande partie avoit déjà paſſé l'Eſcaut. Le prince Eugène dit à onze heures : *Je crois qu'il vaut mieux aller dîner*, & fit rentrer les troupes. A peine étoit-il à table que mylord d'Albermarle lui fit dire que la tête de l'armée françoiſe paroiſſoit de l'autre côté de l'Eſcaut, & faiſoit mine de vouloir l'attaquer : il étoit encore tems de marcher à l'armée de France ; un grand tiers de cette armée auroit été perdu. Le prince Eugène donna ordre à quelques brigades de ſa droite de ſe rendre au retranchement de Denain, qui étoit à quatre lieues de-là : pour lui, il s'y tranſporta à toutes jambes, ne pouvant croire encore que c'étoit la tête de l'armée de France. Enfin il la voit, & lui voit faire ſa diſpoſition pour l'attaquer : dans le moment, il jugea le retranchement de Denain forcé.

On m'a dit (car je n'y étois pas) qu'il avoit examiné l'ennemi pendant un moment, & qu'il

avoit mordu de dépit dans ſon gant. Quoi qu'il en ſoit, il donna ſur le champ ordre que l'on retirât la cavalerie qui étoit dans ce poſte.

Les effets que produiſit cette affaire ſont inconcevables. Elle fit une différence de plus de cent bataillons ſur les deux armées : car le prince Eugène fut obligé de jetter, dans toutes les places voiſines, des garniſons; parceque le maréchal voyant que les alliés ne pouvoient plus faire de ſiéges, tous leurs magazins étant pris, tira des garniſons voiſines plus de cinquante bataillons qui groſſirent tellement ſon armée, en comparaiſon de la diminution de celle des alliés, que le prince Eugène n'oſa plus tenir la campagne, & qu'il fut obligé de jetter tout ſon canon au Queſnoi, qui y fut pris.

Quand les villes ſont ſituées dans le confluent des rivières, il eſt toujours poſſible à une armée, qui vient au ſecours, de rompre les ponts qui ſervent à la communication de l'aſſiégeant, ou du moins quelqu'un d'eux : moyennant quoi, il ne ſe trouve plus qu'un tiers de l'armée qui agit contre toute celle qui vient au ſecours. Les aſſiégeans ſont fort embarraſſés; car cette partie de leur armée forcée, les deux autres ſont obligées

gées de lever le siége ; & de cette partie battue, il ne s'en sauve guère. Ceux qui viennent au secours de la place ne craignent rien, en attaquant une telle contrevallation ; parceque l'assiégeant n'oseroit sortir de son poste, à cause de la supériorité du nombre qu'il trouveroit, & de la grandeur du terrein qui va en s'élargissant. Cette obligation de rester derrière ses retranchemens rend l'ennemi audacieux, parcequ'il ne craint rien, & celui qui va être attaqué n'est point à son aise ; ce qui fait plus des trois quarts du gain d'une affaire.

A l'égard des passages des rivières de vive force, je crois qu'il n'est guère possible de les empêcher, parcequ'ils sont ordinairement soutenus d'un si grand feu de canon, qu'il est impossible d'empêcher qu'une tête ne passe, ne se retranche, & ne fasse un ouvrage pour couvrir la tête du pont. Il n'y a rien à faire pendant le jour : mais pendant la nuit on peut attaquer cet ouvrage ; & s'il se trouve que ce soit dans le tems que l'armée ennemie commence à passer dessus, la confusion se met partout ; ce qui est passé est perdu, & l'on fait rebrousser chemin au reste. Mais il faut y aller en force. Si vous laisser pas-

ser la nuit, vous trouverez le lendemain toute l'armée passée ; alors ce n'est plus une affaire de détail, mais une bataille entière, qu'il ne convient pas toujours aux affaires d'un état de hasarder.

Il y a une quantité d'inventions & de ruses pour le passage des rivières, que chacun emploie selon qu'il est plus ou moins habile & plus ou moins ingénieux.

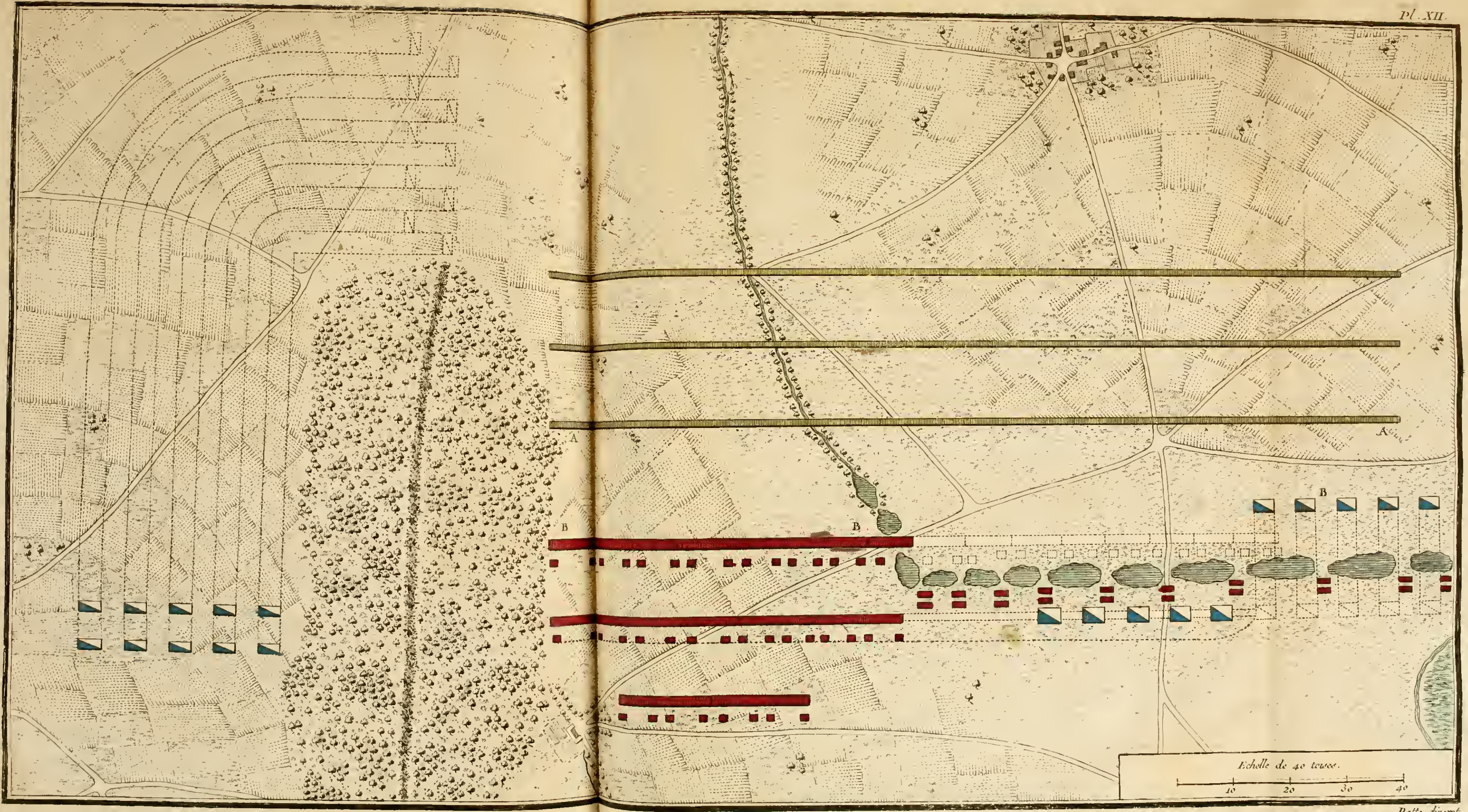
Puisque je suis sur les affaires de détail, il faut que je dise ce que c'est que de donner le *haraux* : il n'y a que peu de partisans qui le sçachent.

Donner le *haraux*, est une manière d'enlever les chevaux de la cavalerie à la pâture & au fourage, qui est très-plaisante. On se mêle déguisé à cheval, parmi les fourageurs ou les pâtureurs, du côté que l'on veut fuir. On commence à tirer quelques coups. Ceux qui doivent serrer à la queue y répondent à l'autre extrémité de la pâture ou du fourage : puis l'on se met de toute part à courir vers l'endroit où l'on veut amener les chevaux, en criant & en tirant. Tous les chevaux se mettent à fuir de ce côté-là, couplés ou non couplés, arra-

chent les piquets, jettent à bas leurs cavaliers & la trouſſe, s'arrachent de leurs mains ; & fuſſent-ils cent mille, on les amène ainſi pluſieurs lieues : on entre, en courant, dans un endroit entouré de haies ou de foſſés, où l'on s'arrête ſans faire de bruit, & puis les chevaux ſe laiſſent prendre tranquillement. C'eſt un bon tour à jouer à l'ennemi, & qui le déſole. Je l'ai vu jouer une fois : mais comme tout s'oublie, je penſe bien que perſonne n'y ſonge à préſent.

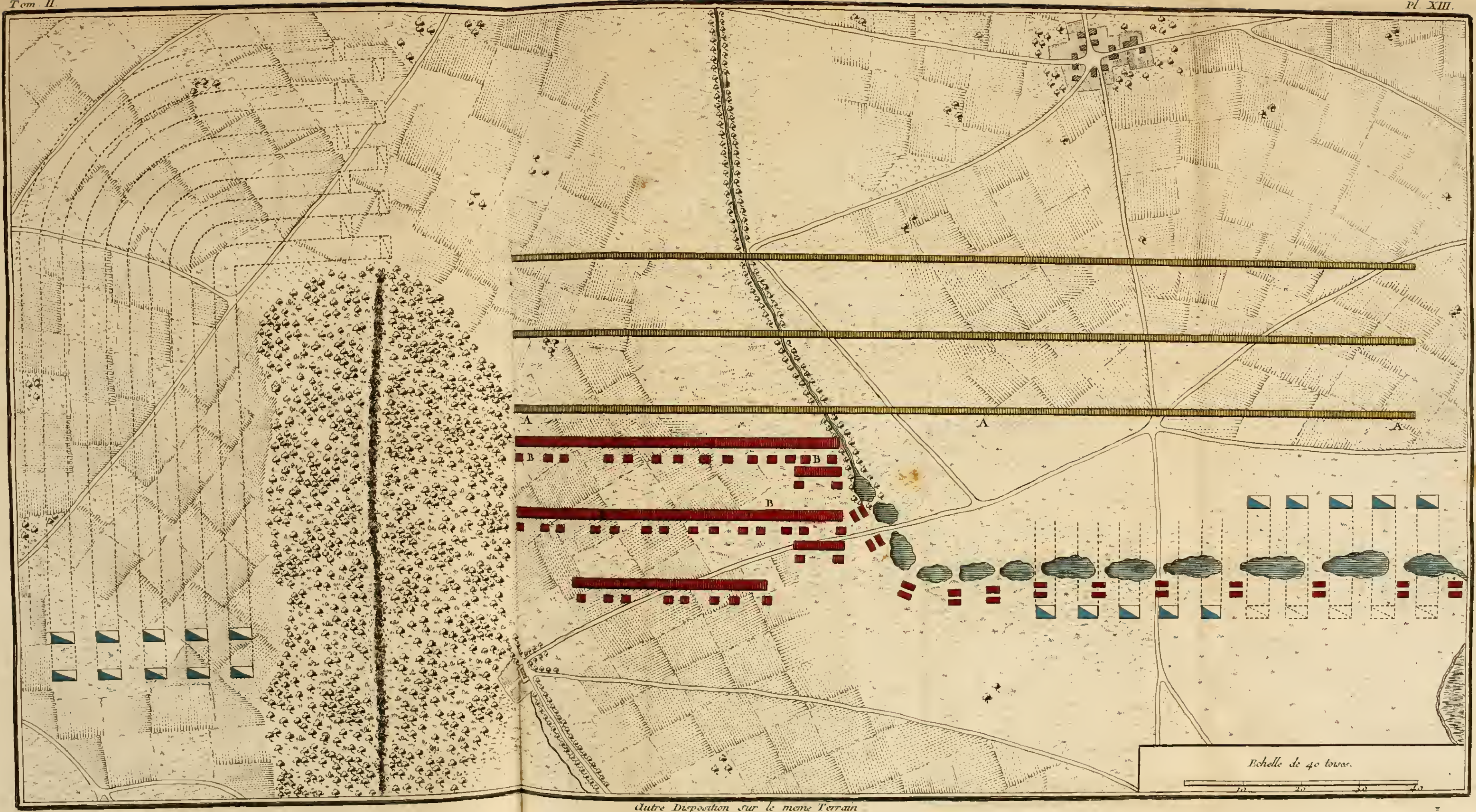
Le jour que ſe donna le combat de Denain, l'affaire finie, la cavalerie françoiſe avoit mis pied à terre ; & le maréchal de Villars paſſant le long de la ligne, comme il étoit toujours gai, parlant à des ſoldats d'un régiment de la droite, il leur dit, *Eh bien, mes enfans ! nous les avons battus.* Quelques-uns ſe mirent à crier *vive le roi*, & à jetter leurs chapeaux en l'air : toute la ligne ſe mit à crier, à jetter les chapeaux en l'air & à tirer ; la cavalerie s'en mêla : cela effraya tellement les chevaux, qu'ils s'arrachèrent des mains des cavaliers & qu'ils s'enfuirent tous. S'il y avoit eu quatre hommes qui euſſent couru devant eux, ils les auroient

menés à l'ennemi. Cela fit ún déſordre & un dommage conſidérable ; il y eut beaucoup de gens bleſſés, & quantité d'armes perdues.




Campemens entre des Etangs.

Patte direxit.




Autre Disposition sur le même Terrain

## *CHAPITRE HUITIEME.*

### DES DIFFÉRENTES SITUATIONS.

TOUTES les différentes ſituations ne ſont pas unies comme un plan : il y en a même très-peu qui le ſoient. Elles ont preſque toutes leurs rivières, dont un habile général ſçait profiter; je veux dire des ravins, des chemins creux, des chaînes d'étangs, & une infinité d'autres choſes dont on ſe ſert merveilleuſement bien pour ruſer, quand dieu a fait la grace à un homme d'avoir le ſens commun.

Quelquefois ces choſes, qui changent ſi fort la ſituation & la queſtion, ne s'apperçoivent que lorſque l'on a, comme l'on dit, le nez ſur l'enfant : alors il eſt trop tard, & l'on ſe voit réduit à l'abſurde.

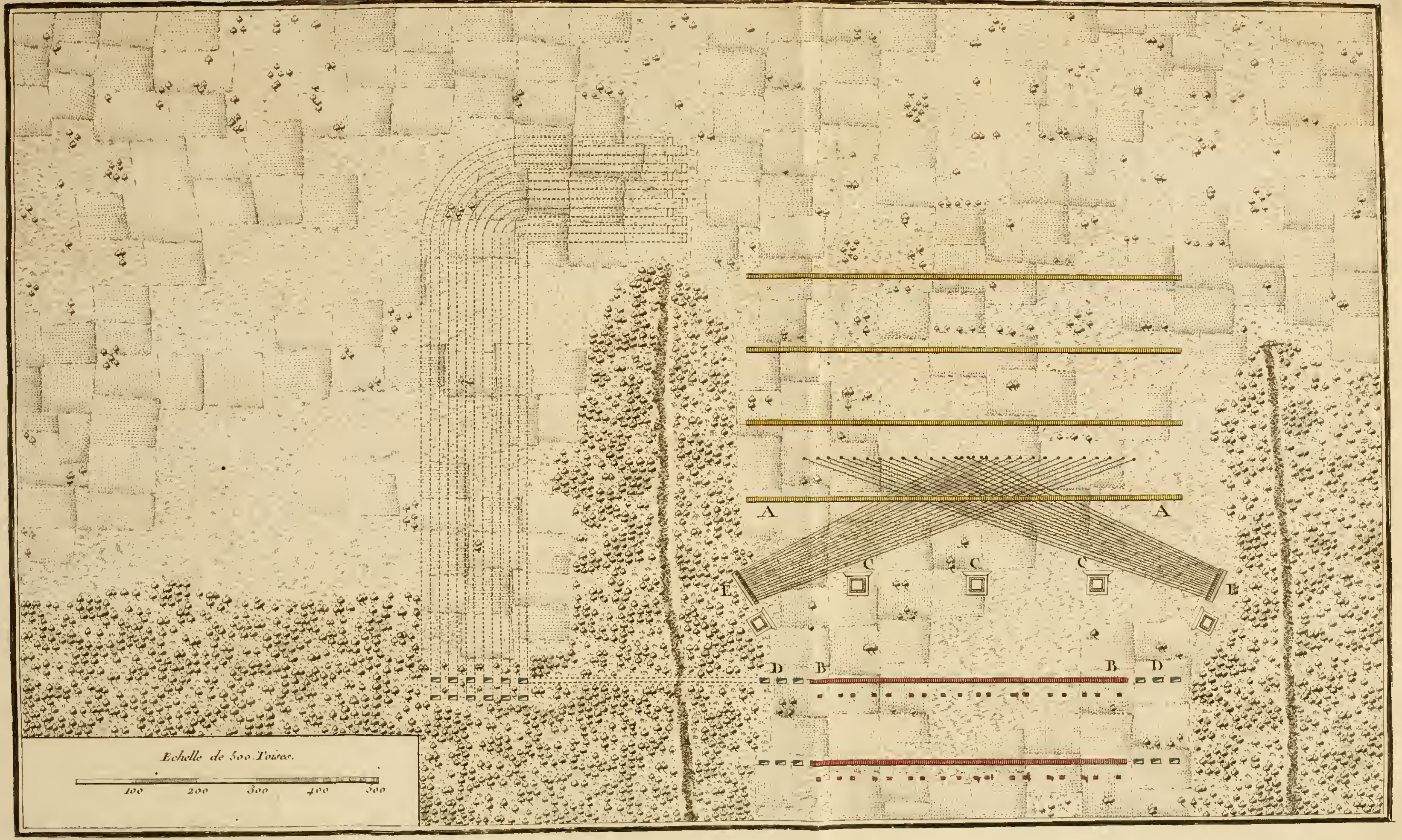
Suppoſons donc un terrein coupé par un ruiſſeau & des étangs, ainſi qu'en voici le plan.*

A, eſt l'armée qui vient pour attaquer.

* Planches XII, XIII.

B, eſt l'attaquée. Je mettrois toute mon infanterie ſur une ligne. Dès que l'ennemi ſeroit à portée, je démaſquerois les étangs, en faiſant repaſſer les chauſſées à l'infanterie, pour en former une ſeconde ligne; ma cavalerie paſſeroit en même-tems les chauſſées des étangs, & ſe préſenteroit pour tenir en échec l'aîle gauche de l'ennemi : ce mouvement ſeul le décontenance. Si l'ennemi faiſoit mine d'attaquer cette aîle de cavalerie, je la ferois repaſſer les chauſſées, & laiſſerois des poſtes d'infanterie pour les garder.

Cette manœuvre auroit engagé l'ennemi en avant; il n'auroit plus le tems de ſe jetter ſur ſa droite : ma cavalerie ſeroit arrivée à ma droite, & en même tems j'attaquerois ce qui ſe trouveroit entre le ruiſſeau & moi. Ma cavalerie de la droite repaſſeroit les étangs, pour amuſer la gauche; & il y a quelque apparence que je mettrois de la confuſion dans la droite de l'ennemi. Cette droite étant battue, la gauche ſeroit bientôt priſe en tête & en queue par mes deux aîles de cavalerie, & en flanc par toute mon infanterie; & je ne penſe pas qu'elle s'en tirât bien. Si elle faiſoit le moindre mouvement, qu'elle voulût préſenter le front à mon infanterie, elle prête-


A
A
C
C
C
E
E
D
B
B
D
Echelle de 500 Toises.
100
200
300
400
500

roit le flanc à ma cavalerie de la droite ; & ce ſeul mouvement qu'elle ſeroit obligée de faire, la mettroit en déſordre.

Selon cet ordre, je ſuppoſe l'ennemi une fois plus fort que moi. On me dira, Votre cavalerie de la droite court riſque d'être écraſée. Tant mieux, parceque plus il ſera occupé de l'objet qu'il a devant lui, & plus il y ſera enfourné. Je lui tomberai à dos : & puis ma cavalerie aura bien du malheur, ſi une partie ne ſe ſauve ſur les chauſſées des étangs où l'ennemi n'oſeroit la pourſuivre.

Il eſt tems de paſſer à une autre ſituation. *

A eſt l'armée attaquante.

B, l'attaquée.

C, deux ou trois bonnes redoutes à trois cent pas du front de l'armée attaquée, garnies de deux régimens chacune, & de ce qu'il faut pour ſe défendre.

D, la cavalerie.

E, deux batteries dont le feu flanque & croiſe dans la plaine.

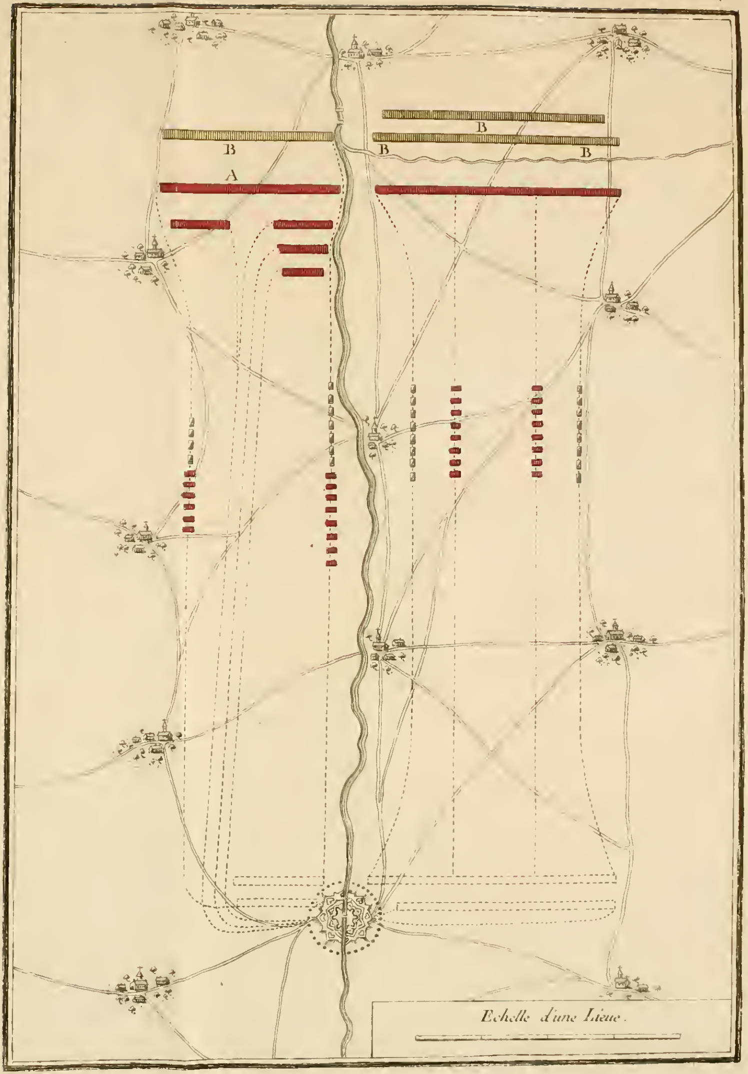
F, deux régimens dans deux petites redoutes pour couvrir les batteries.

* Planche XIV.

Je ſuppoſe que l'ennemi ſoit une fois plus fort, comment m'attaquera-t-il dans ce poſte? Viendra-t-il en front de bandière? Il ne le peut ſans ſe rompre, parcequ'il faut auparavant qu'il emporte les redoutes; cette occupation le met en déſordre : mes deux batteries des flancs l'incommodent, & il ne peut paſſer outre & laiſſer ces redoutes derrière lui. Les fera-t-il attaquer par détachemens? j'en ferois pour les ſoutenir, & la partie ne ſera pas égale, parceque mon canon le prend en écharpe, & l'incommodera beaucoup. S'il avance avec tout le corps juſqu'à ces redoutes, je fais faire le ſignal pour faire avancer à toutes jambes ma cavalerie de la gauche, qui eſt embuſquée derrière le bois, & qui lui tombera dans ſes derrières; je m'ébranlerai en même tems & l'attaquerai : embarraſſé de ces redoutes, un peu en déſordre, attaqué par ſes derrières, il y a apparence que j'en aurai bon marché.

Ceci eſt bon, lorſqu'on ſçait l'ennemi dans la volonté ou la néceſſité de vous attaquer; car il faut bien ſe garder de vouloir jamais ce qu'il veut; c'eſt un principe à la guerre, excepté dans des cas de néceſſité qui n'admettent point

de




Campement le long d'un Ruisseau

de règles. Mais, quand on a des raiſons pour l'attaquer, on ne ſçauroit traîner la ſituation après ſoi; il faut faire la diſpoſition ſelon qu'elle la dicte; & ne le point attaquer, ſi elle ne vous eſt avantageuſe.

J'appelle avantageuſe, lorſque vos flancs ſont bien couverts, & que vous pouvez attaquer avec la plus grande partie de vos troupes la moindre des ſiennes; que vous pouvez amuſer la plus grande partie avec peu, & la tenir en panne. Quand une petite rivière le ſépare, un marais, ou autre choſe enfin, alors vous pouvez hardiment l'attaquer avec des troupes de beaucoup inférieures; car vous riſquez peu.

Suppoſé qu'il ſoit à cheval ſur une petite rivière, comme en voici le plan*; que je marche pour l'attaquer, je ferai ainſi ma diſpoſition.

A, eſt l'armée qui attaque.

B, eſt l'attaquée.

Je tiens avec ma droite ſa gauche en panne; je fais tout mon effort tout le long de la rivière dans l'endroit marqué C; & je le percerai là, ſelon toutes les apparences, parcequ'il faut ſuppoſer que le fort emportera le foible. Si donc

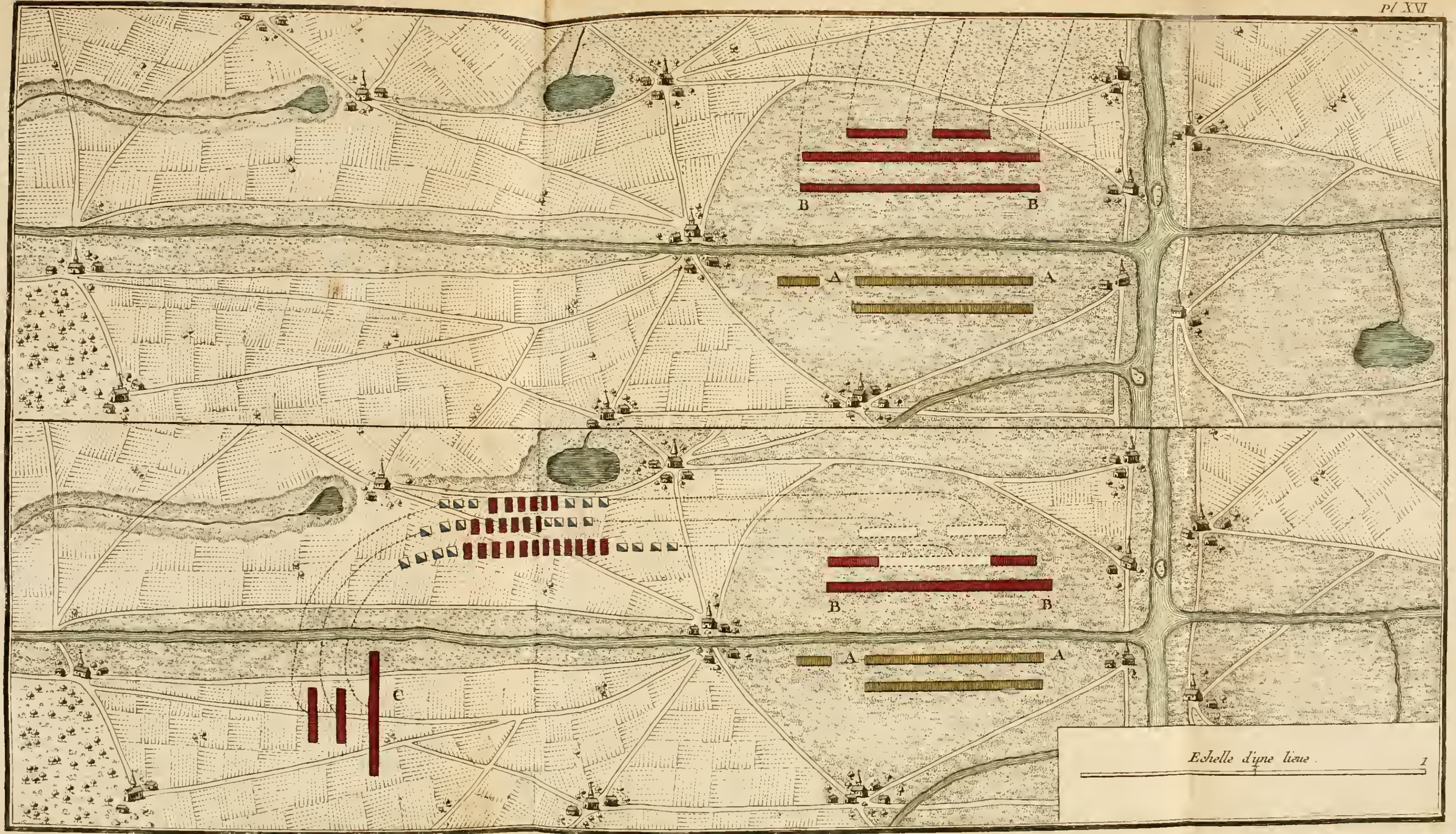
* Planche XV.

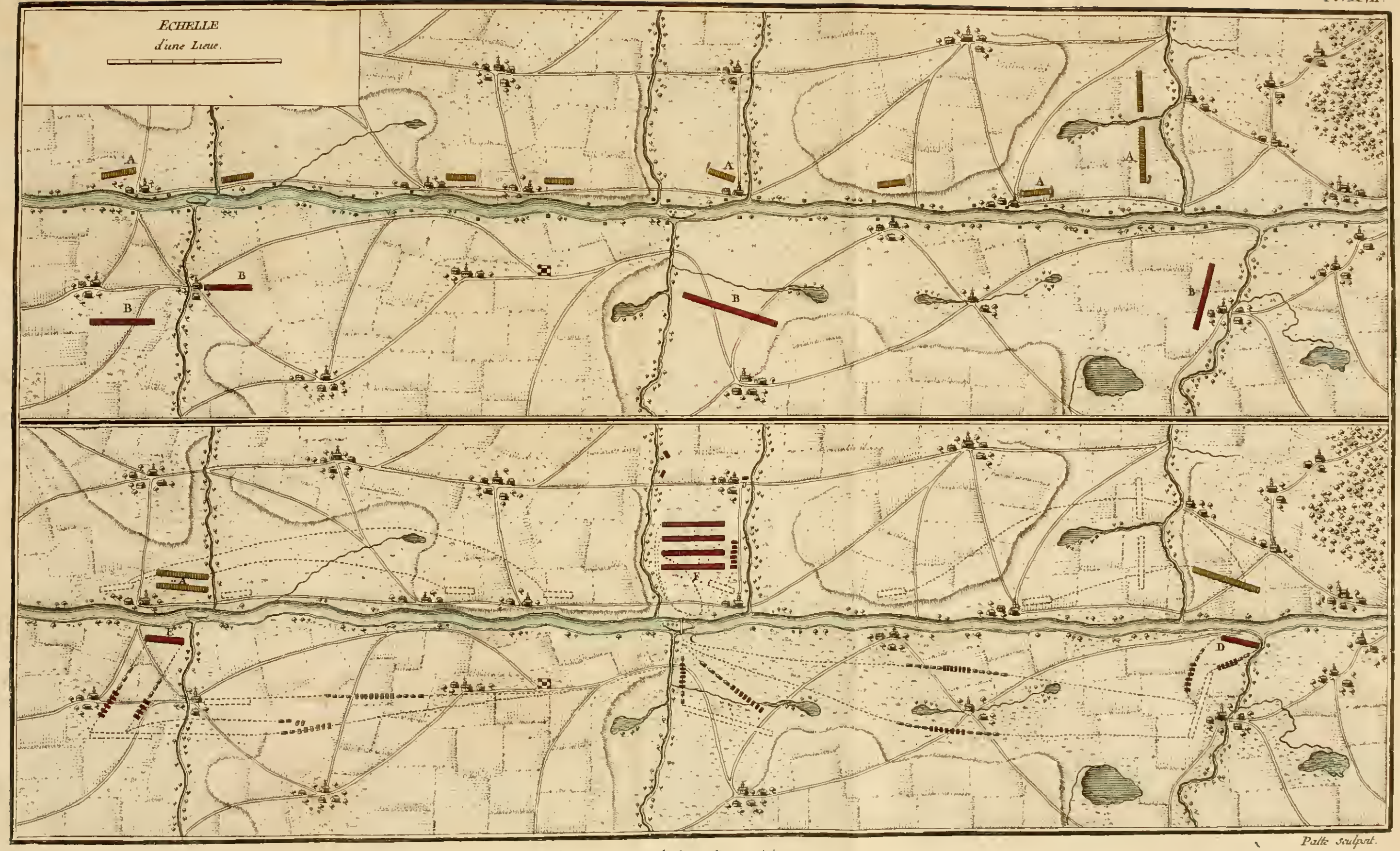
je l'ai percé, il eſt battu; parceque toute ſa gauche, où eſt le fort de ſes troupes, ne peut plus venir à ſon ſecours; & cette plus grande partie ſe tiendra pour battue, & ſe retirera ſans doute.

Paſſons à une autre ſituation*. Je ſuppoſe que l'armée attaquée ſoit A, & que B ſoit celle qui attaque. Je ſuppoſe que le ruiſſeau qu'elle a devant elle ſoit guéable, comme il s'en trouve par-tout; & c'eſt, pour l'ordinaire, ſur les bords de ces ruiſſeaux que l'on ſe campe, tant pour être un peu à couvert, que pour la commodité de l'eau. Suppoſé donc que les choſes ſoient ainſi diſpoſées; en arrivant ſur lui, vers le ſoir, je me campe devant lui : comme il n'a pas envie de ſe commettre à un combat douteux, il ne paſſera pas certainement le ruiſſeau pour m'attaquer dans la nuit; il ne quittera pas l'avantage de ſon poſte; il s'occupera toute la nuit à faire ſa diſpoſition pour la défenſe de ſon ruiſſeau. De mon côté, je ne laiſſerai qu'une ſimple ligne légèrement garnie devant lui; je marcherai toute la nuit avec le reſte, & je me mettrai dans ma poſition C.

Je n'ai rien à craindre en faiſant ce mouve-

* Planche XVI.


B
B
A
A
B
B
A
A
C
Echelle d'une lieue
1




Differens Campemens le long d'une Riviere.

Palte sculpsit.

ment; car bien certainement il ne paſſera pas le ruiſſeau, ni ne le dégarnira, ſous de ſimples ſoupçons. Le jour arrivant, il me voit ſur ſa gauche & devant lui; quelque mouvement qu'il faſſe, il ne peut que lui cauſer du déſordre; & je ſerai ſur lui, avant qu'il ait pu former ſa bataille, ſi tant eſt qu'il veuille en former une: car ſa grande attention ſera toujours ſur ſon ruiſſeau, que je prétends faire attaquer en même tems. Il enverra quelques brigades d'infanterie & de cavalerie qui arriveront en détail, & ſeront battues de même, parcequ'elles donneront dans un corps d'armée en ordre; & il ſera battu, avant qu'il ait pu ſe perſuader que c'eſt là la véritable attaque; & quand ſon habileté iroit à s'en appercevoir, il n'eſt pas en lui d'y remédier, quelque choſe qu'il faſſe, ſans parler de l'épouvante qu'il mettra dans ſes troupes.

Mais paſſons à une autre ſituation.

Je ſuppoſe qu'une armée ſoit répandue en différens corps tout du long d'une rivière, ſur une grande diſtance, pour couvrir une province, comme il arrive ſouvent. Je me répands tout de même. Voici la ſituation *.

* Planche XVII.

A, eſt l'armée qui défend la rivière.

B, eſt celle qui veut paſſer. Toutes les grandes rivières ont des plaines raſes des deux côtés de leur rivages, qui ſont bornées par des montagnes petites ou grandes : de ces montagnes ſortent de petites rivières, ou des ruiſſeaux aſſez profonds, qui ſe jettent dans la grande rivière. Il y en a de votre côté auſſi, où vous pouvez mettre à l'eau un pont, ſans qu'il s'en apperçoive : car c'eſt toujours là la grande difficulté au paſſage des rivières. Or, ſi vous faites un paſſage de vive force à l'endroit C, & que vous faſſiez deux fauſſes attaques en même tems à l'endroit D & E, il n'oſera ſe dégarnir nulle part. Les généraux n'exécuteront pas les ordres qu'ils recevront, parcequ'ils ſe croiront attaqués, & que chacun croira ſon attaque la véritable, & qu'ils ſuppoſeront, avec raiſon, que le général n'en ſçauroit être informé.

Pendant ce tems-là, tout l'effort ſe fait au centre, entre les deux rivières du rivage oppoſé F. Et comme le poſte eſt petit, il y aura mis peu de monde. Si elle réuſſit, cette attaque, il faut qu'il paſſe l'un ou l'autre de ces ruiſſeaux, pour me venir attaquer : il ne peut ſe flatter

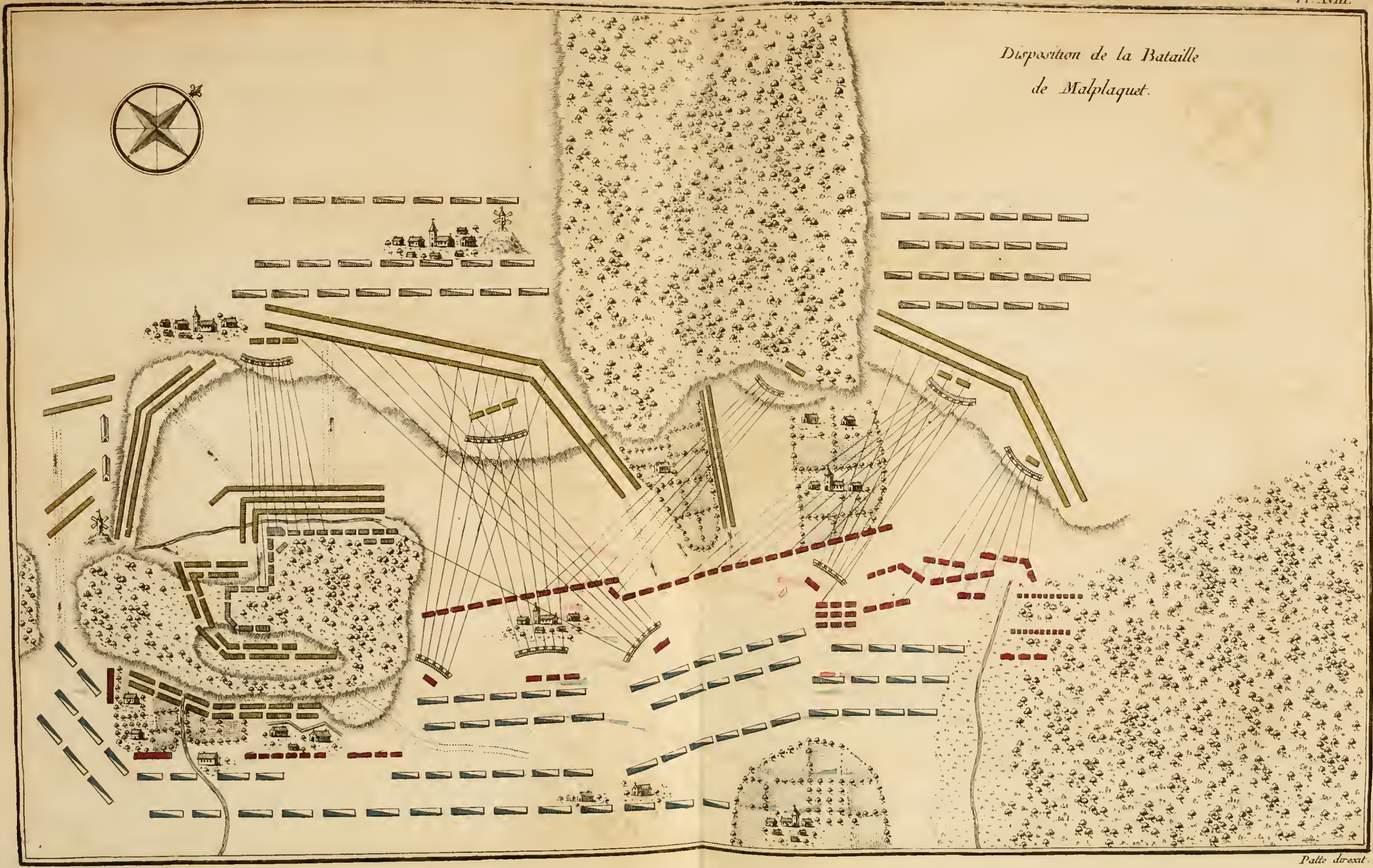
d'arriver en même tems des deux côtés : & ſi une fois vous vous êtes allongé entre ces deux rivières avec un corps raiſonnable, il eſt ſéparé en deux ; alors la tête lui tourne. Il veut ſe rejoindre. Pour cela il faut qu'il aille gagner dans les montagnes la ſource de ces rivières, & qu'il vous prête le flanc. Ces pays ſont d'ordinaire difficiles ; vous l'y joindrez, parceque vous longerez l'un des deux ruiſſeaux. Les flancs de votre marche ſont à couvert, & il doit y perdre ſon bagage & ſon canon : peut-être ne ſçauroit-il ſe rejoindre de toute la campagne. Cela le met en déſordre, parcequ'il abandonne tous ſes dépôts, & vous avez peu riſqué ; car votre paſſage de rivière a réuſſi ou n'a pas réuſſi ; ce qui ne ſçauroit jamais être bien cher, quand les précautions ſont bien priſes, & que la diſpoſition aura été bien faite. Si une fois vous avez pris poſte, & que votre pont ſoit fait, ce qui n'eſt pas ſi long, quatre heures ſont ſuffiſantes, il n'en faut que quatre pour paſſer trente-mille hommes ; je lui en donne vingt-quatre avant qu'il ſçache à quoi s'en tenir, & vingt-quatre avant qu'il ait raſſemblé une de ſes moitiés, & qu'il ſoit arrivé où il le faut. Et avec quoi arri-

vera-t-il ſur un ruiſſeau que je ſuppoſe bon, ſans quoi je ne prétends pas entreprendre de ces paſſages?

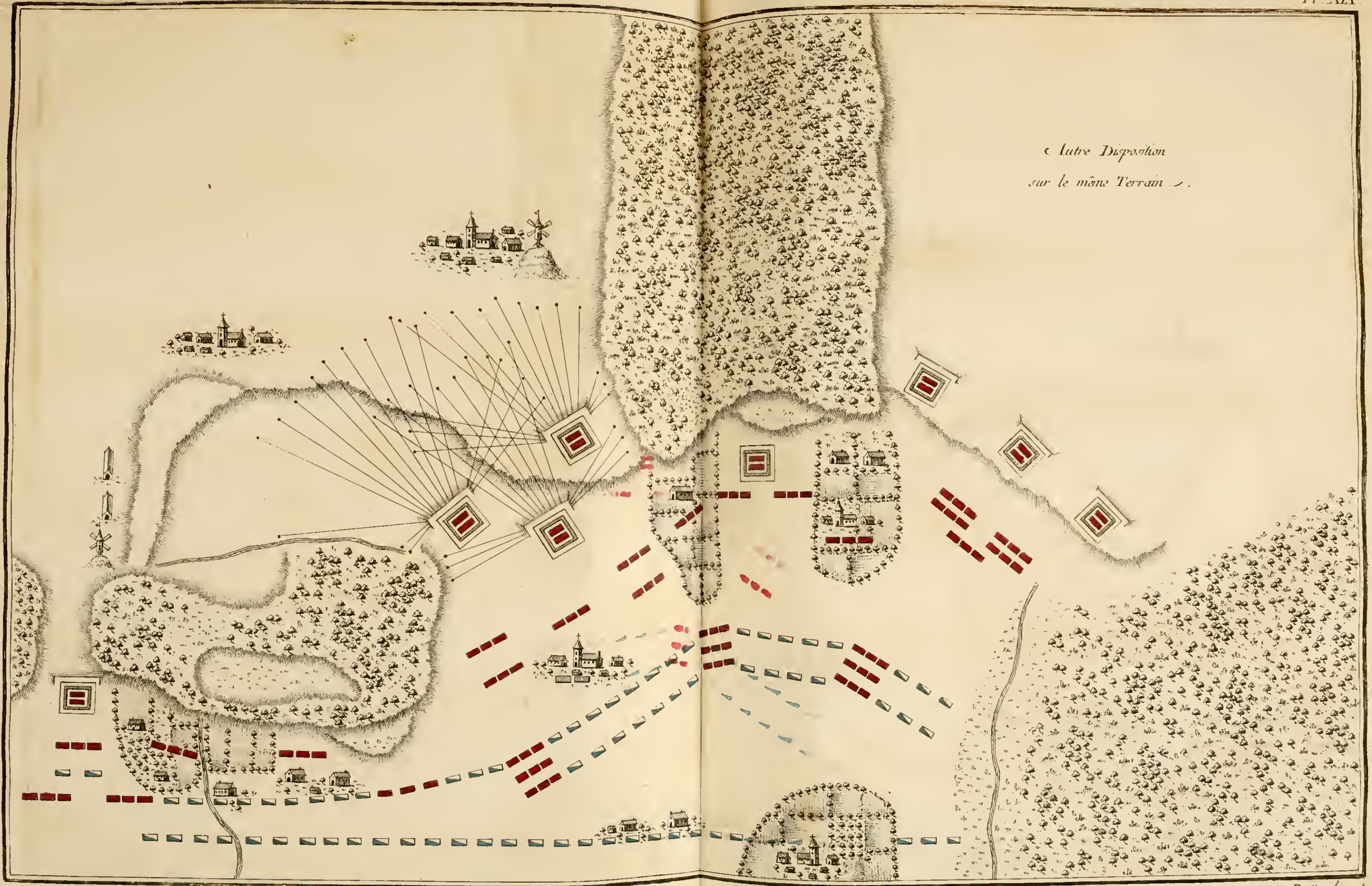
Toutes les grandes rivières que j'ai vues produiſent quantité de ſituations, où des paſſages pareils ſont praticables; & les médiocres de même, mais rarement auſſi bons, parceque leurs plaines ne ſont pas ſi étendues, que les montagnes qui les bornent ne ſont pas ſi grandes, & que les ruiſſeaux qui en deſcendent ne ſont pas ſi profonds.

Je ne veux point finir cette partie ſans parler de l'affaire de Malplaquet*. Si, au lieu de mettre les troupes françoiſes dans de mauvais retranchemens, on eût ſimplement fait des abattis des trois bois vis-à-vis de la trouée, que l'on eût placé dans cette trouée trois ou plus de ces redoutes, je crois que les choſes auroient tourné différemment. Qu'auroient fait les alliés? Auroient-ils oſé attaquer ces redoutes ſoutenues de pluſieurs brigades? Je penſe que, ſi cela étoit arrivé, ils s'en feroient mal tirés; parceque, certainement, ils ne les auroient pas emportées, & y auroient perdu une infinité de monde.

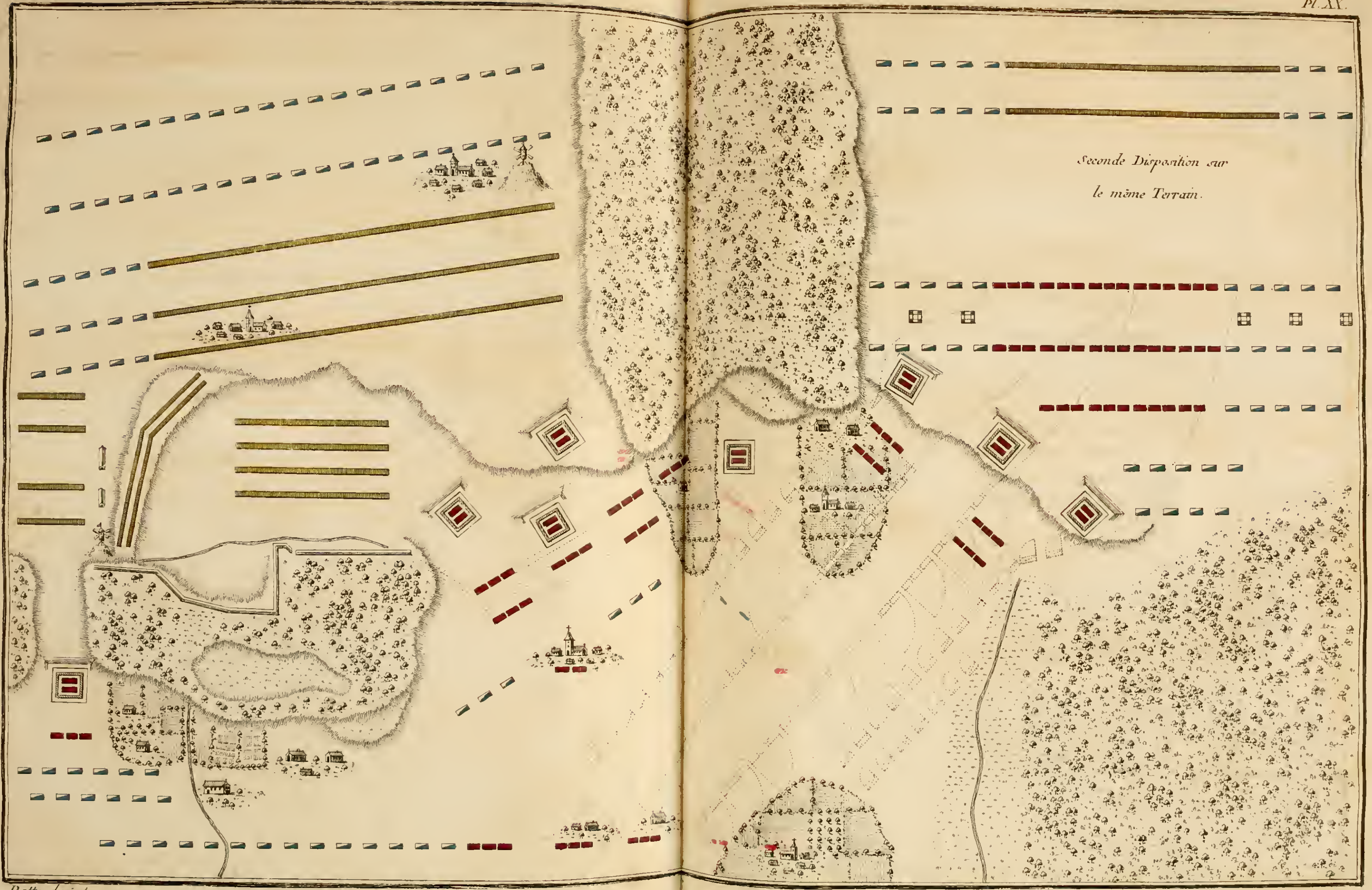
* Planches XVIII, XIX & XX.




Patte direxit.




Patte direxit




Patte direxit.

C'eſt le propre de la nation françoiſe d'attaquer. Lors donc qu'un général ſe méfie du grand ordre qu'il faut obſerver dans les batailles & de l'exacte diſcipline des troupes, il n'y a qu'à faire naître les occaſions de combattre en détail, & faire attaquer par brigades; & aſſurément il s'en trouvera bien. La valeur & le feu qui anime cette nation ne s'eſt jamais démentie : & depuis Jules Céſar (il le dit lui-même dans ſes commentaires), je ne ſçais aucun exemple qu'ils n'aient bien mordu ſur ce qu'on leur a préſenté. Le premier choc eſt terrible; il n'y a qu'à le ſçavoir renouveller par d'habiles diſpoſitions : c'eſt l'affaire du général. Rien n'y eſt ſi propre que ces redoutes; vous y envoyez toujours des troupes nouvelles, pour attaquer l'ennemi qui attaque. Rien ne lui cauſe tant de diſtraction & ne le rend ſi craintif; car, tandis qu'il attaque, il craint toujours d'être pris par ſes flancs; & vos troupes y vont de meilleur cœur, parcequ'elles ſentent que leur retraite eſt aſſurée, & que l'ennemi n'oſeroit les ſuivre, & ſe fourrer entre ces redoutes.

Il faudra bien pourtant qu'il le faſſe, ou qu'il s'en aille : alors, vous vous trouvez en forces

avec toutes vos troupes derrière ces redoutes. C'eſt dans cette occaſion où vous pouvez tirer le plus grand avantage de cette impétuoſité françoiſe, connue & redoutée chez toutes les nations, & dans tous les temps : mais de les mettre derrière des retranchemens, c'eſt leur ôter le moyen de vaincre ; ils ne ſont alors que des hommes ordinaires.

Qu'auroit-ce été à Malplaquet, ſi monſieur le maréchal de Villars eût pris la plus grande partie de ſon armée, & eût été attaquer une moitié de celle des alliés, qui avoit eu la bonté de ſe mettre de manière qu'elle étoit ſéparée par un bois, ſans pouvoir ſe communiquer ? Les derrières & le flanc de l'armée françoiſe auroient été à couvert. J'en laiſſe juger ſur l'expoſition du plan.

Il y a de l'habileté, plus qu'on ne penſe, à faire des mauvaiſes diſpoſitions ; mais il faut ſçavoir les changer en bonnes dans le moment : rien n'étonne plus l'ennemi. Il a compté ſur quelque choſe, il s'eſt arrangé ; & dans le moment qu'il attaque, il ne tient plus rien. Je le dis encore, & je le répète, rien ne déconcerte tant l'ennemi & ne l'engage dans plus de fautes. S'il ne change pas ſa diſpoſition, il eſt battu ; & s'il la change en

en préſence de ſon ennemi, il eſt battu encore. L'eſprit humain ne va point là. L'on trouvera bon que je ne traite pas cette matière à fond; je ſuis trop peu éclairé pour une matière ſi nouvelle.

Il me ſemble cependant que le maréchal de Villars auroit pu faire une choſe, qui étoit d'abandonner ſon retranchement à l'approche des alliés, en ſe mettant dans l'ordre que je propoſe: une contre-marche à droite en faiſoit l'affaire; l'ennemi étoit entouré & battu, parceque la gauche reſtoit bien ſolidement couverte.

## CHAPITRE NEUVIEME.

### DES RETRANCHEMENS, ET DES LIGNES.

JE ne ſuis ni pour l'un, ni pour l'autre de ces ouvrages : je crois toujours entendre parler des murailles de la Chine, quand j'entends parler de lignes. Les bonnes ſont celles que la nature a faites ; & les bons retranchemens ſont les bonnes diſpoſitions & les braves troupes. Je n'ai preſque jamais oui dire qu'il y ait eu de retranchemens attaqués, qui n'aient pas été forcés. J'en ai dit les raiſons ailleurs.

Si l'on eſt inférieur en nombre, l'on ne tiendra pas derrière des retranchemens où l'ennemi porte toutes ſes forces en deux ou trois endroits ; ſi l'on eſt égal, on n'y tiendra pas non plus : pourquoi donc ſe donner la peine d'en faire ? Cela n'eſt bon que pour les circonvallations, & pour empêcher que l'ennemi ne jette du ſecours dans une place aſſiégée.

La certitude dans laquelle eſt l'ennemi que vous ne ſortirez pas, le rend audacieux. Il ruſe devant vous, & haſarde des mouvemens de côté, qu'il n'oſeroit faire, ſi vous n'étiez pas retranché : cette audace gagne & officiers & ſoldats. L'homme craint toujours plus les ſuites du danger que le danger même. J'en donnerois une foule de preuves. Suppoſé qu'une colonne attaque un retranchement, & que la tête ſoit ſur le bord du foſſé; s'il paroît à cent pas de là une poignée de gens hors du retranchement, il eſt certain que la tête de cette colonne s'arrêtera, ou ne ſera pas ſuivie. Pourquoi cela ? C'eſt le cœur humain. Que dix hommes mettent le pied ſur un retranchement, tout ce qui eſt derrière fuira, & les bataillons entiers l'abandonneront. Qu'ils y voient entrer une troupe de cavalerie à une demie lieue d'eux, tout ſe mettra à fuir.

Lorſque l'on eſt obligé de défendre des retranchemens, il faut bien ſe garder de mettre les bataillons tout contre le parapet; parceque, ſi l'ennemi met une fois le pied deſſus, ce qui ſe trouve derrière ſe ſauve. Cela vient de ce que la tête tourne toujours aux hommes, quand il leur arrive quelque choſe à quoi ils ne ſe ſont

point attendus : cette règle eſt générale à la guerre, & décide de toutes les batailles & de toutes les affaires. C'eſt ce que j'appelle le cœur humain; & c'eſt ce qui m'a fait compoſer cet ouvrage. Je ne penſe pas que perſonne ſe ſoit encore aviſé d'y chercher la raiſon des mauvais ſuccès.

Quand donc vous mettez vos troupes derrière un parapet, elles eſpèrent, par leur feu, empêcher que l'ennemi paſſe le foſſé & y monte : ſi cela arrive malgré ce feu, les voilà perdus, la tête leur tourne, & ils fuient. Il vaudroit mieux y mettre un ſeul rang de gens armés, avec des armes de longueur; parceque ces hommes ſe propoſeroient de repouſſer à coups de piques, ou de pertuiſanes, ceux qui grimpent le retranchement & veulent monter ſur le parapet. Et certainement ils exécuteront leur projet, parcequ'ils ſe le ſont propoſé, & qu'ils attendront là l'ennemi. Si avec cela vous mettez des troupes d'infanterie, formée par centurie à ma méthode, à trente pas du retranchement, ces troupes verront qu'elles ſont placées ainſi pour charger l'ennemi à meſure qu'il entre & qu'il veut ſe former; elles ne ſeront point étonnées de le voir entrer, parcequ'elles s'y attendent,

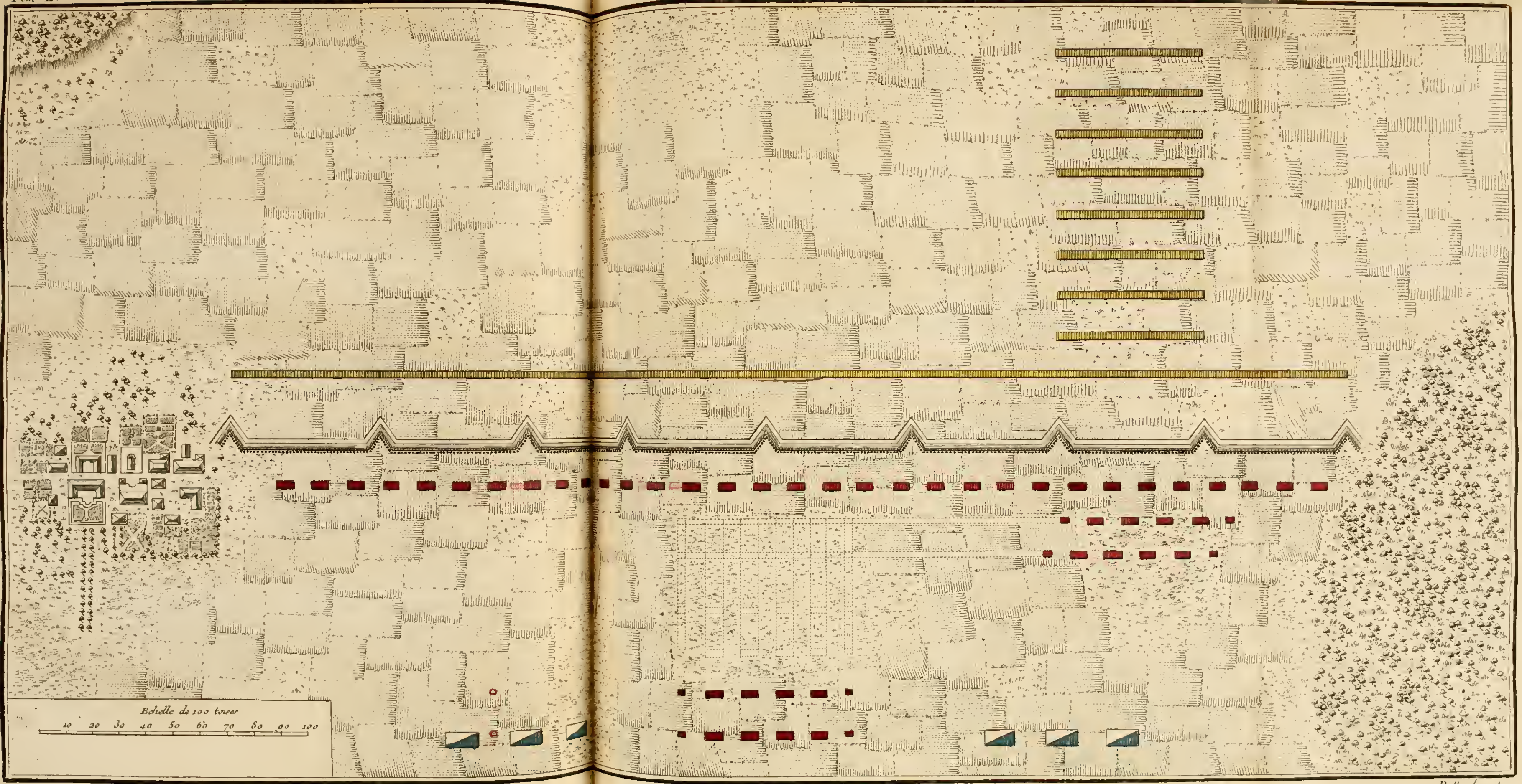
& elles le chargeront vigoureusement : au lieu que, si elles avoient été placées tout contre le retranchement, elles se feroient enfuies. Voilà comme un rien change tout à la guerre, & les foibles mortels ne se mènent que par l'opinion.

A cela, il faut ajouter la misère de notre manière de nous former pour défendre les retranchemens. Nous mettons un bataillon à quatre de hauteur, que nous plaçons contre les retranchemens. Ainsi il n'y a que le premier rang qui peut tirer avec quelque succès, parcequ'il est sur la banquette. Si l'on fait monter les autres rangs à mesure que le premier aura tiré, les coups ne porteront pas, parceque les soldats se presseront, & que leur vue n'aura été fixée sur aucun objet. Outre cela, cette manœuvre met les bataillons en confusion; & l'ennemi vous trouve dans cette confusion, lorsqu'il arrive sur le parapet : &, si vous ne faites point monter ces rangs sur les banquettes, ils vous sont totalement inutiles. Avec cela, vous n'avez point d'armes de longueur, pour repousser l'ennemi du haut du parapet en bas, à mesure qu'il s'y montre, & vous ne sçauriez l'atteindre avec vos fusils armés de baïonnettes. Vos soldats remuent donc sans

ceſſe dans le bataillon ; ou plutôt, tout votre bataillon remue en confuſion, comme des fourmis dans une fourmillière. Chacun ne ſonge qu'à tirer : & à meſure que vos gens voient que l'ennemi monte ſur le parapet, ils s'en éloignent. Je fais une autre diſpoſition pour la défenſe des retranchemens.

Je mets une centurie tout le long du parapet en deux rangs*, c'eſt-à-dire, les deux rangs armés de fuſils ſur la banquette, & les deux rangs armés de piques au pied de la banquette, avec les officiers, ſergens & caporaux, ce qui compoſe quatre-vingt-dix hommes : enſuite, je fais doubler le premier rang qui eſt ſur la banquette par les armés à la légère. Ainſi il ſe trouve cent hommes environ au premier rang, & cinquante au ſecond, ſans les officiers : & comme j'élève mon parapet de ſix pieds au-deſſus de l'horiſon, le ſecond rang eſt totalement à couvert ; & l'ennemi, qui ordinairement ſe met ſur la berme pour tirer par-deſſus le parapet, ne ſçauroit ſe ſervir de cet avantage : il eſt donc obligé de monter le parapet. Alors mon ſecond rang, armé de piques, eſt en état d'agir avec un très-

* Planches XXI & XXII.




Maniere de deffendre les Retranchements.

Patte direxit.

Patte Sc.

grand avantage. Il n'y a qu'à regarder le dessein, pour voir à quoi est exposé l'ennemi, lorsqu'il veut monter sur le parapet. Outre cela, les officiers, sergens & caporaux, qui sont au second rang, avec leurs armes de longueur, font attention aux mouvemens des soldats ; ils peuvent allonger des coups de pointe du pied de la banquette sur le parapet, & animer les soldats : car il se trouve toujours, derrière cinq hommes, un officier, sergent ou caporal. Mais il faut bien imprimer aux soldats qu'ils ne doivent point croire que ce feu arrêtera l'ennemi, & que le haut du parapet est le lieu où ils doivent combattre, pour qu'ils ne soient point effrayés de le voir se jetter dans le fossé : car il aura pris une ferme résolution d'essuyer ce feu, & il l'essuira ; vous devez vous y attendre.

Si l'ennemi s'avise de vouloir occuper la berme du retranchement, comme cela arrive souvent, pour vous chasser de la banquette, vous pouvez l'atteindre avec vos armes de longueur, & le jetter homme par homme dans le fossé, à mesure qu'il se découvre ; & si l'ennemi entre enfin, & veut commencer à se former, vous le chargez en détail par centurie. Ces centuries ne

ſeront pas étonnées de le voir entrer, parcequ'elles s'y attendent; & le chargeront vigoureuſement, parcequ'elles ſe le ſeront propoſé.

Voilà ce qui regarde la défenſe des retranchemens. Quant à la grande manœuvre, l'on doit toujours avoir différentes réſerves, pour les porter dans les endroits où l'on voit que l'ennemi porte le plus de troupes; ce qui n'eſt pas toujours aiſé; car, s'il eſt habile, vous n'y verrez rien. Il faut donc placer ces réſerves le plus à portée, & le plus avantageuſement qu'on le pourra; ce que le terrein doit décider, tant dehors que dedans les retranchemens. Car vous ne devez pas craindre qu'il vous attaque dans des endroits où le terrein eſt uni à une grande diſtance, parcequ'il ne voudra pas faire voir le gros de ſes troupes. Dans ces endroits-là, il ne ſera qu'à un bataillon de hauteur : mais, s'il y a une colline, un vallon, ou la moindre choſe par où il puiſſe venir à couvert, c'eſt là où il fera tout ſon effort, parcequ'il eſpérera que vous ne verrez pas ſa manœuvre & la quantité de troupes qu'il y porte.

Si vous pouvez pratiquer des paſſages dans votre retranchement, & que vous faſſiez ſortir

à propos

à propos une troupe ou deux, c'eſt-à-dire dans le moment que la tête de quelqu'une de ces colonnes ſoit arrivée ſur le bord du foſſé, elle s'arrêtera infailliblement, quand même elle auroit forcé le retranchement, & qu'il y en auroit déjà une partie d'entrée, parceque cette colonne n'a pas compté là-deſſus : elle craindra pour ſes flancs, pour ſes derrières; & il y a apparence même qu'elle s'enfuira, ſans ſçavoir pourquoi. Voici deux exemples qui autoriſent mes idées.

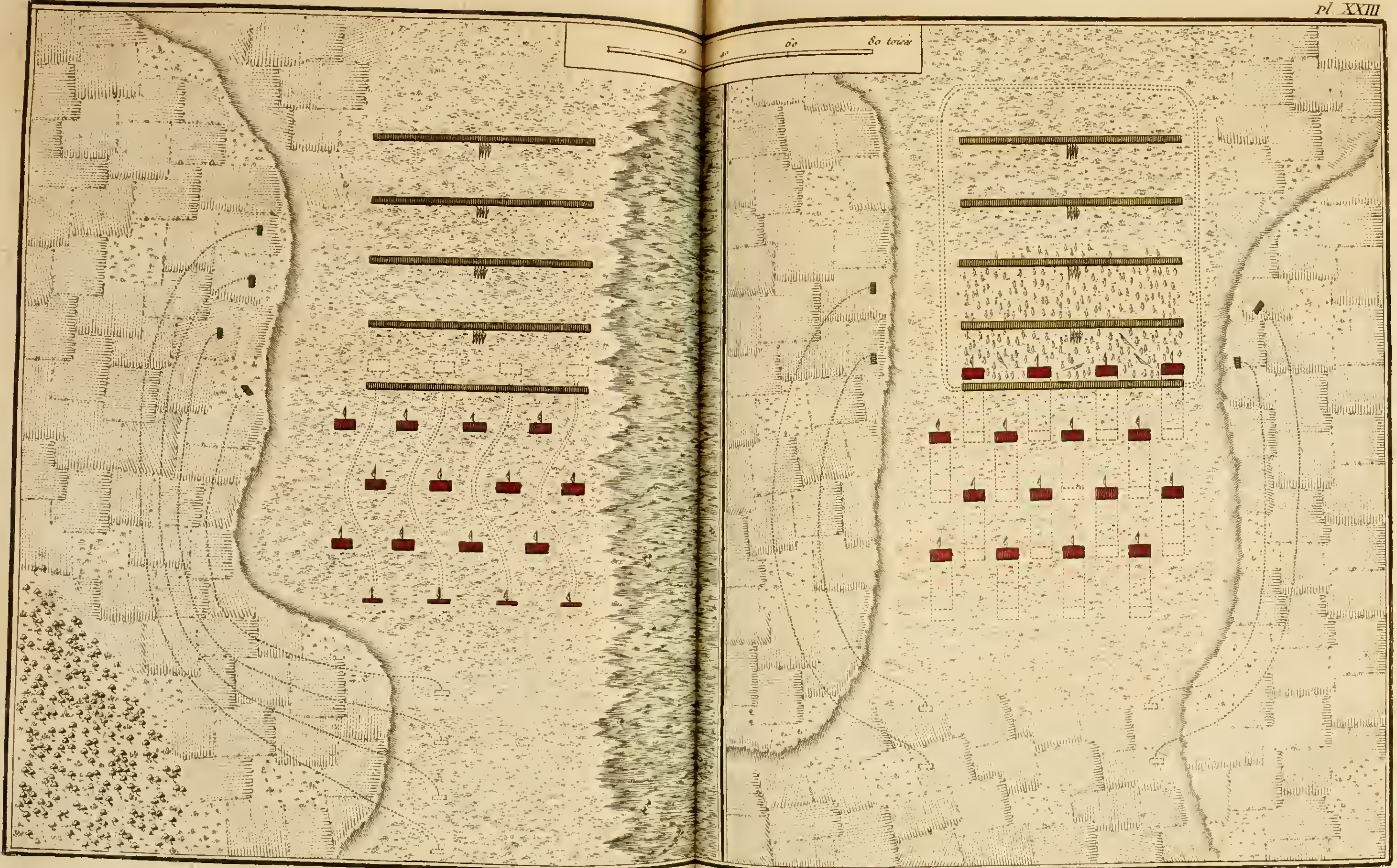
Au ſiége d'Amiens par les Gaulois, Céſar, voulant ſecourir cette ville, ſe rendit, avec ſon armée qui n'étoit que de ſept mille hommes ſeulement, le long d'un ruiſſeau où il ſe retrancha à ſon arrivée avec tant de précipitation, que les barbares, perſuadés que Céſar les craignoit, attaquèrent ſes retranchemens que le général des Romains ne ſongeoit point à défendre : au contraire, dans le temps que les Gaulois travailloient à combler les foſſés & à s'emparer du rempart, il ſortit avec ſes cohortes, & les ſurprit tellement qu'ils prirent la fuite, ſans qu'un ſeul ſe mît en défenſe.

Au ſiége d'Alexia par les Romains, les Gau-

lois, infiniment ſupérieurs, vinrent les attaquer dans leurs lignes. Céſar ordonna aux aſſiégeans d'en ſortir, au lieu de les défendre, & de ſe jetter ſur l'ennemi d'un côté, pendant qu'il l'attaqueroit de l'autre ; ce qui réuſſit encore avec tant de ſuccès, que les barbares y firent une perte conſidérable de leurs gens, ſans compter plus de vingt mille hommes pris avec leur général.

Si l'on veut conſidérer la manière dont je range mes troupes *, on concevra aiſément qu'elles doivent ſe remuer avec plus de facilité que les bataillons; & que l'on peut plus facilement faire charger par détail, que lorſque l'on eſt formé en bataillon. Car cet ordre de combattre eſt beaucoup plus fort que tous les autres, & n'eſt ſujet à aucune confuſion ; ce qui n'eſt pas de même en ſe formant par bataillons. A quoi peuvent ſervir pluſieurs bataillons ſur quatre de hauteur, les uns devant les autres ? Ils ſont lourds à remuer ; tout les embarraſſe, le terrein, le doublement, le flottement ; & ſi le premier eſt renverſé, il culbute ſur le ſecond, & le met en déſordre. Mais, poſons qu'ils ne ſe rompent

* Planche XXIII.




Patte Sc

pas, il faudra toujours au ſecond bataillon un long eſpace de temps avant qu'il puiſſe attaquer, parcequ'il faut que celui qui a été rompu ſe ſoit rangé, ce qui eſt long : car il faut qu'il s'étende contre l'ennemi & le bataillon qui ſoutient celui-là; &, ſi l'ennemi n'a la bonté de ſe tenir les bras croiſés, il vous renverſera certainement ce bataillon ſur l'autre, & celui-là ſur un troiſième. Ainſi, lorſqu'il aura renverſé le premier, il n'a qu'à pouſſer bruſquement en avant; & fuſſent-ils trente, ils les renverſera tous, & les autres ne lui coûteront plus rien. Voilà ce qu'on appelle cependant attaquer en colonne : quelle miſère! Mon ordonnance eſt bien différente : car que le premier bataillon ſoit renverſé, celui qui le ſuit charge dans l'inſtant, cela va coup ſur coup; je ſuis à huit de hauteur, & n'ai aucun embarras à craindre; mon choc eſt rude & ma marche rapide; je ne crains point la confuſion, & je déborde toujours l'ennemi, quoiqu'en même nombre. Les bataillons ennemis ne peuvent remédier à ce défaut, parcequ'ils ne ſçauroient s'étendre. C'eſt, en vérité, une miſère que l'ordre ſur lequel nous combattons; & je ne conçois pas à quoi les géné-

raux ont pensé de ne l'avoir pas changé.

Ce que je propose n'est point une nouveauté, c'est l'ordre des Romains; avec cet ordre, ils ont vaincu toutes les nations du monde. Les Grecs étoient très-habiles dans l'art de la guerre, & très-bien disciplinés: leur grande phalange n'a jamais pu tenir contre ces petites troupes formées à la romaine, dispofées en échiquier. Aussi Polybe donne-t-il la préférence à l'ordre des Romains. Que feroient donc nos bataillons, qui n'ont ni corps ni ame, contre ce même ordre? Que l'on place ces centuries de quelque manière que l'on voudra, dans la plaine, dans des pays coupés; qu'on les fasse sortir d'une gorge & de quelques endroits que ce soit; & que l'on voie avec quelle célérité elles se rangeront. On peut les faire courir à toutes jambes pour s'emparer d'un défilé, d'une haie, d'une hauteur; dans l'instant que les drapeaux seront arrivés, elles seront allignées & formées: c'est ce qui est impossible avec des bataillons. Car, pour se mettre comme il faut, ils ont besoin d'un terrein fait exprès, & d'un temps considérable pour faire plusieurs mouvemens; & tout cela fait pitié

à voir, & m'a ſouvent donné le cochemar. Les deſſeins donneront une idée plus complette de ce que je penſe là-deſſus.

## CHAPITRE DIXIEME.

De la phalange des Grecs, et de l'ordre de combattre des Romains. Fragment de Polybe a ce sujet.

Je n'avois point lu Polybe dans ſon entier, lorſqu'en 1732 j'ai écrit cet ouvrage ſur la guerre; & ce n'eſt que cette année 1740, que je l'ai achevé. Voici ce que j'y ai trouvé ſur la phalange des Grecs & ſur l'ordre de combattre des Romains. Je ſuis flatté d'avoir penſé comme lui, qui étoit contemporain de Scipion, d'Annibal & de Philippe; & qui, pendant le cours des guerres de ces grands hommes, s'eſt trouvé dans les différentes armées, & y a eu pluſieurs années des commandemens diſtingués. Un auteur ſi illuſtre ne peut que juſtifier mes idées : je laiſſe à ceux qui liront cet ouvrage à juger ſi j'ai penſé comme lui. C'eſt Polybe qui parle :

» DANS mon ſixième livre, j'ai promis de « ſaiſir la première occaſion qui ſe préſenteroit de « comparer enſemble les armes des Macédoniens « & des Romains, l'ordre de bataille des uns & « des autres, & de marquer en quoi l'un eſt ſu- « périeur ou inférieur à l'autre. L'action que je « viens de raconter me l'offre, cette occaſion; il « faut que je tienne ma parole. «

Autrefois l'ordonnance des Macédoniens ſur- « paſſoit celle des Aſiatiques & des Grecs : c'eſt « un fait que les victoires qu'elle a produites ne « nous permettent pas de révoquer en doute. Et « il n'étoit pas d'ordonnance, en Afrique & en « Europe, qui ne le cédât à celle des Romains. « Aujourd'hui que ces différens ordres de bataille « ſe ſont ſouvent trouvé oppoſés les uns aux au- « tres, il eſt bon de rechercher en quoi ils diffè- « rent, & pourquoi l'avantage eſt du côté des Ro- « mains. Apparemment que, quand on ſera bien « inſtruit ſur cette matière, on ne s'aviſera plus « de rapporter le ſuccès des événemens à la for- « tune; & qu'on ne louera pas les vainqueurs ſans « connoiſſance de cauſe, comme ont coutume de « faire les perſonnes non éclairées; mais qu'on s'ac- « coutumera enfin à les louer par principe & par « raiſon. «

» Je ne crois pas devoir avertir qu'il ne faut » pas juger de ces deux manières de ſe ranger par » les combats qu'Annibal a livrés au Romains, » & par les victoires qu'il a gagnées ſur eux. Ce » n'eſt ni par la façon de s'armer, ni par celle » de ſe ranger, qu'Annibal a vaincu; c'eſt par ſes » ruſes & par ſa dextérité. Nous l'avons fait voir » clairement dans le récit que nous avons donné » de ſes combats: ſi l'on en veut d'autres preuves, » que l'on jette les yeux ſur le ſuccès de la guerre. » Dès que les troupes romaines eurent à leur tête » un général d'égale force, elles furent victorieu- » ſes. Qu'on en croie Annibal, Annibal lui-même, » qui, auſſi-tôt après la première bataille, aban- » donna l'armure carthaginoiſe; & qui, ayant » fait prendre à ſes troupes celle des Romains, n'a » jamais diſcontinué de s'en ſervir. Pyrrhus fit » encore plus; car il ne ſe contenta pas de prendre » les armures, il employa les troupes mêmes d'I- » talie. Dans les combats qu'il donna aux Ro- » mains, il rangeoit alternativement une de leurs » compagnies & une cohorte en forme de pha- » lange: encore ce mélange ne lui ſervit-il de rien » pour vaincre; tous les avantages qu'il a rem- » portés ont toujours été très-équivoques. Il étoit

néceſſaire

néceſſaire que je prévinſſe ainſi mes lecteurs, «
afin qu'il ne ſe préſente rien à leur eſprit qui «
paroiſſe peu conforme à ce que je dois dire dans «
la ſuite. Je viens donc à la comparaiſon des deux «
différens ordres de bataille. «

C'eſt une choſe conſtante, & qui peut ſe juſ- «
tifier par mille endroits, que, tant que la pha- «
lange ſe maintient dans ſon état propre & natu- «
rel, rien ne peut y réſiſter de front, ni ſoute- «
nir la violence de ſon choc. Dans cette ordon- «
nance, on donne aux ſoldats en armes trois «
pieds de terrein. La ſariſſe étoit longue de ſeize «
coudées : depuis elle a été accourcie de deux, «
pour la rendre plus commode ; & après ce re- «
tranchement, il reſte, depuis l'endroit où le ſol- «
dat la tient, juſqu'au bout qui paſſe derrière lui «
& qui ſert comme de contrepoids à l'autre bout, «
quatre coudées : & par conſéquent, ſi la ſariſſe «
eſt pouſſée des deux mains contre l'ennemi, «
elle s'étend dix coudées devant le ſoldat qui la «
pouſſe. Ainſi, quand la phalange eſt dans ſon «
état propre, & que le ſoldat qui eſt à côté, ou «
par derrière, joint ſon voiſin autant qu'il le doit, «
les ſariſſes du ſecond, troiſième & quatrième «
rangs s'avancent au-delà du premier, plus que «

» celles du cinquième, qui n'ont au-delà de ce
» premier rang que deux coudées. Or, comme la
» plalange eſt rangée ſur ſeize de profondeur, on
» peut aiſément ſe figurer quel eſt le choc, le
» poids & la force de cette ordonnance. Il eſt
» vrai cependant qu'au-delà du cinquième rang,
» les ſariſſes ne ſont d'aucun uſage pour le com-
» bat: auſſi ne les allonge-t-on pas en avant; mais
» on les appuie ſur les épaules du rang précédent,
» la pointe en haut, afin que preſſées elles rom-
» pent l'impétuoſité des traits qui paſſent au-delà
» des premiers rangs, & pourroient tomber ſur
» ceux qui les ſuivent. Ces rangs poſtérieurs &
» reculés ont cependant leur utilité; car, en mar-
» chant à l'ennemi, ils pouſſent & preſſent ceux
» qui les précèdent, & ôtent à ceux qui ſont de-
» vant eux tout moyen de retourner en arrière.
» On a vu la diſpoſition tant du corps entier que
» des parties de la phalange. Voyons maintenant
» ce qui eſt propre de l'armure & de l'ordonnance
» des Romains, pour en faire la comparaiſon avec
» celle des Macédoniens.

» Le ſoldat romain n'occupe non plus que trois
» pieds de terrein: mais comme, pour ſe couvrir
» de leurs boucliers & frapper d'eſtoc & de taille,

ils ſont dans la néceſſité de ſe donner quelque « mouvement, il faut qu'entre chaque légio- « naire, ſoit à côté ou par derrière, il reſte au « moins trois pieds d'intervalle, ſi l'on veut qu'il « ſe remue commodément. «

Chaque ſoldat romain combattant contre une « phalange, a donc deux hommes & dix ſariſſes à « forcer : Or, quand on en vient aux mains, il ne « les peut forcer, ni en coupant, ni en rompant; « & les rangs qui le ſuivent ne lui ſont pour cela « d'aucun ſecours. La violence du choc lui feroit « également inutile, & ſon épée ne feroit nul « effet. «

J'ai donc eu raiſon de dire que la phalange, « tant qu'elle ſe conſerve dans ſon état propre & « naturel, eſt invincible de front, & que nul au- « tre ordonnance n'en peut ſoutenir l'effort. D'où « vient donc que les Romains ſont victorieux ? « Pourquoi la phalange eſt-elle vaincue ? C'eſt que, « dans la guerre, le tems & le lieu des combats « ſe varient en une infinité de manières, & que « la phalange n'eſt propre que dans un tems « & d'une ſeule façon. Quand il s'agit d'une « action déciſive, ſi l'ennemi eſt forcé d'avoir af- « faire à la phalange dans un tems ou dans un «

» terrein qui lui ſoient convenables, nous l'avons
» déjà dit, il y a toute ſorte d'apparence que tout
» l'avantage ſera du côté de la phalange : mais ſi
» l'on peut éviter l'un & l'autre, comme il eſt aiſé
» de le faire, qu'y a-t-il de ſi redoutable dans
» cette ordonnance? Que, pour tirer partie d'une
» phalange, il ſoit néceſſaire de lui trouver un
» terrein plat, découvert, uni, ſans foſſés, ſans
» fondrières, ſans gorges, ſans éminences, ſans
» rivières, c'eſt une choſe avouée de tout le mon-
» de. D'un autre côté, l'on ne diſconvient pas qu'il
» eſt impoſſible, ou du moins très-rare, de rencon-
» trer un terrein de vingt ſtades ou plus, qui n'of-
» fre quelqu'un de ces obſtacles. Quel uſage fe-
» rez-vous de votre phalange, ſi votre ennemi,
» au lieu de venir à vous dans cet heureux terrein,
» ſe répand dans le pays, ravage les villes, & fait
» le dégât dans les terres de vos alliés? Ce corps
» reſtant dans le poſte qui lui eſt avantageux,
» non ſeulement ne ſera d'aucun ſecours à vos
» amis, il ne pourra ſe conſerver lui-même.
» L'ennemi, maître de la campagne, ſans trou-
» ver perſonne qui lui réſiſte, lui enlèvera ſes con-
» vois, de quelqu'endroit qu'ils viennent. S'il quitte
» ſon poſte pour entreprendre quelque choſe,

ſes forces lui manquent, & il devient le jouet «
de ſes ennemis. Accordons encore qu'on ira «
l'attaquer ſur ſon terrein : mais ſi l'ennemi ne «
préſente pas à la phalange toute ſon armée en «
même tems, & qu'au moment du combat il l'é- «
vite en ſe retirant, qu'arrivera-t-il de votre or- «
donnance ? Il eſt facile d'en juger, par la manœu- «
vre que font aujourd'hui les Romains. Car nous «
ne nous fondons pas ici ſur de ſimples raiſon- «
nemens, mais ſur des faits qui ſont encore tout «
récens. Les Romains n'emploient pas toutes leurs «
troupes pour faire un front égal à celui de la «
phalange ; mais ils en mettent une partie en ré- «
ſerve, & n'oppoſent que l'autre aux ennemis. «
Alors, ſoit que la phalange rompe la ligne qu'elle «
a en tête, ou qu'elle ſoit elle-même enfoncée, «
elle ſort de la diſpoſition qui lui eſt propre ; «
qu'elle pourſuive des fuyards, ou qu'elle fuie «
devant ceux qui la preſſent, elle perd toute ſa «
force : car, dans l'un & l'autre cas, il ſe fait des «
intervalles, que la réſerve ſaiſit pour attaquer, «
non de front, mais en flanc & par les derrières. «

En général, puiſqu'il eſt facile d'éviter le tems «
& toutes les autres circonſtances qui donnent «
l'avantage à la phalange, & qu'il ne lui eſt pas «

» possible d'éviter toutes celles qui lui sont con-
» traires, n'en est-ce pas assez pour nous faire con-
» cevoir combien cette ordonnance est au-dessous
» de celle des Romains? Ajoutons que ceux qui
» rangent en phalange se trouvent dans le cas de
» marcher par toutes sortes d'endroits, de cam-
» per, de s'emparer des postes avantageux, d'as-
» siéger, d'être assiégés, de tomber sur la marche
» des ennemis, lorsqu'ils ne s'y attendent pas; car
» tous ces accidens sont partie d'une guerre; sou-
» vent la victoire en dépend, quelquefois du moins
» ils y contribuent beaucoup. Or, dans toutes ces
» occasions, il est difficile d'employer la phalange,
» ou on l'emploieroit inutilement, parcequ'elle ne
» peut alors combattre ni par cohorte, ni d'hom-
» me à homme ; au lieu que l'ordonnance ro-
» maine, dans ces rencontres même, ne souffre au-
» cun embarras. Tout lieu, tout tems lui con-
» vient; l'ennemi ne la surprend jamais, de quel-
» que part qu'il se présente : le soldat romain est
» toujours prêt à combattre, soit avec l'armée en-
» tière, soit avec quelqu'une de ses parties, soit par
» compagnie, soit d'homme à homme.

» Avec un ordre de bataille dont toutes les par-
» ties agissent avec tant de facilité, doit-on être sur-

pris que les Romains, pour l'ordinaire, viennent «
plus aisément à bout de leurs entreprises que «
ceux qui combattent dans un autre? Au reste, «
je me suis cru obligé de traiter au long cette ma- «
tière, parcequ'aujourd'hui la plupart des Grecs «
s'imaginent que c'est une espèce de prodige que «
les Macédoniens aient été défaits; & que d'autres «
sont encore à sçavoir comment & pourquoi l'or- «
donnance romaine est supérieure à la phalange. «

## CHAPITRE ONZIEME.

### DE L'ATTAQUE DES RETRANCHEMENS.

LORSQUE l'on veut attaquer un retranchement *, il faut toujours tâcher de s'étendre le plus que l'on peut, pour donner de la jaloufie par-tout à l'ennemi, afin qu'il ne dégarniffe aucun endroit; ce qui l'empêche de porter des troupes dans ceux que l'on veut attaquer, quand même il le verroit; & ce font autant de troupes inutiles. Alors, tous les bataillons qui font pour faire montre doivent être à quatre de hauteur, & marcher en ligne; tout le refte de la manœuvre doit fe faire derrière ceux-là : & c'eft ce qui s'appelle mafquer l'attaque. Cette partie de l'art militaire dépend de l'imagination; un général peut broder là-deffus tant qu'il lui plaît : tout eft bon; car la certitude où il eft de n'être point attaqué lui permet de faire ce qu'il juge à propos; & il peut profiter de tous les ravins, de

* Planche XXIV.

tous

tous les vallons, de toutes les haies, & de mille autres choſes: tout lui réuſſira.

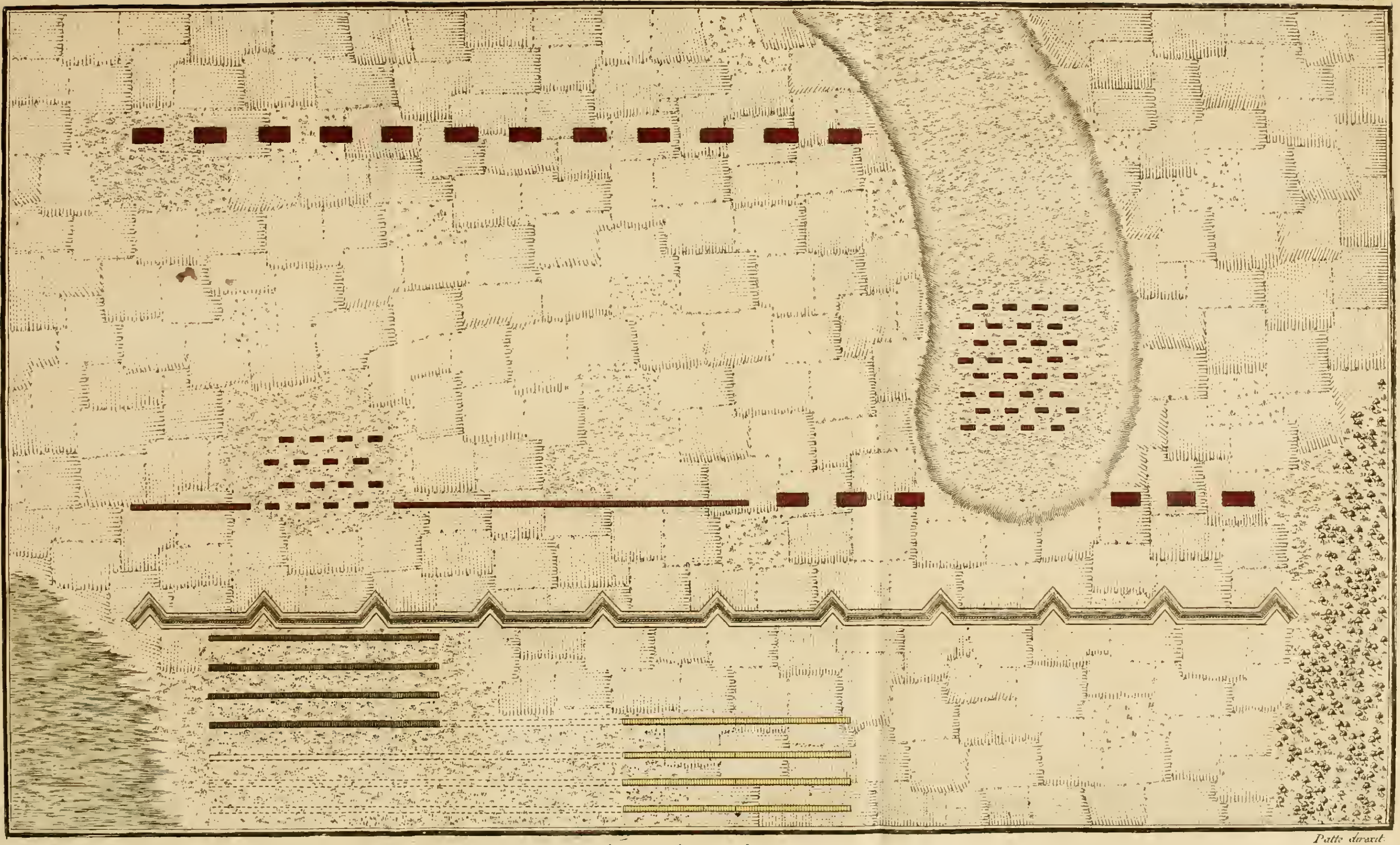
Si l'on charge par centurie, l'on n'a point de confuſion à craindre; & chaque centurion ſe fera une affaire particulière de l'honneur de ſon drapeau: & il eſt impoſſible que, dans le nombre, il n'y ait des hommes qui cherchent à ſacrifier leur vie pour ſe diſtinguer, parceque cela ſe voit par les drapeaux qui, ſelon mon ſyſtême, ſont reconnoiſſables & remarquables chacun en particulier.

En rapprochant du retranchement, l'on doit envoyer devant des armés à la légère, pour attirer le feu; l'on doit les ſoutenir par d'autres en troupes. Enfin, lorſque l'on voit la tiraillerie embarquée, les centuries doivent arriver & donner de furie. Si elles ſont repouſſées, les autres leur doivent ſuccéder, avant que celles-ci aient eu le tems de fuir: & la force & le nombre ſurmontent les obſtacles. Dans le même tems, les centuries à quatre de hauteur doivent arriver, ſi vous êtes entré par pluſieurs endroits à la fois. Les bataillons ennemis, qui ſont entre deux & qui voient avancer la ligne, s'enfuient; & cetteligne ſe met ſur le parapet.

Enſuite l'on ſe forme; & l'ennemi, pendant ce temps-là, ſe retire, parcequ'il s'imagine avoir fait tout ce qu'il a pu faire. Le deſſein, planche XXIV, fera voir mon idée.

Il y a encore une autre manière d'attaquer des retranchemens * toute différente de celle-là, & qui eſt bien auſſi bonne; mais il faut que le terrein le permette, & il faut le connoître parfaitement, ce terrein. Lorſqu'il y a des ravins, ou des fonds proche du retranchement où l'on peut faire couler des troupes pendant la marche, ſans que l'ennemi s'en apperçoive, alors on marche à lui par pluſieurs colonnes à grande diſtance l'une de l'autre : alors il attache toute ſon attention ſur ces colonnes, diſpoſe ſes troupes, & dégarnit ſon retranchement. Lors donc que ces colonnes attaquent, tout court à ces attaques; puis tout d'un coup les corps qui ſe ſont tenus couverts paroiſſent, & donnent dans les parties abandonnées du retranchement. Ceux qui s'oppoſent aux attaques des colonnes, voyant cela, ſe déconcertent; la tête leur tourne, parcequ'ils ne ſe ſont point attendus à cet événement. Ils quittent donc ces attaques, ſous le pré-

* Planche XXIV.



Maniere d'attaquer des Retranchemens.

Patte direxit.

texte de courir à la défenſe du retranchement, & en effet par la peur qui les ſaiſit ; & l'on entre à la fois dans le retranchement aux fauſſes & aux véritables attaques. Le deſſein, planche XXIV, en pourra donner une idée.

La défenſe des retranchemens me paroît, de toutes les parties de la guerre, la plus difficile : & quoique j'aie dit ce qui me paroît de mieux à faire, & qu'il me ſemble que ce ſoit, de toutes les manières de défendre des retranchemens, la meilleure, cependant je n'en fais pas grand cas; & tant qu'il dépendra de moi, je ne ſerai point d'avis qu'on en faſſe. Les redoutes ſont mes favoris, & il faut que j'en parle encore.

## CHAPITRE DOUZIEME.

### DES REDOUTES.

IL me reste à justifier, par des faits, la bonté de mon opinion sur les redoutes.

Avant la bataille de Pultowa, les armées de Charles XII roi de Suède avoient toujours été victorieuses. La supériorité qu'elles avoient sur celles des Moscovites est presqu'incroyable : l'on a vu souvent dix à douze mille Suédois forcer des retranchemens gardés par cinquante, soixante & quatre-vingt mille Moscovites, les défaire & les tailler en pièces. Les Suédois ne s'informoient jamais du nombre des Russes, mais seulement du lieu où ils étoient.

Le czar Pierre, le plus grand homme de son siécle, résista, avec une patience égale à la grandeur de son génie, aux mauvais succès de cette guerre, & ne cessoit de donner des combats pour aguerrir ses troupes.

Dans le cours de ses adversités, le roi de Suède mit le siége devant Pultowa. Le czar tint un conseil de guerre où les avis furent partagés. Les uns vouloient qu'on investît le roi de Suède avec l'armée moscovite, qu'on fit un grand retranchement, pour l'obliger à se rendre. D'autres généraux vouloient qu'on brûlât tout le pays à cent lieues à la ronde, pour affamer le roi de Suède & son armée : cet avis n'étoit pas, selon moi, le moins bon, & le czar y inclinoit. D'autres généraux dirent que l'on étoit toujours à tems d'en venir à cet expédient, mais qu'il falloit encore hasarder une bataille ; parceque Pultowa & sa garnison courroient risque d'être emportés par l'opiniâtreté du roi de Suède, qui y trouveroit un grand magasin, & de quoi subsister pour passer le desert que l'on prétendoit faire à l'entour de lui.

On s'arrêta à cette résolution. Alors le czar ayant pris la parole, dit : *Puisque nous nous déterminons à combattre le roi de Suède, il faut convenir de la manière, & choisir la meilleure. Les Suédois sont impétueux, bien disciplinés, bien exercés & adroits ; nos troupes ne manquent pas de fermeté, mais elles n'ont pas ces avantages :*

*il faut donc s'appliquer à rendre ceux des Suédois inutiles. Ils ont ſouvent forcé nos retranchemens; & en raſe campagne, nos troupes ont toujours été déſaites, par l'art & la facilité avec leſquels ils manœuvrent. : il faut donc rompre cette manœuvre, & la rendre inutile. Pour cela, je ſuis d'avis de m'approcher du roi de Suède; de faire élever, tout du long du front de notre infanterie, pluſieurs redoutes dont les foſſés ſeront profonds, les garnir d'infanterie, les faire fraiſer & paliſſader : cela ne demande que quelques heures de travail, & nous attendrons l'ennemi derrière ces redoutes. Il faudra qu'il ſe rompe pour les attaquer; il y perdra du monde, & ſera affoibli & en déſordre lorſqu'il nous attaquera. Car il n'eſt pas douteux qu'il ne lève le ſiége, & ne vienne nous attaquer, dès qu'il nous verra à portée de lui. Il faut donc marcher de manière que nous arrivions vers la fin du jour en ſa préſence, pour qu'il remette au lendemain à nous attaquer; & pendant la nuit nous élèverons ces redoutes.*

Ainſi parla le ſouverain des Ruſſes, & tout le conſeil approuva cette diſpoſition. On donna les ordres pour la marche, pour les outils, le canon, les faſcines, les chevaux de friſe, les

paliſſades, &c. Le 8 du mois de juillet de l'année 1709, le czar arriva, vers la fin du jour, en préſence du roi de Suède.

Le roi de Suède, quoique bleſſé, déclara à ſes généraux qu'il vouloit attaquer le lendemain l'armée moſcovite. On fit des diſpoſitions, on ſe rangea, & l'on ſe mit en marche un peu avant le jour.

Le czar avoit établi ſept redoutes tout du long du front de ſon infanterie; elles étoient conſtruites avec ſoin; il y avoit deux bataillons dans chacune : elles étoient munies de toutes les choſes néceſſaires à leur défenſe ; & toute l'infanterie moſcovite étoit derrière, ayant ſa cavalerie ſur les aîles. Il étoit donc impoſſible d'aller à l'infanterie moſcovite, ſans prendre ces redoutes, parcequ'on ne pouvoit les laiſſer derrière ſoi, ni paſſer entre deux, ſans courrir riſque d'être abîmé par le feu qui en ſortoit. Ni le roi de Suède, ni ſes généraux qui ne ſçavoient point cette diſpoſition, ne virent de quoi il étoit queſtion que lorſqu'ils eurent le nez deſſus : mais, comme la machine avoit été miſe en mouvement, il fut impoſſible de l'arrêter & de s'en dédire. Les deux aîles de la cavalerie

ſuédoiſe renverſèrent d'abord celle des Moſcovites, & s'emportèrent trop loin après elle. Le centre fut arrêté par ces redoutes. Les Suédois les attaquèrent, & y trouvèrent une grande réſiſtance.

Il n'y a point d'homme de guerre qui ne ſçache que, pour emporter une bonne redoute, il ne faille une diſpoſition entière, que l'on emploie pluſieurs bataillons avec quinze ou vingt compagnies de grenadiers, qu'on l'attaque de pluſieurs côtés tout à la fois, & que bien ſouvent l'on s'y caſſe le nez. Les Suédois en prirent cependant trois, & furent repouſſés aux autres avec grande perte. Il ne ſe pouvoit faire autrement que toute l'infanterie ſuédoiſe ne fût rompue en attaquant ces redoutes, pendant que celle des Moſcovites, toute rangée & en ordre, regardoit à deux cent pas ce ſpectacle.

Le roi & les généraux ſuédois virent le péril où ils étoient; & l'inaction des Moſcovites leur laiſſa entrevoir l'eſpérance de ſe retirer. Il n'y avoit pas moyen de le faire en ordre; car tout étoit rompu, attaquoit inutilement, ou ſe laiſſoit tuer. Se retirer, étoit le ſeul parti que l'on pût prendre : on retira donc les troupes qui s'étoient

emparées

emparé des redoutes, & celles qui ſe laiſſoient abîmer auprès des autres.

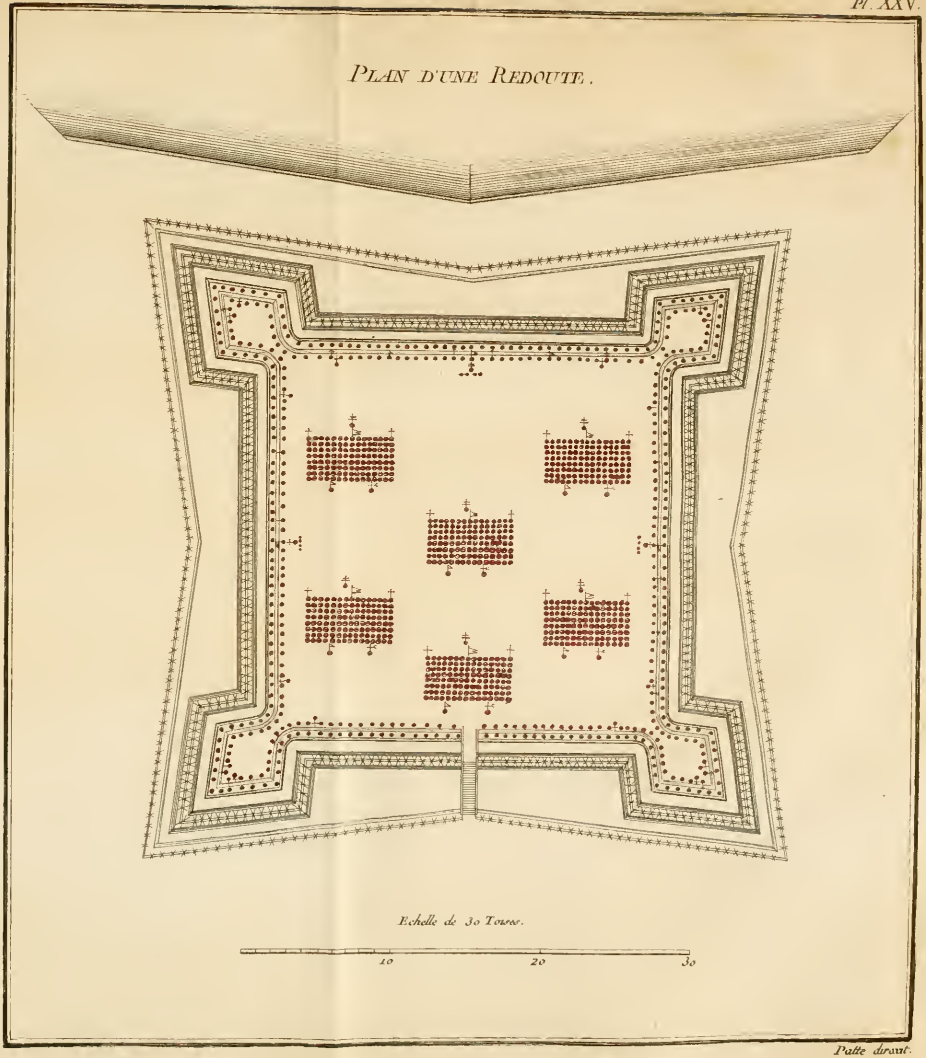
Il n'y avoit pas moyen de les former à portée du feu qui en ſortoit : ainſi le tout ſe retira mêlé & rompu. Dans ces entrefaites, le czar fit appeller ſes généraux, & leur demanda ce qu'il convenoit de faire. Monſieur Allart, l'un des moins anciens, ſans donner le tems aux autres de dire leur avis, adreſſant la parole à ſon maître, lui dit : *Si votre majeſté n'attaque pas les Suédois dans ce moment, il n'en ſera plus tems après.* Sur le champ, toute la ligne s'ébranla & marcha en bon ordre, la pique haute, à travers les intervalles des redoutes, qu'on laiſſa garnies, pour favoriſer la retraite, en cas d'événement.

A peine les Suédois s'étoient-ils arrêtés pour ſe former & pour ſe remettre en ordre, qu'ils virent les Moſcovites ſur leurs talons ; le déſordre s'y mit, & la confuſion fut générale : cependant ils ne fuyoient pas encore ; ils firent même un effort de valeur, & retournèrent comme pour charger. Mais l'ordre n'y étant pas, ce qui eſt l'ame des batailles, ils furent diſſipés ſans réſiſtance.

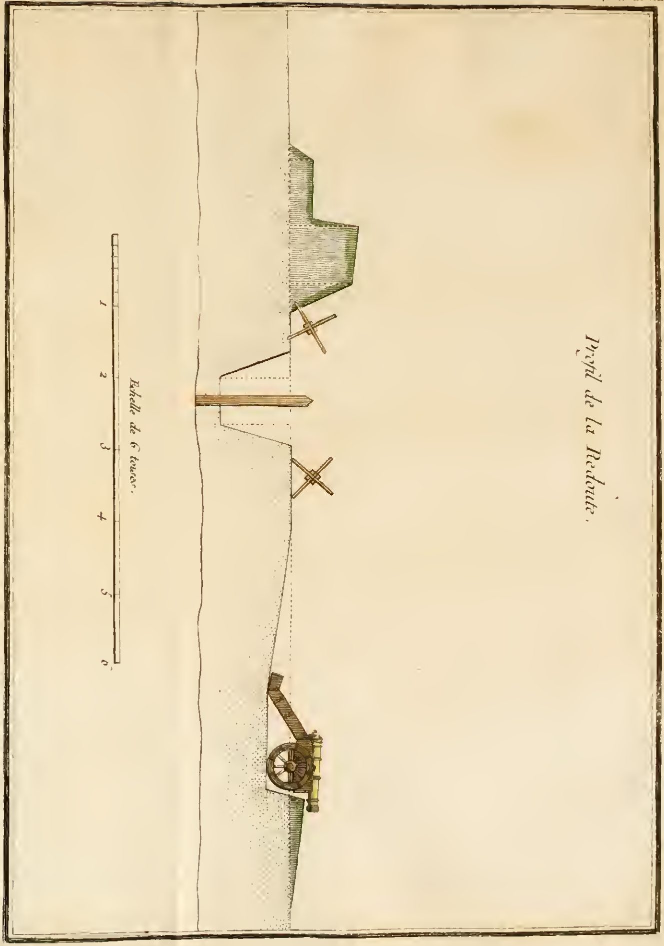
Les Moſcovites, qui n'étoient pas accoutumés à vaincre, n'osèrent les ſuivre ; & les Suédois ſe retirèrent à vauderoute juſqu'au Boriſthène, où ils furent tous faits priſonniers. Voilà comme l'on peut, par d'habiles diſpoſitions, ſe rendre la fortune favorable.

Si cette diſpoſition a fait vaincre les Moſcovites, qui n'étoient point aguerris, & durant le cours de leurs adverſités ; quel ſuccès ne peut-on pas en eſpérer chez une nation brave & pleine de feu, & dont le propre eſt d'attaquer ? Car, quoique l'on ſoit ſur la défenſive dans cette diſpoſition, l'on ſe conſerve en plein l'avantage attaché à ceux qui attaquent ; parceque l'on fait charger l'ennemi avec des brigades que l'on fait avancer à meſure que l'ennemi attaque quelqu'une de ces redoutes.

Ce choc ſe renouvelle ſouvent, & toujours avec de nouvelles troupes ; elles en attendent l'ordre avec impatience, & le font vigoureuſement, parcequ'elles ſont vues & ſoutenues ; & ſur-tout parcequ'elles ne craignent pas pour leur retraite. La terreur, qui s'empare quelquefois des armées, n'eſt point à craindre : & vous vous rendez, pour ainſi dire, le maître du moment




Patte direxit.


Profil de la Redoute.
Echelle de 6 toises.
1
2
3
4
5
6

favorable qui ſe trouve dans les batailles, je veux dire celui où l'ennemi ſe déconcerte. Quel avantage, quand on le peut attendre, ce moment, avec aſſurance!

Les Moſcovites n'ont pas profité de tous ceux que cette diſpoſition leur donnoit : car ils ont tranquillement laiſſé prendre trois de ces redoutes ſous leur barbe, ſans les ſecourir ; ce qui devoit décourager ceux qui défendoient les autres; intimider leurs troupes, & augmenter l'audace des Suédois. On peut donc dire, avec apparence de vérité, que cette diſpoſition ſeule a vaincu les Suédois, ſans que les troupes moſcovites aient beaucoup contribué à la victoire.

Ces redoutes * ſont d'autant plus avantageuſes, qu'on les conſtruit en peu de tems, & qu'elles ſont propres à une infinité de ſituations, où une ſeule ſuffit pour arrêter toute une armée dans un terrein reſſerré ; pour empêcher qu'on ne vous trouble dans une marche critique ; pour appuyer une de vos aîles; pour partager un terrein en deux ; pour couvrir une de vos aîles; pour occuper un grand terrein, lorſqu'on n'a pas aſſez de troupes; pour

* Planches XXV & XXVI.

appuyer une aîle contre un bois, un marais, une rivière, &c. Alors on peut établir une redoute dans la plaine ſur cette aîle, & elle remplit le vuide que l'on ne ſçauroit occuper, pour des communications; car il n'y a pas d'apparence que l'ennemi paſſe entre deux, ſi elles ſont munies d'artillerie, quand elles ſeroient à deux mille pas l'une de l'autre. Le calcul qui ſuit fera voir la quantité d'ouvriers qu'il y faut employer, & le tems dans lequel on peut les conſtruire.

Le foſſé de cette redoute contient ſoixante-douze toiſes cubes. Un homme excave une toiſe de terre en dix heures; par conſéquent ſoixante-douze hommes feront le foſſé de la redoute en un jour. Si l'on en emploie deux cent quatrevingt-huit, on fera ce foſſé en deux heures & demie. Il faut, outre cela, cent régaleurs pour battre les terres, placer les faſcines:

Enſemble . . 388 homm.

Il faut trois mille faſcines d'une toiſe: un homme en fait ſix en deux heures & demie: il faut, pour cet ouvrage, . . . . . . . . . . . . . . . . 500

888 homm.

| | |
|---|---|
| *Cy-contre*, . . . . . | 888 homm. |
| Il faut neuf mille piquets; un homme en fait vingt-cinq dans deux heures & demie; ainſi il faut occuper à cet ouvrage, . . . . . . . . . . . . . | 360 |
| Outre cela, il faut quatrevingt chevaux de friſe, de deux toiſes de long chacun. En prenant des poutres de bâtimens, deux hommes auront ſcié & percé les trous pour un cheval de friſe en deux heures & demie : ce qui fait, pour les quatrevingt, . . . | 160 |
| Pour faire les pointes de chaque cheval de friſe, auſſi deux hommes; ce qui fait, . . . . . . . . . . . . . . | 160 |
| *Total*, . . . . . . . . | 1568 homm. |

Ainſi une pareille redoute ſera faite & parfaite en deux heures & demie de tems, avec quinze cent ſoixante-huit travailleurs : &, pour une de deux régimens, il faudra le double des travailleurs.

On peut metrre ces redoutes à cinq cent pas les unes des autres. On les peut flanquer, paliſſader, fraiſer, &c. & l'on trouve par-tout de quoi.

Ces redoutes ne s'emportent pas aiſément l'épée à la main, comme on a pu le voir, & l'ouvrage n'en eſt pas grand. Car quatre bataillons vont faire une redoute imprenable, dans une nuit; la démolition d'un village fournira de reſte pour en fraiſer & paliſſader pluſieurs. L'ennemi, en les attaquant, ſe met en déſordre; & il n'oſeroit paſſer entre deux, ni les laiſſer derrière lui: Il faut donc les emporter, & les emporter toutes; ſans quoi, il ne tient rien. Cela n'eſt pas aiſé lorſqu'elles ſont ſoutenues par derrière. On envoie des troupes qui vous prennent en flanc pendant que vous attaquez. Cela inquiète: il faut donc que la ligne avance pour ſoutenir ſes détachemens. Cela ne ſe fait point ſans ſe rompre & ſe brouiller. Le canon & les amuſettes fouettent toujours pendant ce tems-là. Enfin, quand l'on voit les choſes dans cet état, on s'ébranle, ce qui achève de faire perdre contenance.

Je veux que je ſois repouſſé, l'ennemi n'oſeroit me ſuivre, parceque ces redoutes ne ſont pas priſes, & qu'on n'oſeroit lès laiſſer derrière ſoi. Je me rallie, & reviens à la charge, & tant & tant, qu'il faut enfin qu'il ſe retire. Je me propoſe de me poſter ainſi, lorſque la ſituation des

lieux m'invitera à le faire. Mais lorſque j'aurai à aller chercher l'ennemi, je le tournerai tant, & le côtoyerai ſi longtems, qu'il ſera bien quelques fautes. Alors, je l'attaquerai, & tâcherai de faire en ſorte que l'affaire ne puiſſe être déciſive pour moi, mais qu'elle le ſoit pour lui.

## CHAPITRE TREIZIEME.

### DES ESPIONS, ET DES GUIDES.

On ne ſçauroit faire trop d'attention aux eſpions & aux guides. Montécuculli dit qu'ils ſervent comme les yeux dans la tête, & qu'ils ſont auſſi néceſſaires à un général. Il a raiſon : l'on ne ſçauroit employer trop d'argent pour les avoir bons. Ces gens doivent être choiſis dans le pays où l'on fait la guerre ; il faut les prendre intelligens, adroits & ſages ; en diſperſer par-tout, chez les officiers, chez les généraux, chez les vivandiers, & ſur-tout chez les pourvoyeurs des vivres ; parceque, par les approviſionnemens, les dépôts & les cuiſſons des pains, il eſt aiſé de juger des deſſeins des ennemis.

Il faut que ces eſpions ne ſe connoiſſent point les uns les autres. Il en faut de pluſieurs ordres ; les uns propres à ſe faufiler dans les compagnies ; d'autres courant l'armée pour acheter

ou

ou pour vendre : ceux-ci doivent connoître chacun un de leurs compagnons du premier ordre, pour en recevoir ce qu'ils doivent aller porter au général qui les paye. Il faut charger de ce détail quelqu'un qui ſoit fidèle & intelligent, s'en faire rendre compte tous les jours, & être ſûr qu'il ne puiſſe être corrompu.

## CHAPITRE QUATORZIEME.

### DES INDICES.

IL y a des indices à la guerre qu'il eſt néceſſaire d'étudier, & ſur leſquels on peut juger avec une eſpèce de certitude. La connoiſſance que l'on a de l'ennemi & de ſes uſages y contribue beaucoup; il y en a de communs à toutes les nations.

Par exemple, lorſque dans un ſiége vous voyez, vers le ſoir, à l'horiſon & ſur les hauteurs, des gens attroupés & déſœuvrés qui regardent vers la ville, vous devez être ſûr qu'il y aura une attaque conſidérable; parceque, dans les différens corps, il s'eſt fait des détachemens; ce qui fait que toute l'armée ſçait qu'il y aura une attaque, & que les déſœuvrés choiſiſſent les endroits éminens, vers la fin du jour, pour pouvoir regarder à leur aiſe.

Lorſque l'on entend tirer beaucoup dans le camp des ennemis, & que l'on eſt campé dans

le voiſinage, on doit s'attendre à avoir le lendemain une affaire, parceque les ſoldats nétoient & déchargent leurs armes. Lorſque l'on eſt en préſence ſous les armes, & que l'on voit les ſoldats changer de chemiſes, il eſt certain que l'on va être attaqué, parcequ'ils mettent toutes leurs chemiſes les unes ſur les autres pour ne les point perdre. On peut juger à pluſieurs lieues, par la pouſſière, s'il ſe fait un grand mouvement dans l'armée ennemie; ce qui n'arrive jamais ſans quelques raiſons : la pouſſière des fourageurs n'eſt pas la même que celle des colonnes, mais il faut ſçavoir s'y connoître.

On juge auſſi, à la lueur des armes, quand il fait ſoleil, de quel côté ſe fait le mouvement. Si les rayons ſont perpendiculaires, l'ennemi vient à vous; s'ils ſont variés & peu fréquens, il ſe retire; s'ils vont de la droite à la gauche, il marche vers ſa gauche; s'ils ſont, au contraire, de la gauche à la droite, il marche vers ſa droite. S'il y a beaucoup de pouſſière dans ſon camp, & que l'ennemi n'ait pas fait de fourage, & que cette pouſſière ſoit générale, il renvoie ſes vivandiers & ſes équipages; & vous devez vous aſſurer qu'il marchera bientôt : cela

vous donne le tems de faire votre diſpoſition & de l'attaquer dans ſa marche, parceque vous devez ſçavoir s'il peut venir à vous, ſi c'eſt ſon intention, & de quel côté il doit marcher : vous en jugez par ſa poſition, ſes approviſionnemens, ſes dépôts, par le terrein, & enfin par toute ſa contenance.

Quelquefois il a ſes fours ſur ſa droite ou ſur ſa gauche. Si vous pouvez ſçavoir le tems & la quantité de ſa cuiſſon, & qu'une petite rivière vous couvre, vous pouvez faire un mouvement de côté avec toute votre armée. S'il vous imite, comme quelquefois le cas le requiert & l'y oblige, vous revenez bruſquement ſur vos pas, & vous envoyez dix à douze mille hommes attaquer ces fours : vous les ſoutenez par toute votre armée qui arrive à meſure ; & l'expédition doit être faite avant qu'il ait pu y remédier, parceque vous avez toujours quelques heures ſur lui, avant qu'il ſoit averti de votre mouvement : outre qu'il ſe paſſe encore un tems de l'avertiſſement à la certitude qu'il voudra toujours avoir, avant que de s'ébranler, de manière qu'il recevra la nouvelle de l'attaque de ſon dépôt, avant qu'il ait ordonné ſon mouvement.

Il y a une infinité de pareilles ruſes à la guerre que l'on peut employer, ſans trop ſe commettre, & dont les ſuites ſont d'une auſſi grande conſéquence que celles d'une victoire complette ; & qui obligent quelquefois l'ennemi à venir vous attaquer à ſon déſavantage, & par déſeſpoir, ou à ſe retirer honteuſement, quoique ſupérieur en forces : & vous n'avez que peu ou point riſqué.

## CHAPITRE QUINZIEME.

### DU GÉNÉRAL D'ARMÉE.

JE me forme une idée du général d'armée qui n'eſt point chimérique : j'ai vu de tels hommes. La première de toutes les qualités eſt la VALEUR, ſans laquelle je fais peu de cas des autres, parcequ'elles deviennent inutiles. La ſeconde eſt l'ESPRIT ; il doit être courageux & fertile en expédiens. La troiſiéme eſt la SANTÉ.

Un général doit être doux, & n'avoir aucune eſpèce d'humeur ; ne ſçavoir ce que c'eſt que la haine ; punir ſans miſéricorde, & ſur-tout ceux qui lui ſont les plus chers, mais jamais ne ſe fâcher ; être toujours affligé de ſe voir dans la néceſſité de ſuivre à la rigueur les règles militaires, & avoir toujours devant les yeux l'exemple de Manlius ; s'ôter de l'idée que c'eſt lui qui punit, & ſe perſuader à ſoi-même & aux autres qu'il

ne fait qu'adminiſtrer les loix militaires. Avec ces qualités, il ſe fait aimer ; il ſe fera craindre, & ſe fera ſans doute obéir.

Les parties du général ſont infinies : l'art de ſçavoir faire ſubſiſter une armée, de la ménager ; celui de ſe placer de façon qu'il ne puiſſe être obligé à combattre que lorſqu'il le veut ; de choiſir ſes poſtes ; de ranger ſes troupes d'une infinité de manières ; de ſçavoir profiter du moment favorable qui ſe trouve dans les batailles, & qui décide de leurs ſuccès. Toutes ces choſes ſont immenſes, & auſſi variées que les lieux & les hazards qui les produiſent.

Pour les voir, il faut qu'un général d'armée ne ſoit occupé de rien un jour d'affaire. L'examen des lieux & celui de ſon arrangement pour les troupes doit être prompt, comme le vol d'un aigle. Cela fait, ſa diſpoſition doit être courte & ſimple ; comme qui diroit, La première ligne attaquera, & la ſeconde ſoutiendra ; ou tel corps attaquera, ou tel ſoutiendra.

Il faut que les généraux qui ſont ſous lui ſoient gens bien bornés, s'ils ne ſçavent pas exécuter cet ordre, & faire la manœuvre qui convient, chacun à ſa diviſion. Ainſi le général ne

doit pas s'en occuper, ni s'en embarraſſer : car s'il veut faire le ſergent de bataille, & être partout, il fera préciſément comme la mouche de la fable, qui croyoit faire marcher un coche.

Je veux donc qu'un jour d'affaire, le général d'armée ne faſſe rien. Il en verra mieux, ſe conſervera le jugement plus ſain, & ſera plus en état de profiter des ſituations où ſe trouve l'ennemi pendant la durée du combat; & quand il verra ſa belle, il doit baiſſer la main, ſe porter à toutes jambes dans l'endroit défectueux, prendre les premières troupes qu'il trouve à portée, les faire avancer rapidement, & payer de ſa perſonne : c'eſt ce qui gagne les batailles & les décide. Je ne dis point où, ni comment cela ſe doit faire, parceque la variété des lieux & celle des poſitions que le combat produit doivent le démontrer : le tout eſt de le voir, & de ſçavoir en profiter.

Monſieur le prince Eugène poſſédoit dans le grand cette partie, qui eſt la plus ſublime du métier, & qui prouve le plus un grand génie. Je me ſuis fait une application d'étudier ce grand homme; &, ſur ce point, j'oſe croire que je l'ai pénétré.

Bien

Bien des généraux en chef ne ſont occupés un jour d'affaire que de faire marcher les troupes bien droites, de voir ſi elles conſervent bien leurs diſtances, de répondre aux queſtions que les aides-de-camp leur viennent faire, d'en envoyer par-tout, de courir eux-mêmes ſans ceſſe; enfin ils veulent faire tout, moyennant quoi ils ne font rien. Je les regarde comme des gens à qui la tête tourne, & qui ne voient plus rien, qui ne ſçavent faire que ce qu'ils ont fait toute leur vie, c'eſt-à-dire, mener des troupes méthodiquement ſous les ordres d'un chef. D'où vient cela ? C'eſt que très-peu de gens s'occupent des grandes parties de la guerre. Ils paſſent leur vie à manœuvrer des troupes, & croient que l'art militaire conſiſte ſeul dans cette partie. Quand ils viennent au commandement des armées, ils y ſont tout neufs; & faute de ſçavoir faire ce qu'il faut, ils font ce qu'ils ſçavent.

L'une de ces parties eſt méthodique, je veux dire la diſcipline & la manière de combattre, & l'autre eſt ſublime : auſſi ne faut-il point choiſir, pour celle-ci, des hommes ordinaires pour l'adminiſtrer.

Si un homme n'eſt pas né avec les talens de la guerre, il ne ſera jamais qu'un général médiocre. Il en eſt de même de tous les talens : il faut être né avec celui de la peinture pour être un excellent peintre, avec celui de la muſique pour en compoſer de bonne, avec celui de la poëſie pour faire de beaux vers, &c. Toutes les choſes qui viſent au ſublime ſont de même ; c'eſt pourquoi l'on voit ſi rarement des gens qui excellent dans une ſcience : il ſe paſſe des ſiècles ſans en produire. L'application rectifie les idées, mais elle ne donne jamais l'ame ; c'eſt l'ouvrage de la nature.

J'ai vu de fort bons colonels devenir de très-mauvais généraux. J'en ai connu d'autres qui étoient grands preneurs de villes, excellens pour manœuvrer dans une armée ; qui, à les ôter de-là, n'étoient pas capables de mener mille chevaux à la guerre, à qui la tête tournoit totalement, & qui ne ſçavoient prendre aucun parti.

Si un pareil homme vient à commander une armée, il cherchera à ſe ſauver par les diſpoſitions, parcequ'il n'a point d'autres reſſources. Pour les faire mieux comprendre, il em-

brouillera la tête à toute ſon armée, à force d'écritures. La moindre circonſtance changeant tout à la guerre, il voudra changer ſa diſpoſition, & mettra tout dans une confuſion horrible, & infailliblement il ſe fera battre.

On doit, une fois pour toutes, établir une manière de combattre, que les troupes doivent ſçavoir ainſi que les généraux qui les mènent. Ce ſont des règles générales, comme; Qu'il faut garder ſes diſtances dans la marche; Que, lorſque l'on charge, il le faut faire vigoureuſement; Que, s'il ſe fait des trouées dans la première ligne, c'eſt à la ſeconde à les boucher. Il ne faut point d'écritures pour cela, c'eſt l'A-B-C des troupes, & rien n'eſt ſi aiſé; & le général ne doit point y donner toute ſon attention, comme la plupart le font.

Mais de quoi il doit s'occuper, c'eſt d'obſerver la contenance de l'ennemi, les mouvemens qu'il fait, où il porte ſes troupes; chercher à lui donner de la jalouſie dans un endroit, pour lui faire faire quelque fauſſe démarche; le déconcerter; profiter des momens, & ſçavoir porter le coup de la mort où il faut. Mais, pour tout cela, il faut ſe conſerver le jugement

libre, & n'être point occupé des petites chofes.

Je ne fuis cependant point pour les batailles, fur-tout au commencement d'une guerre : & je fuis perfuadé qu'un habile général peut la faire toute fa vie, fans s'y voir obligé. Rien ne réduit tant l'ennemi à l'abfurde, que cette méthode; rien n'avance plus les affaires. Il faut donner de fréquens combats, & fondre, pour ainfi dire, l'ennemi : après quoi, il eft obligé de fe cacher.

Je ne prétends point dire, pour cela, que lorfque l'on trouve l'occafion d'écrafer l'ennemi, qu'on ne l'attaque; & que l'on ne profite des fauffes démarches qu'il peut faire : mais je veux dire que l'on peut faire la guerre, fans rien donner au hafard ; & c'eft là le plus haut point de la perfection & de l'habileté d'un général. Mais, quand on fait tant que de donner une bataille, il faut fçavoir profiter de la victoire, & fur-tout ne point fe contenter d'avoir gagné un champ de bataille, comme c'eft la louable coutume.

On fuit religieufement les paroles d'un proverbe, qui dit qu'*il faut faire un pont d'or à*

*ſon ennemi.* Cela eſt faux : au contraire, il faut le pouſſer & le pourſuivre à toute outrance ; & toute cette retraite, qui paroît ſi belle, ſe convertira bientôt en déroute, ſi elle eſt inquiétée. Dix mille hommes, détachés, vont détruire une armée de cent mille qui fuit. Rien n'inſpire tant de terreur & ne cauſe tant de dommage, car tout y périt ; & il faut bien des efforts pour remettre tout cela en état ; outre que l'on eſt défait de l'ennemi pour une bonne fois. Mais bien des généraux ne ſe ſoucient pas de finir la guerre ſi-tôt.

Si je voulois citer des exemples pour appuyer mon opinion, j'en trouverois une infinité ; je n'en dirai qu'un.

A la bataille de Ramilli *, comme l'armée de France ſe retiroit en très-bon ordre ſur un plateau aſſez étroit, bordé de deux côtés de profonds ravins, la cavalerie des alliés la ſuivoit au petit pas, comme à un exercice ; & l'armée de France ſe retiroit auſſi fort doucement ſur vingt lignes, & plus peut-être, parceque le terrein étoit étroit. Un eſcadron anglois s'approcha de deux bataillons françois, & ſe

* Cette bataille fut donnée le 23 mai 1706, jour de la Pentecôte.

mit à tirailler. Ces deux bataillons croyant qu'ils alloient être attaqués, firent volte face, & firent une décharge ſur cet eſcadron. Qu'arriva-t-il ? Toutes les troupes de France lâchèrent pied au bruit de cette décharge ; la cavalerie s'enfuit à toutes jambes ; & toute l'infanterie ſe précipita dans les deux ravins dans une confuſion horrible : de façon que, dans un moment, le terrein fut libre, & l'on ne vit plus perſonne.

Que l'on me vienne, après cela, vanter le bon ordre des retraites, & la prudence de ceux qui font un *pont d'or* à l'ennemi, après qu'ils l'ont défait en bataille : je dirai qu'ils ſervent mal leur maître.

Ce n'eſt pas à dire qu'il faille s'abandonner avec toutes les troupes pour ſuivre l'ennemi. Il faut prendre un corps, & lui ordonner de pouſſer tant que le jour durera, le ſuivre à petit pas & en bon ordre : quand l'ennemi fuit une fois, on le chaſſeroit avec des veſſies. Mais ſi celui que vous envoyez ſe met à eſcadronner, & à marcher avec des précautions, c'eſt-à-dire, qu'il faſſe la manœuvre que doit faire l'armée qui le ſuit, ce n'eſt pas la peine de l'envoyer après. Il faut qu'il attaque, pouſſe & pourſuive ſans ceſſe.

Toutes les manœuvres ſont bonnes alors : il n'y a que les ſages qui ne valent rien.

J'ai compoſé cet ouvrage en treize nuits. J'étois malade : ainſi il pourroit bien ſe reſſentir de la fièvre que j'avois. Cela doit m'excuſer ſur la régularité & l'arrangement, ainſi que ſur l'élégance du ſtyle. J'ai écrit militairement, & pour diſſiper mes ennuis.

*Fait au mois de décembre* 1732.

FIN DE MES RÊVERIES.

# *RÉFLEXIONS*

SUR

LA PROPAGATION

DE L'ESPECE HUMAINE.

# RÉFLEXIONS
## SUR
## LA PROPAGATION
## DE L'ESPECE HUMAINE.

APRÈS avoir traité d'un ART qui nous inſtruit avec méthode à détruire le genre humain, je vais tâcher de faire connoître les moyens auſquels on pourroit avoir recours, pour en faciliter la propagation.

Il n'y a ſorte de choſe dont on ne s'aviſe, lorſque l'on n'a rien à faire : l'on réfléchit ſur les plus élevées, ainſi que ſur les moindres. La

diminution extraordinaire dans le monde, depuis Jules-Céſar, a ſouvent attiré mon attention ; il eſt certain que les peuples innombrables qui habitoient l'Aſie, la Grèce, la Scythie, la Germanie, les Gaules, l'Italie & l'Afrique, ont diſparu à meſure que la religion chrétienne s'eſt étendue en Europe, & la mahométane dans les autres parties du monde. Cette diminution va toujours en augmentant. Il y a environ ſoixante ans que monſieur de Vauban fit le dénombrement des habitans qui étoient en France : il s'en trouva vingt millions : il s'en faut bien que ce nombre y ſoit à préſent.

Je ſuis perſuadé que l'on ſera un jour obligé de faire quelque changement dans la religion à cet égard : car, ſi l'on conſidère combien les uſages qui y ſont établis ſont contraires à la propagation, l'on ne ſera point étonné de cette diminution. Le mariage y eſt oppoſé, ainſi que l'éducation. Les plus belles années ſe paſſent dans l'attente d'un mari ; la nature cependant ne perd point ſes droits, & la jeuneſſe fait des choſes qui détruiſent les parties de la génération. La co-

quetterie, la débauche, les accompagnent; & la réputation de paſſer pour vierges ne contribue pas peu à la diminution de l'eſpèce.

Il faut ajouter à cela, que telle femme qui ne fait point d'enfant avec le mari qu'elle a, en feroit avec un autre, parceque ſouvent les dégoûts s'en mêlent; le mari & la femme ne font que languir enſemble; & tout le ſyſtême, en général, eſt contraire aux loix de la nature.

Selon la ſainte écriture, le premier commandement que dieu fit à l'homme eſt, *croiſſez & multipliez* : de tous, c'eſt celui auquel on fait le moins attention.

Si l'on refuſe à la nature ce qu'elle demande, la faculté d'engendrer ſe perd; & de cent femmes qui ſe livrent au manége des filles, à peine y en a-t-il dix capables de génération. Combien donc de femmes inutiles dans un état, & peu propres à remplir les devoirs pour leſquels l'auteur de la nature les a créées! Que l'on examine par-tout, dans les villes & à la campagne, ſi l'on ne trouvera pas dix filles non-mariées, qui ſont en état d'avoir des

enfans, contre une qui le ſera.

Un légiſlateur qui formeroit un ſyſtême ſur la propagation, en faiſant des loix ſages, détruiroit la débauche; parcequ'elle n'eſt point dans la nature, & qu'elle ne tire ſon origine que des loix qui y ſont oppoſées : ce légiſlateur formeroit les fondemens d'une monarchie redoutable à toute la terre. Pour cela, il faudroit établir par l'éducation, Que la ſtérilité vient de la débauche; & y attacher de la honte dès l'âge de quinze ans : Que, plus une femme auroit d'enfans, plus ſa ſituation ſeroit heureuſe; ce qui pourroit ſe faire, en ordonnant que le dixième jour, ſoit du revenu des enfans, ou de l'ouvrage de leurs mains, ſeroit conſacré à la mère : alors cette mère emploieroit toute ſon induſtrie à les élever, pour ſe faire, par leur nombre, un avenir heureux. Il faudroit auſſi faire une ordonnance, par laquelle chaque mère, qui auroit une fois préſenté au magiſtrat dix enfans vivans, auroit cent écus de penſion; celle qui en auroit préſenté quinze, cinq cent; & celle qui en préſenteroit vingt, mille. Cette perſpective, pour des gens du commun, feroit qu'ils emploieroient

toute leur induſtrie à les bien élever, & s'en feroient, dès leur jeuneſſe, un point capital; les mères ne prêcheroient autre choſe à leurs filles.

On pourroit peut-être m'objecter que les pères craindroient de ſe charger de trop d'enfans. Mais je réponds à cela qu'ils coûtent peu tant qu'ils ſont petits : & l'on a toujours remarqué que, plus un artiſan ou un payſan a d'enfans, & mieux vont ſes affaires, parceque, dès l'âge de ſix à ſept ans, il les emploie à quelque choſe.

Mais, pour parvenir plus efficacement à bien peupler, il faudroit établir, par les loix, qu'aucun mariage, à l'avenir, ne ſe feroit que pour cinq années; & qu'il ne pourroit ſe renouveller ſans diſpenſe, s'il n'étoit né aucun enfant pendant ce tems : mais auſſi que les mêmes époux, qui auroient renouvellé leur mariage juſqu'à trois fois, & qui auroient eu des enfans, ſeroient inſéparables, & vivroient enſemble le reſte de leur vie. Tous les théologiens du monde ne ſçauroient prouver l'impiété de ce ſyſtême, parceque le mariage n'eſt établi que pour la population.

Si la religion chrétienne eſt contraire à la propagation, en rendant les mariages indiſſolubles, & en ne permettant qu'une ſeule femme, la mahométane ne l'eſt pas moins, en accordant la pluralité; car, dans ce grand nombre de femmes enfermées, une ſeule ordinairement s'empare du cœur de ſon maître; & les autres, qui deviennent ſes ſervantes, reſtent inutiles. Tous les hommes exercent un pouvoir tyrannique ſur ce ſexe charmant, parceque ce ſont eux qui ont fait les loix, & que ces loix leur ſont commodes. Les Turcs les renferment, & nous les tyranniſons par les préjugés. Voilà d'où vient la fauſſeté dans les femmes, parcequ'elles ſont continuellement contraintes de déguiſer ce qu'elles penſent, tout leur ſyſtême n'étant point dans la nature. Si chaque femme étoit en droit de ſe choiſir un mari ſelon ſon inclination, & pour un tems limité, on ne leur verroit point faire de choſes contraires à la nature, ni de celles où elles courent riſque de la vie: le tems des amours viendroit, & ce tems ſeroit tout employé à l'amour. On ne verroit point de débauche, parceque les hommes,

mes, ni les femmes, n'y auroient point recours pour ſatifaire aux loix de la nature, qui eſt ſage; & cette facilité de ſe marier & de ſe quitter, feroit que tout le monde ſe marieroit. On arrêteroit par-là les progrès continuels du mal contagieux qui infecte toute la terre, & qui altère de jour en jour l'eſpèce des hommes. Pour être certain de cette vérité, il n'y a qu'à conſidérer la différence des peuples où ce mal a commencé à faire ſes premiers progrès, d'avec ceux où il eſt moins connu.

Voyons, par un calcul raiſonné, la différence du plus ou du moins que cela feroit à la propagation.

Lorſque les femmes ne produiſent qu'une fille chacune, que nous nommerons femmes, une femme n'aura produit, à la dixième génération, qu'une femme à l'état. Nous voulons prendre ſix générations, chacune de trente années, ce qui fera cent quatrevingt ans.

Si une femme en produit deux :

| | |
|---|---|
| La première, . . . . . | 2 |
| Les 2 secondes, . . . | 4 |
| Les 4 troisièmes, . . . | 8 |
| Les 8 quatrièmes, . . | 16 |
| Les 16 cinquièmes, . . | 32 |
| Les 32 sixièmes, . . . . | 64 femmes en 180 ans. |

Ainsi la différence sera de 1 à 64, si elles en font deux au lieu d'une.

Si elles en produisent trois en trente ans, qui est un nombre tout commun & tout ordinaire pour celles qui se mettent à en faire, & que parmi celles-là il s'en trouve qui le passent de beaucoup ; je suppose que toutes les femmes agissent de bonne foi, par principe de religion, par leur intérêt, ou selon les loix de la nature,

| | |
|---|---|
| La première, . . . . . . . | 3 |
| La troisième, . . . . . . . | 9 |
| La neuvième, . . . . . . . | 27 |
| La vingt-septième, . . . . | 81 |
| La quatrevingt-unième, . . | 163 |
| La cent soixante-troisième. | 489 fem. en 180 ans. |

En y ajoutant autant d'hommes, cela feroit 978.

Par conſéquent,

| | |
|---|---|
| Dix femmes, . . . . . . . . . . . . | 9780 |
| Cent, . . . . . . . . . . . . . . . | 97800 |
| Mille, . . . . . . . . . . . . . . . | 978000 |
| Cent mille, . . . . . . . . . . . . | 97800000 |
| Un million, . . . . . . . . . . . . | 978000000 |

Ainſi un million de femmes, qui eſt à peu-près la dixième partie de celles qu'il y a en France, auront produites, en cent quatrevingt ans, neuf cent ſoixante-dix-huit millions d'ames, lorſqu'elles auront fait chacune ſix enfans. Ce nombre eſt énorme. Lors même qu'on en retrancheroit les trois quarts, il ſeroit prodigieux.

FIN DES RÉFLEXIONS SUR LA PROPAGATION DE L'ESPÈCE HUMAINE.

DIFFERENTES

# DIFFÉRENTES PIÉCES
RELATIVES
*A L'HISTOIRE ABRÉGÉE*
DE MONSIEUR
# LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE.

# DIFFÉRENTES PIÉCES RELATIVES *A L'HISTOIRE ABRÉGÉE* DE MONSIEUR LE MARÉCHAL COMTE DE SAXE.

## *DIPLÔME* DE L'ÉLECTION DU COMTE DE SAXE, *en qualité de duc de Curlande & de Sémigalle.*

Le comte de Saxe fut élu le 28 juin 1726, & le diplôme fut expédié le 5 juillet suivant.

SÇAVOIR faiſons à un chacun, que la providence ayant dirigé les choſes de manière que la ſéréniſſime maiſon de Gotlard-Ketler, ſouveraine des duchés de Curlande & de Sémigalle, étant prête à s'éteindre dans la perſonne du ſé-

rénissime duc Ferdinand; la noblesse & les états des susdits duchés, pour éviter les malheurs attachés aux interrègnes, le bouleversement de l'état, tous les troubles intestins & extérieurs, & assurer le maintien des loix, ont jugé nécessaire & salutaire de songer à une succession éventuelle, qu'ils ont, par la grace de dieu, effectuée dans la personne du sérénissime prince Maurice comte de Saxe, par une délibération unanime de messieurs les conseillers suprêmes de la régence & de toute la noblesse, par le moyen de la convocation & du résultat d'une diète générale; dans laquelle ils ont unanimement, & par l'acte qui termine cette diète, constaté, assuré qu'eux, la noblesse, & les états desdits duchés se donnent au susdit prince & seigneur, & le reconnoissent, lui & ses descendans mâles, comme leur souverain, en cas que son altesse sérénissime le duc Ferdinand vienne à mourir sans enfans mâles: promettant qu'ils ne se détacheront, ni ne se laisseront détacher de lui d'aucune manière; mais, au contraire, qu'ils réuniront toutes leurs forces & tout leur pouvoir, pour que cette élection éventuelle soit approuvée, ratifiée & confirmée par sa majes-

té le roi de Pologne, comme le DOMINUS DIRECTUS.

En considération de quoi, le sérénissime prince s'est fortement engagé, & s'oblige, en vertu du présent acte, ainsi que la justice le demande, à seconder, aider, & protéger le pays dans tous les besoins, nécessités, & cas qui peuvent arriver; à professer la pure religion evangélique suivant la confession d'Ausbourg, & à y maintenir le pays : comme aussi à conserver les privilèges, immunités, prérogatives, liberté, anciennes coutumes & contrats, ainsi que les ci-devant & dernières décisions commissoriales constatées; à ne les point enfreindre, & à souffrir encore moins qu'elles soient enfreintes; à éteindre principalement tous les griefs, avant de prendre en main le gouvernement & de recevoir l'hommage; & à se conformer en tout aux chartres que ses sérénissimes prédécesseurs ont données. En foi de quoi, & pour constater ce qui est contenu ci-devant, a été fait un double du présent acte, dont l'un a été signé & scellé, d'une part, par son altesse sérénissime; & l'autre, par la noblesse & les états du pays, conjointement avec messieurs les con-

feillers fuprêmes de la régence. DONNÉ à Mittaw le cinq juillet, l'an de notre feigneur Jefus-Chrift mil fept cent vingt-fix.

Signé, *H. de Brinken, grand maître du pays; J. C. de Saken, maréchal des nonces, & nonce de Fravembourg; S. Kerf, nonce de Talech; G. F. Klopmann, nonce de Mittavv; W. H. Schroeders, nonce de Bauske, Erkau, Neugutfch & Baldou; B. H. de Heucking, nonce de Jabel; G. E. de Sakin, nonce de Candau; H. J. Grotthus, nonce de Goldingen; E. F. de Saken, nonce de Dobleni; F. A. de Heucking, nonce de Tutum; H. C. Kaiferling, nonce de Tacum; C. J. E. Ronne, nonce de Windau; H. de Saff, nonce de Helburg; G. C. de Medem, nonce de Greutzhuff; E. J. de Buttler, nonce de Greutzhuff; J. H. Keyferling, chancelier; E. P. de Brugen, maréchal du pays; H. J. de Brinkin, nonce de Fravembourg; N. W. Stempel, nonce de Alfchvveng; C. Wigand, nonce de Talfch; J. E. Nolder, nonce de Durbifch & de Grams; F. C. Nettelhoret, nonce de Bausk, Erkau, Neugutfch & Baldou; F. de Afcherfleben, nonce de Jabel; P. C. de Heucking, nonce de Candau; H. de*

*Brinkin, nonce de Goldingen; G. H. de Leobell, nonce de Dobleni; J. M. Frunk, nonce de Tutum; E. C. de Bruggen, nonce de Auzie; J. Kaiſerling, nonce de Drunaberg; O. C. de Hoſſen, nonce de Seſſanch; & E. C. de Medem, nonce de Hozenot & de Grobin.*

# *LETTRE*

## DU COMTE DE SAXE

*au primat de Pologne, pour lui faire part de ſon élection.*

Du 30 juin 1726.

MONSEIGNEUR,

LA nobleſſe de Curlande aſſemblée m'a élu pour ſucceſſeur au duc Ferdinand, le 28 de ce mois. A ce début, votre alteſſe me regardera, peut-être, comme le chef d'un peuple révolté; mais je la ſupplie de ſuſpendre pour un inſtant ſa déciſion, & d'entendre les raiſons qui m'ont engagé à déférer à cette élection.

J'avoue, monſeigneur, que perſuadé, comme je le ſuis encore, de la juſtice des Curlandois, j'ai eu, pendant un tems, des vues pour cet établiſſement : mais ſa majeſté, à mon départ, m'ayant défendu d'y penſer, je me rendis à Riga pour y ſolliciter des prétentions que j'ai ſur des terres en Livonie, & voir s'il n'y avoit pas jour à traiter de mon mariage avec la ducheſſe de

de Curlande : démarches qui ne pouvoient choquer ni le roi, ni la république. En paſſant à Mittaw, j'ai trouvé la nobleſſe convoquée depuis quinze jours, pour procéder à l'élection d'un ſucceſſeur au duc Ferdinand. Etant à Riga, j'ai ſçu que le prince Menzikoff avoit envoyé une de ſes créatures, avec des ſommes conſidérables, pour faire déclarer la diète en ſa faveur. Le duc de Holſtein s'eſt auſſi mis ſur les rangs, ſe faiſant fort de la protection de la cour de Ruſſie. Enfin le duc Ferdinand a fait offrir aux Curlandois de renoncer à toutes ſes prétentions, s'ils vouloient élire un prince de Heſſe-Caſſel, actuellement au ſervice du roi de Pruſſe, & qui devoit être ſoutenu par la Suède & par tout le parti proteſtant. J'ai craint, monſeigneur, & je crois avec raiſon, que les Curlandois, flattés par les puiſſances voiſines de la conſervation de leurs privilèges, & menacés par la Pologne de les perdre, ne priſſent un parti également contraire à la tranquillité & aux intérêts de la république. C'eſt ce qui m'a déterminé à me mettre au nombre des prétendans : & la Curlande n'a penché en ma faveur, que parcequ'elle a penſé qu'il n'y avoit point de ſujet

qui dût être plus agréable au roi & à la république, ni causer moins d'ombrage à la Pologne & à ses voisins.

Voilà ce que j'aurai l'honneur de dire à votre altesse pour ma justification : elle verra celle des Curlandois, dans le mémoire ci-joint. Je vous supplie, monseigneur, d'y faire attention, & de vous mettre pour un moment en la place d'une nation menacée de se voir privée d'une liberté dont elle a joui si longtems, & qu'elle n'a point mérité de perdre. Je me flatte que votre altesse, convaincue de la justice de sa cause, lui accordera sa protection. Je vous la demande, monseigneur; & puis vous assurer que, tant que la Curlande aura pour mes avis la déférence qu'elle témoigne, elle demeurera inviolablement attachée à la république. Elle n'a point eu jusqu'à présent d'autres sentimens : mais je ne voudrois pas garantir qu'elle les conservât, au cas qu'on la portât au désespoir. J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé*, MAURICE DE SAXE.

*A Mittavv.*

# *LETTRE*

## DU COMTE DE SAXE

*Au baron d'Osterman, conseiller privé de l'impératrice de Russie.*

Du 15 juillet 1726.

MONSIEUR,

Le public parle si avantageusement de votre excellence, & je suis si persuadé qu'il ne se trompe point, que je m'adresse avec confiance à un ministre dont la prudence égale la capacité. Je supplie votre excellence de croire que ceci n'est point un compliment : la franchise avec laquelle je vais me livrer à elle doit l'en convaincre.

Les Curlandois, menacés de perdre leurs privilèges, ne s'attendoient pas que, dans les mesures qu'ils prenoient pour les conserver, les embarras leur vinssent du côté de la Russie. Le principe sur lequel ils ont fondé leur espérance est que l'intention du feu empereur & celle de l'impératrice règnante étoit, & doit être encore,

de maintenir le gouvernement de la Curlande ſur le pied où il eſt actuellement : les aſſurances fréquentes que leurs majeſtés impériales leur ont données à ce ſujet, ne leur laiſſoient pas lieu d'en douter.

J'ai agi en conſéquence. Mes démarches n'ont point été cachées ; la cour de Ruſſie ne les a point ignorées, & ne m'a témoigné en rien qu'elles lui fuſſent déſagréables. Les Curlandois ne pouvoient plus différer. Il étoit queſtion de prévenir les réſolutions que l'on devoit prendre à Grodno, pour partager leur pays en palatinats. C'eſt ce qui a déterminé leur régence à convoquer ſi précipitamment une diète, où l'on pût convenir de ce qui feroit le plus efficace pour la conſervation de la liberté.

On n'a point trouvé d'expédient plus ſûr, que d'élire un ſucceſſeur au duc Ferdinand. Il falloit que ce fût un ſujet agréable au roi de Pologne, & qui ne pût donner de jalouſie aux voiſins. On a cru le rencontrer en moi, on m'a élu. L'élection a été unanime, & la diète conſommée par un traité entre la nobleſſe & moi, qui nous lie de façon que nous ne pouvons nous ſéparer ſans renoncer au point-d'honneur.

Les choſes en étoient là, quand on a publié que le prince Menzikoff venoit en Livonie, peu ſatisfait de ce qui avoit été réglé à Mitaw.

Sur le bruit qui s'étoit répandu que votre excellence devoit l'accompagner, j'avois envoyé une perſonne de confiance à Riga, pour la ſaluer de ma part, l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé, & la conjurer de s'intéreſſer pour la juſtice de ma cauſe & de celle des Curlandois. Ayant appris que votre excellence étoit demeurée à ſaint Péterſbourg, j'ai écrit au prince Menzikoff, dans les termes que j'ai cru les plus convenables pour l'adoucir. La ducheſſe de Curlande, de ſon côté, l'a fortement ſollicité en faveur du pays : mais rien n'a pu le fléchir. A ſon arrivée à Mittaw, il a aſſemblé la régence, & veut la forcer à aſſembler une ſeconde diète, qui caſſe mon élection, & l'inſtale en ma place. On menace les chefs de la régence de les envoyer en Sibérie ; & le pays, de le mettre à la diſcrétion de vingt mille hommes, ſi la diète n'eſt pas raſſemblée dans dix jours.

Je ne diſcuterai point ſi ces menaces ſont de droit; j'en laiſſe juger votre excellence : mais

je dis que les Curlandois ne peuvent déférer aux volontés de ſa majeſté impériale, quelques diſpoſitions qu'ils euſſent à le faire. Relevans de la Pologne, oſeroient-ils reconnoître d'autre protection, ſans s'expoſer à être juridiquement dépouillés de leurs privilèges ? Cependant, s'ils réſiſtent aux ordres qu'on vient de leur donner, ils s'expoſent à une ruine entière; &, s'ils obéiſſent, ils renoncent à leur traité, à leurs ſermens, & encourent la juſte indignation de la Pologne.

Voilà, monſieur, où ſont réduits les Curlandois; & c'eſt ſur une lettre de créance de ſa majeſté impériale, dont le prince Dolgoruki eſt porteur, que l'on en agit ainſi eux. Que diroit l'empire de Ruſſie, ſi l'on traitoit de même les peuples qui ſont ſous ſa protection? Je ne vous écris point comme à un miniſtre, mais comme à un homme dont j'aurois fort à cœur de gagner l'eſtime & l'amitié. Je me flatte que celle qui eſt entre vous & le prince Menzikoff, ne vous empêchera pas de réfléchir ſur le ſort qu'on prépare aux Curlandois, & qu'ils n'ont mérité par aucune démarche. Que votre excellence enviſage auſſi les ſuites qui peuvent en réſulter. S'il

n'y avoit que moi d'intéreſſé à leur conſervation, on pourroit les détruire ſans faire attention aux conſéquences; mais ils ont une protection plus puiſſante : & la ſituation préſente de l'Europe eſt telle, que la moindre étincelle y peut cauſer un embraſement général. J'ai l'honneur d'être, avec toute la conſidération poſſible, de votre excellence, &c. *Signé*, MAURICE DE SAXE.

*A Mittavv.*

## LETTRE

### DU COMTE DE SAXE AU ROI DE POLOGNE,

*En réponſe à celle que ſa majeſté lui avoit écrite, pour lui ordonner de rapporter à la diète de Pologne l'acte de ſon élection.*

Du 23 octobre 1726.

SIRE,

JE ſuis contraint, par une fatale néceſſité, de déſobéir aux ordres ſi ſouvent réitérés par votre majeſté, & que ſon miniſtre, monſieur le comte de Witzdorff, me déclara encore en dernier lieu, de ne plus ſonger à la Curlande. Je ne puis que me jetter aux pieds de votre majeſté par cette dernière inſtance, pour la ſupplier, avec toute la ſoumiſſion poſſible, de ſuſpendre, pour un moment, les conſidérations relatives au decret de la diète de Grodno, pour enviſager mes engagemens du côté de l'honneur & de la réputation qui me touchent en particulier.

Je dois tout à votre majeſté; & ma vie eſt le moindre

moindre ſacrifice que je voudrois lui faire. Mais, ſire, des ſentimens d'honneur me lient bien plus étroitement à l'obligation de ne jamais faire aucune démarche indigne de votre ſang. Je ne ſuis plus à moi : je ne puis plus abandonner un parti honorable, ni me dédire, & manquer à ma parole; car cela entraîneroit un blâme, & des réflexions que tout honnête homme ne peut concevoir ſans frémir.

J'occupe un emploi très-diſtingué dans les armées du roi très-chrétien, où la lâcheté & la trahiſon ne ſouffre ni modification, ni excuſe, ni déguiſement; & je dois m'appliquer à y en mériter encore de plus éminens. Mais, ſire, quand je voudrois paſſer ſur toutes ces conſidérations eſſentielles, pourrois-je éviter le reproche continuel de ma propre conſcience, & me réſoudre à paſſer mes jours dans un mépris manifeſte?

Je n'ai rien de plus profondément gravé dans mon cœur qu'une entière réſignation aux ordres de votre majeſté. Mais la réputation, ſire, ne peut reconnoître que ſoi-même : j'en dois répondre ſeul; & ſi je ſuis capable de m'écarter un inſtant de ce principe, je ne mérite

plus vos bontés. Ce n'eſt ni par caprice, ni par légèreté que j'ai donné les mains à mon élection : j'ai été unanimement élu par cette illuſtre nation, par ce corps de nobleſſe qui s'eſt ſignalée depuis pluſieurs ſiècles par ſon attachement à la Pologne ; qui a plus d'une fois contribué à ſa gloire & à ſes avantages; qui ne cherche, ne demande & n'aſpire à autre choſe qu'à perſiſter dans la fidélité de ſes ancêtres ; & qui ne s'en départira jamais, à moins que d'y être forcée.

On nous a condamnés à Grodno, ſire : mais, nonobſtant toute la cabale, il y a eu des avis juſtes qui vouloient qu'on nous écoutât : on ne l'a point fait ; c'eſt le fondement de la juſte crainte des Curlandois, & la cauſe de la ſituation amère où je me trouve. On veut établir un tribunal de l'inquiſition en Curlande, comme on a déjà fait en d'autres lieux. Je l'attendrai avec toutes les diſpoſitions d'une ame ferme & inébranlable ſur tout ce que la prudence preſcrit en pareille conjoncture. Mais je ne pourrois, ſire, qu'être inconſolable pour jamais, ſi ces diſpoſitions me privoient des bontés & des graces de votre majeſté.

Daignez, ſire, faire quelqu'attention aux vérités que j'oſe vous expoſer, & qui doivent me rendre plus digne de votre pitié que de votre colère. Je ſuis, avec un reſpect infini, de votre majeſté, &c. *Signé*, MAURICE DE SAXE.

*A Mittavv.*

# *DIPLÔME*

## D'AUGUSTE, ROI DE POLOGNE,

### *contre l'élection du comte de Saxe.*

Du 26 octobre 1726.

AUGUSTE II, par la grace de dieu, roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, &c. D'autant que nous avons toujours regardé l'amitié & l'affection de nos très-chers bourgeois & habitans de ce royaume comme le principal & le plus solide de notre régence; & que nous avons tâché & tâchons encore d'étendre les frontières de la république, & d'y rejoindre les pays qui en ont été démembrés: A ces causes, & pour prévenir tous les prétextes qui pourroient causer quelque méfiance entre sa majesté & la liberté, en conséquence des *pacta conventa*; nous avons bien voulu promettre & engager notre parole royale, que nous ne permettrons à qui que ce soit de démembrer la province de Curlande du corps de la république, auquel elle a été jointe depuis tant de tems, & qui, en vertu des *pacta subjec-*

*tionis*, ou conventions de ſoumiſſion, doit rentrer ſous la dépendance du roi, & des états du royaume & du grand duché de Lithuanie, après la mort du duc Ferdinand ſans enfans mâles.

Dans cette vue, & pour ôter toute eſpérance à ceux qui aſpirent à cette ſucceſſion, nous déclarons que nous n'accorderons jamais l'inveſtiture à un nouveau duc, ſoit en particulier, ou conjointement avec les états. Nous ne donnerons auſſi aucun ſecours à qui que ce ſoit, directement ou indirectement : au contraire, nous envoyons ordre au comte Maurice de Saxe de ſe retirer inceſſamment du duché de Curlande, ſans pouvoir y retourner, ni y prendre aucun intérêt, ſous quelque prétexte, prétention, ou titre que ce puiſſe être.

Nous déclarons, de plus, que nous obligerons ledit comte à rendre tous les inſtrumens & lettres qui ont été faits en ſa faveur dans une aſſemblée défendue, pour les remettre aux états de cette république, actuellement aſſemblés en diète, comme étant de nulle valeur : & les Curlandois, qui ont été les auteurs de ces inſtrumens & actes, ſeront jugés devant nos tribunaux de relation.

Ordonnons & permettons que le préſent diplôme ſigné par nous, & ſcellé du ſceau de la couronne & du grand duché de Lithuanie, ſoit remis entre les mains du maréchal de la diète, & inſéré non ſeulement dans les loix, mais auſſi dans la matricule de chaque palatinat. *Signé*, FREDERIC AUGUSTE.

*A Grodno*,

# *AUTRE DIPLÔME*

## DU ROI DE POLOGNE,

## *pour incorporer le duché de Curlande à la Pologne.*

Du 9 novembre 1726.

AUGUSTE II, par la grace de dieu, roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, &c. D'autant que l'expérience fait voir que les états qui ſont réunis ſous un chef, & qui n'ont qu'une ſeule forme de régence, rendent un corps plus heureux, plus puiſſant & plus facile à gouverner, que lorſqu'ils ſont partagés ou déſunis, &c. A ces cauſes, nous réuniſſons & incorporons au royaume de Pologne, & au grand duché de Lithuanie, le duché de Curlande & de Sémigalle, dans le territoire de Pilten, & tout ce qui en dépend, de la même manière qu'ils ont été ci-devant réunis & incorporés aux autres états de la république. Nous les recevons comme citoyens de la couronne & du grand duché de Lithuanie, ainſi qu'ils ont été reçus ci-devant, avec les droits privilèges & libertés qui leur ont été accordés. Nous leur promettons de les

aſſiſter & défendre, avec les armées de la république, contre toute poſſeſſion injuſte, & contre toute invaſion des ennemis.

En excluant, rejettant & aboliſſant à perpétuité toute ſubſtitution ou inveſtiture d'un nouveau ſucceſſeur après la mort du préſent duc Ferdinand, nous rompons, & annullons en même-tems, toutes les entrepriſes & pratiques qui ont été faites injuſtement contre nos mandats, ordres & défenſes, & particulièrement la dernière aſſemblée illicite, avec tous les actes qui y ont été dreſſés, touchant une prétendue ſucceſſion éventuelle : Et, en vertu de notre pouvoir ſuprême ; & de la puiſſance immédiate de la république, nous déclarons, par une loi perpétuelle & irrévocable, toutes ces entrepriſes, pratiques & actes illicites, de nulle valeur & inſubſiſtans, ſans qu'on en puiſſe jamais tirer aucun avantage.

Et, afin que les demandes & repréſentations des états de la province de Curlande, au ſujet des affaires domeſtiques, & des arrangemens pris pour l'affermiſſement du bien intérieur & de la régence même, puiſſent être expédiées & & terminées plus promptement à l'avantage d'un chacun;

chacun ; nous nommons, du consentement de tous les états de la république, pour commissaires de la part du sénat, l'évêque d'Ermeland, avec les palatins de Mazovie, de Plosko & de Trocko, non seulement pour écouter & examiner lesdites demandes & représentations, mais aussi pour faire tous les règlemens de cette province, & en conséquence ajuster tous les différends & toutes les prétentions domestiques & étrangères; avec ordre de faire rapport de tout à la république, afin d'en recevoir l'approbation & la confirmation à la prochaine diète.

Nous donnons pouvoir ausdits commissaires de juger promptement & de faire punir tous ceux qui pourroient s'opposer ou se rébeller contre les droits de la république, le pouvoir des commissaires, & la présente constitution. Enjoignons, avec l'autorité de la présente diète, aux généraux des deux nations de les assister de troupes, lorsqu'ils en seront requis : & voulons que lesdits commissaires ayant fixé le tems de ladite commission, par des lettres circulaires, ils l'exécutent aussi promptement qu'il leur sera possible.

Nous défendons en même-tems, par autorité de la présente diète, à tous les habitans du duché

de Curlande & de Sémigalle, & du territoire de Pilten, ſoit en général ou en particulier, d'entretenir aucune correſpondance, négociation ou liaiſon avec les miniſtres étrangers; de faire quelques nouveautés, ou de fomenter des entrepriſes préjudiciables aux droits de la république, ſoit directement ou indirectement, ſous quelque titre ou apparence que ce puiſſe être, ſous peine de crime de lèſe-majeſté, de haute-trahiſon, & de toute autre punition, ſuivant la rigueur des loix; à quoi ſeront auſſi ſujets tous ceux qui ſeront découverts dans la ſuite être fauteurs, complices & exécuteurs deſdites conventions, conformément aux loix établies par le traité de Varſovie. *Signé*, FREDERIC AUGUSTE.

*A Grodno.*

# RESCRIPT

## DU COMTE DE SAXE,

*par lequel il invite les Curlandois à prendre les armes, & à venir le joindre.*

Du 18 août 1727.

MAURICE, comte de Saxe, par la grace de dieu, duc de Curlande & de Sémigalle, maréchal des camps & armées de ſa majeſté très-chrétienne, à nos amés & fidèles états & ſujets, SALUT. Les troupes étrangères dont la Curlande eſt remplie aujourd'hui, contre tout droit des gens, ne permettent pas de douter de leurs mauvaiſes intentions; & le ſalut commun de la patrie devant être le premier ſoin d'un ſouverain, nous avons cru devoir nous ſervir de toute notre autorité ducale, pour concourir de toutes les forces qu'il a plu à dieu nous mettre en main, en diſſipant un ennemi qui vient injuſtement & à main armée menacer nos vies & nos biens. Bien perſuadés que nous ſommes, que ce ſont les hommes qui décorent les

fouverains de leurs titres, mais que c'eft dieu feul qui leur donne la puiffance ; après avoir mis en lui toute notre confiance, & l'avoir imploré de tout notre cœur de s'intéreffer à la juftice de notre caufe, nous avons mandé, enjoint & ordonné, enjoignons, mandons & ordonnons, par ces préfentes fignées de notre main & fcellées du fceau de notre chancellerie, à tous nos fujets en état de porter les armes, de quelqu'état, profeffion, condition & qualité qu'ils foient, de s'armer incontinent, & de venir fe joindre à nous dans l'ifle d'Ufmaiz, pour y prendre nos ordres. Nous invitons auffi la nobleffe, après avoir donné l'exemple à leurs vaffaux, en s'armant pour la défenfe commune, de fe rendre auprès de nous, pour y conférer fur les moyens les plus prompts & les plus expédiens pour éloigner de nous les malheurs & les calamités dont nous fommes menacés. Pourquoi nous mandons à tous nos grands officiers, gouverneurs, capitaines généraux, capitaines particuliers, & baillifs, de tenir, chacun en droit foi, la main à la prompte exécution de notre préfent refcript, qui fera lu, publié, & affiché dans toutes les villes,

bourgades, châteaux, & villages de notre obéiſſance. DONNE' dans notre camp de l'iſle d'Uſmaiz, le dix-huit août mil ſept cent vingt-ſept.

*Signé*, MAURICE DE SAXE.

## LETTRE

### DU ROI DE POLOGNE, AU COMTE DE SAXE,

Du 20 mai 1732.

MONSIEUR le comte de Saxe, j'ai reçu votre lettre du 10 du mois paſſé. Je ne ſuis point ſatiſfait de ce que monſieur d'Asfeld vous a dit au ſujet du deſſein que je vous ai envoyé pour ſervir à couvrir le pont de Metz : cela ſent la vieille routine. Mais il eſt à préſent queſtion d'autre choſe. Je voudrois avoir un corps de cavalerie légère. J'ai eu un régiment de huſſards, qui n'a pas brillé en Pologne dans la guerre de la confédération : cependant Bauditz, le prince de Weiſſenfeld, & les autres généraux qui ont ſervi en Flandre, diſent des merveilles des huſſards, & inſiſtent pour que j'en faſſe lever un régiment. Il m'eſt d'avis que des compagnies Walaques valent mieux. Les douze, que vous avez vues en Poméranie en 1713 ou 14, ont fort bien ſervi ; & j'ai oui parler avec éloge de celles que le roi de Suède avoit avec lui en Norwège. Ainſi je ſuis porté de préférence pour les Walaques ; d'autant plus qu'il m'eſt plus aiſé d'en avoir, qu'ils ſont

moins ſujets à déſerter, & que leurs chevaux ſont meilleurs. Je crois que l'éloignement que font paroître mes généraux pour ces compagnies Walaques, vient de ce qu'elles reſſemblent aux compagnies polonoiſes; & vous connoiſſez leur antipathie. J'ai remarqué que, toutes les fois que l'on a débattu cette matière, vous vous êtes tu. Comme je n'attribue point votre ſilence à l'ignorance, je vous ſoupçonne d'avoir quelqu'idée là-deſſus. Faites-m'en part, avant que je me détermine pour la levée de cette cavalerie légère, dont cette lettre fait le ſujet. Sur ce, je finis, mon cher comte de Saxe, priant dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde. Fait à Dreſde.

*Signé*, AUGUSTE, ROI.

# RÉPONSE

DU COMTE DE SAXE, AU ROI DE POLOGNE,

*avec les additions qu'il y a faites depuis, dans la copie qu'il en a laissée.*

Juin 1732.

SIRE,

Les dernières guerres m'ont fourni des matériaux à notes que je prens la liberté de joindre à cette lettre.

J'AI reçu la lettre que votre majesté m'a fait la grace de m'écrire le 20 du mois passé. Mon silence, sire, au sujet de la cavalerie légère, dans les conversations qui se sont tenues à ce sujet, étoit causé par la conséquence dont me paroît cet objet. Mais, puisque votre majesté me l'ordonne, j'en dirai ma pensée avec cette liberté militaire que votre majesté a la bonté d'exiger de ceux avec qui elle daigne s'entretenir des affaires du métier. Une armée, dénuée de cavalerie légère, ou qui n'en a pas suffisamment pour tenir tête à celle de l'ennemi, peut se comparer à un homme armé de toutes pièces, qu'on mettroit aux mains avec une troupe d'écoliers, qui n'auroit

Les trois expéditions des Moscovites en Crimée, & leurs trois campagnes en Valachie.

n'auroit pour armes que des mottes de terre. Cet Hercule feroit bientôt obligé de fe retirer hors d'haleine, & couvert de honte & de confufion. Si votre majefté n'a pas été contente des huffards pendant la confédération dernière; fi elle fe loue des Walaques qu'elle a eu en Poméranie; fi ceux du roi de Suède ont fi bien fait en Norwège; & fi les généraux de votre majefté parlent avec tant d'éloge des huffards de l'empereur; toutes ces chofes, fire, viennent du même principe.

En 1713, votre majefté fit venir en Poméranie douze compagnies de Walaques, qui y firent des merveilles, parceque les Suédois n'avoient aucune cavalerie légère; ce qui nous donna la fupériorité en campagne. Ces Walaques étoient toujours fur leurs grandes gardes: nos fourages, nos pâtures fe faifoient toujours avec aifance & fans rifque; les leurs étoient fouvent attaqués : ils ne pouvoient faire de détachemens que nous ne le fçuffions, & que nous ne fuffions en état de les battre; ils étoient dans une parfaite ignorance des nôtres, quoique ce fût dans leur propre pays que nous fiffions la guerre. Voilà, fire, ce que caufe la fupériorité

en campagne ; & à partie égale, on ne doit l'attribuer qu'à la cavalerie légère.

Monſieur le comte de la Marck, qui eſt ambaſſadeur en Eſpagne, peut en dire des particularités, en ayant été témoin.

Le roi de Suède ſentit cette conſéquence, & fit venir de Turquie quelques compagnies Walaques, qui pensèrent être la cauſe de la ruine des Danois en Norwège; parceque les Danois n'avoient aucune cavalerie légère.

Les généraux de votre majeſté l'ont engagée par la ſuite à renvoyer ces douze compagnies Walaques, & à faire lever un régiment de huſſards dont elle n'a pas cru avoir lieu d'être contente pendant la confédération en Pologne de l'année 1715. La raiſon en eſt évidente : c'eſt que toute la cavalerie polonoiſe eſt cavalerie légère ; & que, huſſards contre huſſards, le nombre doit avoir la ſupériorité.

Auſſi ai-je vu nos huſſards ne pas oſer aller à mille pas au-delà de nos grandes gardes : &, quand on faiſoit un détachement pour les ſoutenir, ce détachement étoit peu après inveſti par les Polonois, & revenoit quelquefois de pluſieurs lieues en combattant. Nos fourages étoient ſouvent inquiétés, nos convois & nos équipages toujours attaqués dans les marches ; & l'on paſſoit ſa vie ſous les armes, ſans nulle nouvelle

de l'ennemi, que lorſqu'on le voyoit : ce qui, à la longue, ruine une armée. Il ſemble que les choſes les plus évidentes le cèdent aux uſages. Les généraux de votre majeſté vous propoſent de nouveau, ſire, la levée d'un corps de huſſards, parcequ'ils en ont ſenti l'utilité en Flandre : c'eſt, à la vérité, le triomphe des huſſards que la guerre contre la France, parceque les François n'en ont qu'une poignée, & que l'empereur en a toujours cinq ou ſix mille dans ſes armées. Cela fait que les armées impériales ont eu cette ſupériorité en campagne, dont je parle, qui, à la conſidérer ſuperficiellement, n'eſt pas de grande importance ; mais qui, dans le fond, importe beaucoup. Car, ſi l'on n'eſt les maîtres de la campagne, les détachemens que l'on fait courent toujours riſque d'être battus : ſi l'ennemi ſe montre à ces détachemens, il ſera plus fort qu'eux ; & s'il eſt plus foible, ils ne le trouveront pas pour le battre, parcequ'il ſera averti. D'ailleurs, les huſſards de l'empereur ſont perpétuellement à la vue des grandes gardes, & voient ce qui ſe paſſe dans le camp. Si l'on fait un mouvement, ils en avertiſſent ſur le champ, & très-vîte ; s'il y a un parti de cavalerie dehors, ils le

Le détachement de M. de Cerizy, pendant le ſiége de Philiſbourg ; & celui de M. Berechini auprès de Mayence, après le ſiége de Philiſbourg, en 1734.

découvrent : au lieu que les leurs rodent à l'entour d'une armée françoiſe en toute ſureté ; ce que les François n'oſeroient hazarder, parceque leur cavalerie légère ne leur donne pas cette ſupériorité en campagne, ſi utile & ſi néceſſaire. D'ailleurs, ces huſſards ramaſſent tous les déſerteurs, & font priſonniers tous ceux qui s'écartent des armées françoiſes. Les mêmes raiſons font que les eſpions ne paſſent qu'avec peine, & que les Allemands ne ſçauroient déſerter ſi facilement ; de manière que les nouvelles ne doivent pas être fréquentes dans les armées françoiſes, & l'on n'en ſçauroit avoir trop ſouvent. Ils ont encore une facilité par là, qui eſt d'envoyer des officiers entendus avec ces huſſards, qui regardent, avec des yeux de maîtres, les poſtes & les poſitions ; & peuvent former, ſur l'inſpection des lieux, des projets dangereux aux armées françoiſes.

L'affaire de la Sechia.

L'affaire de Luzara, en 1702, en eſt un exemple inoui. Toutes les guerres de l'antiquité ne nous en fourniſſent aucun d'une armée embuſquée de cent pas à l'autre, & qui guette le moment qu'elle ſoit entrée dans ſon camp & qu'elle ait quitté ſes armes, pour l'attaquer.

Mais les huſſards de l'empereur n'ont pas les mêmes avantages avec les Turcs, parceque ceux-ci leur ſont ſupérieurs en nombre & en légèreté. Auſſi ai-je vu, quand j'ai été en Hongrie, que nous ne marchions qu'à tâtons, que nous n'avions nulle nouvelle des Turcs; & que ces huſſards, tant vantés, n'oſoient pas quitter les grandes gardes de vue : ce qui eſt très-dangereux; car l'on peut tomber dans bien des ſortes d'inconvéniens, lorſqu'on n'eſt informé de rien. Dix mille hommes feront croire à un général, qui n'a pas la ſupériorité de la campagne, que c'eſt toute l'armée des ennemis, ſi celui qui commande paye d'effronterie, & l'arrêteroient tout court pour faire ſa diſpoſition : en tout, l'on marche comme des aveugles, lorſqu'on n'a pas cette ſupériorité de la campagne.

L'affaire de monſieur de Vallis à Caëſka, 1739.

Retraite de monſieur de Konigzeg du Seraglione, 1735.

A tous ces inconvéniens, ce n'eſt pas conſulter un bon remède, que celui d'oppoſer à l'ennemi un nombre ſupérieur de cavalerie légère; parceque cette cavalerie conſomme une quantité de ſubſiſtance, & ne rend pas plus fort en cavalerie le jour d'un combat, parceque l'on ne ſçauroit compter ſur elle pour la ſolidité. Il eſt même dangereux de l'avoir à ſes côtés en grand

nombre : nous ne l'avons que trop éprouvé en Pologne, dans la guerre contre les Suédois; & ils s'en ſont mal trouvés eux-mêmes à la bataille de Calich, comme votre majeſté ſçait très-bien. Il faut donc avoir recours à d'autres moyens. Les François ont cru remédier par des compagnies franches. On les met dans des châteaux aux environs des camps; de là, elles font quelques courſes : mais comme elles ne ſont pas mieux montées que les dragons, elles ne s'éloignent guères des poſtes qu'elles occupent, & il faut peu de choſes pour les maſquer. Cela donne un peu plus d'aiſance; mais le remède n'eſt pas ſuffiſant.

Le roi étoit à cette bataille.

Il n'y a pas de ſouverain en Europe qui ſoit mieux en état de faire une excellente cavalerie légère, que votre majeſté. Ses troupes ſont accoutumées, depuis vingt-ſix années de différentes guerres, à combattre contre de la cavalerie légère, & à ne ſe point effrayer du nombre. Car, avec les Turcs, les Hongrois, les Tartares & les Polonois, c'eſt le point; il n'y a qu'à tenir ferme: & c'eſt l'impoſſibilité de fuir avec nos gros chevaux, qui nous a appris cette méthode. Que l'on mette ces hommes-là ſur des chevaux vîtes,

qu'on les accoûtre légèrement; & je me persuade qu'ils auront bientôt ôté à la cavalerie légère de l'ennemi cette impertinence qui ne consiste que dans l'impunité & la facilité de fuir. Il faut que j'en donne une preuve. La voici:

Au camp de . . . . . . en Italie, monsieur de de Vendôme, excédé de ce que les hussards venoient tous les jours à la tête de son camp en assez grand nombre, & roulant peut-être quelque projet dans sa tête, dit qu'il voudroit bien être défait de cette race là. Un officier de cavalerie, espagnol, lui dit qu'il l'en délivreroit bientôt, s'il vouloit permettre que l'on fît venir un régiment espagnol à l'armée, qui n'étoit pas éloigné de-là. Monsieur de Vendôme y consentit. Le régiment espagnol arriva le même soir dans l'armée. On leur fit mettre les paquets bas, & on les embusqua avant le jour derrière les grandes gardes.

Le lendemain, les hussards reparurent à leur ordinaire. Tout d'un coup ce régiment, baissant la main sur les hussards par différens endroits, les joignit; & les Espagnols, avec leurs longues épées, en firent une grande destruction. Cette leçon les corrigea si bien, que l'on ne vit plus

de huſſards de toute la campagne. Cela fait ſuffiſamment connoître qu'ils ne s'approchent que lorſqu'ils croient le pouvoir faire impunément. Dans la retraite, ils ne ſçavent que fuir; & il faut combattre & ſe retirer doucement. C'eſt ce que ſçavent faire les troupes de votre majeſté. Cent chevaux ſe retireront devant une multitude de cette cavalerie légère : une longue continuation d'événemens le leur a appris, & cela a paſſé en principes dans l'eſprit du ſoldat.

Si votre majeſté approuve mes réflexions ſur ce ſujet, il faudroit choiſir dans toutes ſes troupes mille hommes de la plus petite taille; en prendre des officiers dont la valeur, l'expérience & l'intelligence fuſſent bien reconnues, pour les commander; en compoſer douze compagnies, ce qui feroit environ la troupe à quatrevingt: quand il en faudroit trente hommes, elle reſteroit encore à cinquante; ce qui fait toujours une troupe de cavalerie, comme on les envoie à la guerre dans tous les ſervices règlés.

J'ai dit qu'il faut choiſir les plus petits hommes, parcequ'on a ſouvent éprouvé qu'un cheval qui fera trente-lieues d'une heure de chemin dans un jour, ſous un homme qui ne pèſera

ſera que 120 à 130 livres, qui eſt le poids ordinaire d'un homme de cinq pieds deux pouces, n'en fera à peine que la moitié ſous un homme de 150 à 180; & pour ſa vîteſſe, il s'en faudra 100 à 150 pas ſur mille. Toutes leurs armes doivent être extrêmement legères, ainſi que tout l'accoûtrement. Quant aux chevaux, votre majeſté peut les avoir fort bons, en les tirant des marchands Walaques qui en amènent aux Otakis, du Bougiac, de la Beſſérabie, de la Romélie, enfin, de tous ces Turcs d'Europe, qui ſont infiniment meilleurs, plus vîtes, plus grands & mieux corſés que les chevaux hongrois, & ne feront pas plus chers que ceux de Holſtein qu'on emploie dans la cavalerie ſaxone.

Les avantages que votre majeſté peut tirer d'un pareil corps ſont très-grands : car, quoique ce ſoit de la cavalerie légère, elle aura la ſolidité de ſes meilleurs régimens; & ſe battra bien, ſoit à pied, ſoit à cheval. Mais il ne faut pas qu'elle faſſe de ſervice dans l'armée; parce-que, s'ils ſont obligés aux tentes, aux marches, & aux eſcortes, à camper en ligne, à donner aux grandes gardes, & à fourager avec l'armée, ils ne feront pas en état de remplir ce à quoi on les

destine. Tout leur service journalier ne doit consister qu'en une troupe de cinquante, qu'ils doivent donner pour les promenades & les courses du général. Mais ils doivent tous les jours avoir plusieurs partis dehors pour battre l'estrade, selon que le général le leur indiquera : & lorsque le colonel voudra faire quelqu'entreprise, il doit en demander la permission au général, & l'exécuter selon ses propres lumières; & l'on ne doit pas le gêner sur les moyens. Bien des généraux n'entreprennent point des choses très-faisables, parcequ'ils croient que leur réputation est engagée au succès, ce que l'on évite par ce moyen. C'est pourquoi je voudrois qu'on appellât ce régiment, *des volontaires*, qui répond à l'idée des compagnies franches. Quand l'armée marche, ils doivent marcher avec les campemens, pour battre & découvrir le pays. Si le terrein ne le permet pas, on doit leur laisser le choix du chemin, pourvu qu'ils ne tombent point dans la marche de l'armée; & il vaut mieux pour eux qu'ils fassent un détour de quelques lieues que de marcher dans l'armée.

On doit leur laisser le choix du terrein, pour se camper aux environs de l'armée, quand le

quartier-maître eſt aſſigné, celui de la proximité de l'eau, du bois, des pâtures, un terrein ſec. Toutes ces choſes font la conſervation d'un tel régiment, & le maintient en état de rendre de grands ſervices. S'il y a quelque bourg muré ou château à une lieue ſur le front de l'armée, l'on peut y jetter ce régiment. Alors le général eſt tranquille; car aucune cavalerie légère n'oſeroit venir entre ce poſte & l'armée. L'attaquer, ſeroit une groſſe affaire; parcequ'il ſeroit ſoutenu auſſitôt par les piquets de l'armée: cela ne s'entreprend point ſans s'expoſer à de fâcheuſes ſuites, témoin l'affaire de la caſſine de Moskolini en Italie, où le prince Alexandre de Wirtemberg fit tuer inutilement bien d'honnêtes gens. Mais je tombe toujours dans les digreſſions; elles viennent de l'utilité dont je crois un pareil corps. Si votre majeſté en étoit convaincue, il ne faudroit pas qu'elle attendît le moment de la guerre pour le former, parceque les corps nouveaux que l'on fait de recrues n'ont aucune conſiſtance, & que celui-ci n'en ſçauroit avoir trop; & ce ſeroit prodiguer de l'argent inutilement, &c.

Les deux affaires de Colorne, 1734.

*Le reſte de cette lettre contenoit un détail de*

*l'armement, de l'habillement & du traitement, que j'ai cru ſuperflu d'ajouter à cette copie.*

*Addition à la lettre précédente, dans la copie qu'en a laiſſée monſieur le comte de Saxe.*

MA lettre fut montrée, & critiquée par tous les généraux: mais j'ai tout lieu de croire qu'elle avoit été agréable au roi, par la réponſe qu'il me fit, & par la levée du régiment, qui fut commencée. Sur ces entrefaites, le roi mourut; & l'électeur de Saxe la fit continuer. Mais, au lieu d'un que j'avois jugé ſuffiſant, vu la proportion des troupes, on en forma deux, dont l'un fut confié à monſieur Sibeliski, & l'autre à monſieur de Milekau; deux officiers dont la réputation n'eſt pas équivoque. L'on tira dans toutes les troupes des ſubalternes à proportion; & les ſoldats de petite taille n'ayant pas pu ſuffire, l'on y joignit environ ſix cent chaſſeurs; & l'on nomma ces deux régimens *chevaux-légers*. Ils ont, pour ainſi dire, fait toute la beſogne en Pologne: mais l'action la plus remarquable a été celle dont je vais faire le récit.

Le palatin Tarlo étoit maréchal de la confé-

dération pour le roi Stanislas de Pologne, & pouvoit avoir vingt-deux à vingt-trois mille hommes des troupes de la république. Comme la Saxe étoit médiocrement gardée, & que les troupes saxones étoient en différens quartiers tout le long de la Vistule, monsieur le palatin Tarlo crut qu'il lui seroit aisé de faire une invasion dans la Saxe jusqu'à Carga, où il y avoit un poste de cent cinquante hommes. Le prince de Saxe-Weissenfelds, qui jugea de son dessein, & qui ne crut pas les frontières de la Saxe assez bien garnies pour l'empêcher d'entrer & d'y causer un désordre affreux, fit assez de diligence pour arriver à Posen en Pologne, qui est à vingt-quatre lieues de Carga. Il y ramassa à la hâte les deux régimens de chevaux-légers, & environ douze cent hommes de cavalerie pesante, força de marche, & joignit le palatin Tarlo, qui avoit été obligé de retarder la sienne d'un jour pour prendre le poste de Carga. Il l'attaqua, le défit, & le poursuivit pendant trente lieues. Le palatin y perdit son canon & ses bagages : le reste fut si bien dispersé, que le palatin ne se sauva qu'à grande peine avec cinquante hommes à Konisberg. Cela donna le

dernier coup à la guerre de Pologne. Les douze cent chevaux ſaxons ne ſe trouvèrent qu'au premier choc, parcequ'ils ne purent jamais joindre les chevaux légers, qui ne ceſsèrent de tuer & de pourſuivre pendant deux jours : &, comme il ſe faiſoit des embarras dans les défilés que les Polonois étoient obligés de paſſer, la tuerie y fut grande.

Les troubles pacifiés en Pologne, le roi Auguſte fut obligé de renvoyer les troupes ſaxones dans leur pays; & ne pouvant, ſelon les conſtitutions du royaume, garder que quatorze cent ſaxons pour ſa garde, il donna la préférence à ces deux régimens de chevaux-légers ſur le reſte de ſes troupes ſaxones. Ils furent réduits à ſix cent chacun; le reſte fut renvoyé en Saxe, avec les troupes ſaxones, & l'on y joignit deux cent gardes du corps; ce qui fait enſemble quatorze cent qui compoſent actuellement ſa garde. C'eſt un de ces deux régimens remis à mille hommes que je propoſe.

Le palatin Tarlo eſt à Paris. On peut lui demander des circonſtances du fait qui le regarde. A ſon défaut, toute la Pologne en peut rendre témoignage.

Au mois d'avril 1740, je propoſai à la cour de France d'amener un de ces deux régimens au ſervice du roi, parceque le roi de Pologne vouloit bien me le donner. Je ne demandois que vingt-cinq livres par mois, pour remonte & pour tout, depuis le colonel juſqu'au tambour, faiſant à mes frais la conduite juſqu'à Landau.

## PROTESTATION

### DU COMTE DE SAXE

*contre toute élection faite ou à faire d'un duc de Curlande à son préjudice.*

Du 5 mai 1741.

NOUS, MAURICE DE SAXE, duc de Curlande & de Sémigalle, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, SALUT. Comme il a plu à la divine providence de nous appeller à la succession éventuelle des duchés de Curlande & de Sémigalle, par le choix libre & unanime de la noblesse & des états de ces duchés, nous croirions manquer à ce que nous devons à nous-mêmes, & à l'honneur de ce choix, si nous gardions le silence dans cette conjoncture, où la même main qui avoit mis un usurpateur en notre place, se dispose, après l'en avoir fait descendre, de confirmer cette première violence par une seconde, & à la revêtir des formalités apparentes d'une élection.

La Curlande, en possession pendant plusieurs siècles du droit de choisir ses souverains dans la personne

perſonne des grands-maîtres de l'ordre Teutonique, effrayée en 1561 de la puiſſance & de l'ambition des grands-ducs de Moſcovie, jugea à propos de ſe mettre ſous la protection du roi & de la république de Pologne : elle donna pouvoir à Gottard Kettlers, alors grand-maître, de traiter avec Sigiſmond-Auguſte, roi de Pologne ; & dans ce traité, il fut établi que Gottard demeureroit prince ſouverain de Curlande, ſous le titre de duc ; & que ce titre paſſeroit, avec la ſouveraineté, à ſes deſcendans mâles à perpétuité.

La Curlande s'unit ainſi elle-même à la république de Pologne, mais comme fief ſouverain immédiat ; pour, à l'abri de cette union, jouir de tous ſes anciens droits & privilèges, & conſerver à jamais ſa liberté, & la forme de ſon gouvernement. Ce traité fut confirmé par le ſerment ſolemnel de Sigiſmond-Auguſte, & ratifié par la république.

En 1726, le grand âge du duc Ferdinand, le dernier des deſcendans de Gotthard Kettlers, fit ſonger la Pologne à diviſer la Curlande en palatinats, & à la réunir immédiatement à la république. Mais les états de Curlande, juſtement

allarmés d'une réunion ſi contraire au traité d'union, & qui ſappoit les fondemens de leur liberté & de leur religion, & menacés en même tems, par une autre puiſſance auſſi voiſine que redoutable, de recevoir un maître les armes à la main, ſongèrent à choiſir un ſucceſſeur au duc Ferdinand, pour ôter tout prétexte de violence.

La nobleſſe & les états de Curlande jettèrent alors le choix ſur nous; & s'étant convoqués en diète générale à Mittaw le 5 juillet 1726, ils nous déférèrent, par leurs ſuffrages unanimes, la ſucceſſion éventuelle de ces duchés. Par l'acte le plus autentique, ils nous choiſirent pour être leur ſouverain après la mort du duc Ferdinand; & par des liens mutuels & indiſſolubles, nous nous donnâmes à eux comme ils ſe donnèrent à nous; & le diplôme de notre élection eſt peut-être, de tous les titres qu'un ſouverain peut produire, le plus légitime & le plus inviolable.

L'honneur d'un tel choix ne nous avoit point empêchés de voir les dangers qui y étoient attachés : mais nous ne nous étions crus que plus obligés à les partager avec des peuples qui nous donnoient une auſſi grande marque de confiance;

& nous avions lieu de croire que la Pologne, ouvrant les yeux ſur ſes propres intérêts, renonceroit à des prétentions mal fondées, & ne ſouffriroit jamais que la Curlande reçût un maître forcément, d'une main étrangère.

L'événement fait voir tout ce que la paſſion & les intérêts particuliers ont de force contre la juſtice & l'intérêt général. Abandonnés par la Pologne, attaqués par la Ruſſie, & plus ſenſibles encore aux malheurs de la Curlande qu'aux nôtres, nous fumes obligés de céder à la néceſſité, & de nous arracher malgré nous d'un pays où nous aurions verſé tout notre ſang, ſi nous avions pu le faire avec la moindre utilité : mais ce ne fut qu'après que les états de Curlande eurent confirmé dans une ſeconde diète le diplôme de notre élection, ſeule & dernière preuve qu'ils pouvoient donner à l'Europe de la liberté de leur premier choix, & à nous de la conſtance de leur affection & de leur attachement.

Il ne nous reſtoit que la voie des proteſtations, unique recours des foibles, contre l'élection forcée qui fut faite enſuite, & arrachée des Curlandois par les Ruſſes à main armée : mais cette voie même nous fut fermée par la puiſſance de

nos ennemis. Les perſonnes que nous envoyâmes pour proteſter contre l'élection violente du comte de Biron, furent écartées ou enlevées : & il ne nous reſta pas même la faculté de faire entendre nos repréſentations.

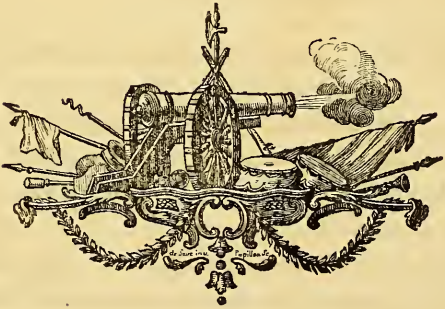
Comme ce ſeroit autoriſer en quelque manière l'injuſtice qui nous a été faite, & qu'on veut aujourd'hui confirmer par une autre, ſi nous gardions le ſilence ; ce ſeroit manquer auſſi à ce que nous devons à nous-mêmes, & à l'acte ſolemnel qui nous lie pour jamais à la Curlande, & qui lie la Curlande à nous : ce ſeroit renoncer au plus légitime de tous les titres, qu'aucun conſentement extorqué ne peut anéantir, & qu'aucun laps de tems ne ſçauroit preſcrire.

C'eſt pour ces cauſes, qu'en attendant qu'il plaiſe à dieu nous faire rendre la juſtice qui nous eſt due, nous proteſtons ici, à la face de toute la terre, contre toute élection faite ou à faire d'un duc de Curlande à notre préjudice, comme étant nulle de plein droit. Nous déclarons enfin que nos ennemis ſeront ſeuls reſponſables devant dieu de la violence qu'ils font à la Curlande & à nous : & nous réſervant tous nos droits, qui ſub-

ſiſtent, & qui ſubſiſteront à jamais dans leur entier, nous avons appoſé à ces préſentes le ſceau de nos armes, & joint le diplôme de notre élection, pour le tout être publié par-tout où beſoin ſera. Fait à Paris, ce 5 mai 1741.

*Signé,* MAURICE DE SAXE.

*Et plus bas*, DE PAULI.



# LETTRE

DU COMTE DE SAXE, AU CHEVALIER FOLARD,

*dans laquelle il lui fait part des lettres de l'électeur de Bavière, & des réponſes qu'il avoit faites à ce prince, concernant l'entrepriſe ſur Prague.*

Du 28 novembre 1741.

MON CHER CHEVALIER,

ON ne peut que s'inſtruire, en s'entretenant avec vous des choſes de la guerre; & perſonne ne traite cette matière dans le ſublime, comme vous. Votre dernière lettre m'a fait grand plaiſir. Je vais continuer à vous informer de ce que nous avons fait.

Je ſuis arrivé le 18 novembre, avec ma réſerve, de Conigſaal où j'ai conduit du Danube l'électeur de Bavière. Le 20, les Saxons nous ont joint au nombre de vingt mille hommes des plus belles & des plus leſtes troupes. Le corps de monſieur de Gaſſion ſe rendit auſſi le même jour devant Prague. De manière que j'étois à la

droite, monſieur de Gaſſion au centre où l'électeur s'eſt rendu, & les Saxons à la gauche. L'artillerie ſaxone, pour le ſiége, eſt reſtée douze lieues derrière, à Boudine, faute de chevaux pour l'amener. Les premiers jours ſe ſont paſſés à reconnoître la place. Le 22, j'écrivis la lettre ſuivante à l'électeur.

MONSEIGNEUR,

» JE ſuis revenu ici à deux heures du camp « des Saxons, où votre alteſſe électorale m'avoit « envoyé, & où j'ai paſſé la nuit avec cinq cent « grenadiers & quatre bataillons, à deux cent « toiſes de la paliſſade, pour attendre le moment « que l'attaque ſeroit commencée ſur la droite « par les troupes françoiſes. Votre alteſſe électo- « rale m'avoit fait l'honneur de me le dire ; & « je ne me ſuis retiré que lorſque l'arrivée du jour « ne me laiſſoit aucune eſpérance ſur cette en- « trepriſe. L'on m'a remis, à mon arrivée, la lettre « que votre alteſſe électorale m'a fait l'honneur « de m'écrire, & où elle m'ordonne de faire un « détachement de mille maîtres, ſix cent dra- « gons, & cinq à ſix cent fantaſſins avec quelques «

» huſſards, pour paſſer la rivière de Muldau, & » faire rentrer quelques cent mille rations de » fourages, pour en faire un magaſin à Conig- » ſaal. J'obéirai à vos ordres, monſeigneur. Mais » mon pont ſur la Muldau n'eſt point établi, & » je courrois riſque de perdre ces troupes, ſi el- » les étoient pouſſées; d'autant plus qu'il pourroit » ſe faire que l'avant-garde de M. Neuperg ſeroit » demain à notre hauteur. Ainſi, ſans expoſer » ce corps à un danger apparent, je ne puis l'en- » voyer de l'autre côté de la rivière : ſi les en- » nemis y ſont, ils ſeront ſupérieurs, & je ne » ferai rien rentrer des fourages demandés; & » s'ils n'y ſont pas, un détachement de trois cent » chevaux, qui a paſſé aujourd'hui avec mon- » ſieur de Beauvau, fera venir les habitans à » l'obéiſſance, autant que les voitures du pays » pourront fournir à amener des fourages. Sur » quoi toutefois votre alteſſe électorale ne doit » pas douter : car elles ſont toutes occupées au » tranſport desdits fourages, & à peine ai-je pu » aſſembler de quoi fournir à notre ſubſiſtance & » à celle des fourages.

» Je ne veux pas entretenir votre alteſſe élec- » torale des autres inconvéniens qui ſe trouvent

à faire

à faire ce détachement là : & je prendrai la li- «
berté de paſſer tout d'un coup à un plus grand «
détail ſur notre ſituation. «

Votre alteſſe électorale aura la bonté de ſe «
ſouvenir, qu'étant à ſaint Polten, je pris la li- «
berté de lui dire qu'il falloit ſe mettre à che- «
val ſur le Danube, à Creins, & y fortifier les «
deux côtés du pont qui y étoit etabli : que, par «
ce moyen, nous empêcherions monſieur de «
Neuperg de ſe porter au poſte important de «
Tabor & à Prague ; ce qui faciliteroit au corps «
de monſieur de Gaſſion & aux Saxons de faire «
le ſiége de cette ville, ſans que les ennemis «
oſaſſent y apporter le moindre obſtacle ; & «
que, par cette poſition, elle conſerveroit la «
conquête qu'elle venoit de faire de la haute «
Autriche. «

Votre alteſſe électorale a jugé à propos de «
ſe retirer des environs de Vienne, & de ſe ren- «
dre à Budweiſſ & de-là à Prague. Elle ſe reſ- «
ſouviendra comme j'ai combattu cette der- «
nière démarche ; & combien j'ai inſiſté pour «
qu'elle ſe portât ſur Tabor, pour y établir les «
poſitions. Vous vous êtes preſſé, monſeigneur, «
de venir devant Prague : vous n'avez pas re- «

» connu les lieux par vous-même ; & on a aban-
» donné ce poſte, ſans néceſſité, qui eſt d'une ſi
» grande importance, que la perte de la haute
» Autriche s'enſuivra, & que nous manquerons
» la conquête de la Bohême, ſi, par une con-
» duite prompte, ferme & convenable, on ne
» répare cette faute.

» Nous avons ici près de quarante mille hom-
» mes. Il faut demain jetter nos ponts ſur la
» Muldau, & marcher au-devant des ennemis
» qui s'avancent vers Prague. Avec un tel corps,
» nous ne devons rien redouter, & nous pouvons
» prendre des poſitions qui nous donneront tout
» le tems d'attendre le corps de monſieur de
» Leuville, & les Bavarois qui ſeront ici dans ſix
» jours: & alors nous ſerons ſupérieurs aux en-
» nemis en nombre, & ſans doute en qualité de
» troupes. La priſe de Prague, celle de la Bo-
» hême, la conſervation de la haute Autriche,
» & celle de ſes propres états & de l'armée,
» ſeront une ſuite de cette démarche. Et j'o-
» ſe l'aſſurer que, ſi elle diffère de prendre
» ce parti, le manque de ſubſiſtance l'obli-
» gera bientôt d'abandonner la Bohême & de ſe
» retirer dans la Bavière, où le même défaut

de ſubſiſtance fera périr les troupes françoiſes «
& les ſiennes. «

Pardonnez, monſeigneur, ſi j'oſe prendre «
la liberté de vous faire ces repréſentations : «
mais je les ai cru néceſſaires, parcequ'il m'a «
paru qu'on inclinoit à ſe retrancher & à gar- «
der la Muldau ; qui eſt ce qui peut nous arri- «
ver de plus fatal. «

Je ſuis avec reſpect, &c. «

Le 24, dans la nuit, ſon alteſſe électorale m'envoya l'ordre ſuivant.

*Monſieur le comte de Saxe aura la bonté de paſſer demain la Muldau, le plus matin qu'il lui ſera poſſible, pour ſe poſter juſqu'où il croira pouvoir le faire avec prudence : & enſuite, il tâchera d'avoir des nouvelles de l'ennemi, & de les faire paſſer à ſon alteſſe électorale, autant qu'il lui ſera poſſible. Il tâchera auſſi de faire raſſembler & pouſſer des fourages, grains & farines, au pont de Konigsaal, de même que la quantité de bœufs ci-jointe.*

*Il prendra avec lui toute la cavalerie & les dragons qui ſont à ſes ordres, c'eſt-à-dire, tout ce qui ſera bien en état de marcher. Il laiſſera les tentes, les équipages & les étendards. Il trouvera*

*ſept cent hommes d'infanterie commandés pour le ſuivre, dont quatre compagnies de grenadiers & cinq cent ſoldats, leſquels ſeront rendus au pont, vis-à-vis du camp de monſieur de Teſſé, à neuf heures du matin, pour attendre ſes ordres. Il fera donner le pain pour quatre jours à ſa cavalerie & à ſes dragons; &, s'il n'étoit pas en état de le faire fournir, il en feroit donner avis à monſieur de Séchelles, qui y ſuppléera.*

*Il emménera avec lui un des deux maréchaux de camp, & reſtera au-delà de la Muldau, & le plus en avant qu'il le pourra, ſans ſe commettre. Il paſſera auſſi demain un détachement de douze cent chevaux, & quelque infanterie ſaxone, qui s'avanceront plus ou moins par le grand chemin, vers le collin de Cuttemberg. Monſieur le comte de Saxe aura la bonté de ſe concerter, & de donner de ſes nouvelles à celui qui commandera ledit détachement, afin de pouvoir ſe couvrir, en cas de beſoin.*

*Les huſſards devant arriver demain ou après, ils iront joindre le détachement ſaxon, dont il en ſera détaché deux cent pour aller joindre celui de monſieur le comte de Saxe. On envoye un double du préſent ordre à monſieur le comte Rudovvski,*

*pour qu'il ſe conforme, de ſon côté, aux meſures priſes.*

Cet ordre étoit accompagné d'une lettre de monſieur de Séchelles, avec un détail pour les ſubſiſtances & fourages. Voici la réponſe que je lui fis.

» J'AI reçu, monſieur, la lettre que vous « m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'enverrai « votre mandement. Mais vous auriez dû me « donner un de vos commiſſaires. Car je vous « avoue franchement que je n'entends rien à cette « beſogne-là, ſur-tout quand il eſt queſtion de « manœuvrer & de voir les ennemis ; ce qui ar- « rivera vraiſemblablement demain, ou après. « Chacun a ſon talent. Je ne ſçaurois me perſua- « der que le principal de ma miſſion ſoit de faire « contribuer le pays : le ſoin d'empêcher que « les ennemis ne jettent du ſecours dans Prague, « d'arrêter leurs premières troupes pour les obli- « ger à ſe raſſembler, & nous donner le tems « de prendre cette place, me paroît plus eſſen- « tiel, & occupera mon peu de capacité. «

Si, à la faveur de mon expédition, l'on pou- « voit faire rentrer les bleds & les beſtiaux que «

» vous desirez, je crois que ce seroit un avanta-
» ge; mais la situation est trop critique pour
» m'en pouvoir occuper, & faire des démarches
» en conséquence. Ainsi ayez la bonté d'en-
» voyer avec moi un commissaire entendu, sur
» qui cela roule. Faites-mieux : prenez Prague,
» & vous aurez tout en abondance.
» J'ai l'honneur d'être, &c. «

Je passai le 25 au matin le pont de la Muldau, entre Konigsaal & Prague, avec douze troupes de dragons, seize de carabiniers, douze de cavalerie, quatre compagnies de grenadiers, & huit cent hommes d'infanterie. Dès que j'eus passé le pont, je reçus un avis que quatorze mille hommes des troupes de la reine de Hongrie forçoient de marche, & devoient entrer dans Prague le lendemain 26, & qu'ils étoient suivis de toute l'armée des ennemis. Je pris sur le champ mon parti, & j'écrivis le billet suivant à l'électeur.

MONSEIGNEUR,

» Je viens d'apprendre que l'on doit jetter de-
» main quatorze mille hommes dans la place. Il

ne nous reſte d'autre reſſource que d'attaquer «
Prague de vive force. Les deux mille hom- «
mes de garniſon qui y ſont ne peuvent ſuffire «
pour réſiſter à nos efforts, ſi nous l'attaquons «
par quatre côtés; & la bourgeoiſie armée, «
quoique très-nombreuſe, ne doit pas nous ef- «
frayer. Ainſi, ſi votre alteſſe électorale veut faire «
faire deux attaques aux Saxons, l'une de leur «
côté, & l'autre par le détachement qu'ils ont «
pouſſé au-delà de la Muldau, & que je ſup- «
poſe paſſer dans le moment que je paſſe, j'en «
ferai une de mon côté, & le corps de mon- «
ſieur de Gaſſion fera la quatrième. Si la choſe «
ne convient pas à votre alteſſe électorale, je «
marcherai au-devant des troupes de la reine «
de Hongrie: & alors que je ſerai pouſſé, je me «
retirerai, en laiſſant Prague ſur ma gauche, «
vers le pont des Saxons; parcequ'il ne me ſe- «
ra plus poſſible de repaſſer ſur le pont qui eſt «
entre Konigſaal & Prague. Il faut faire avertir «
les Saxons de ne point trop s'éloigner, parce- «
qu'ils pourroient être coupés par le corps des «
ennemis qui me ſuivra. «

Je ſuis, avec reſpect, &c. «

En conséquence, je marchai à Kungratiz, & delà j'arrivai à deux heures après midi devant Prague, pour reconnoître où je ferois mon attaque. A peine m'avoit-on tiré quelques volées de canon, que je reçus ce billet de l'électeur.

*Je remets à vous répondre plus en détail, monsieur. Je me bornerai à vous avertir que le pont des Saxons ne pourra être fait ni aujourd'hui ni demain; peut-être le sera-t-il ce soir : mais le plus sûr est de n'y compter qu'après demain 27. Je suis, avec la plus parfaite estime, monsieur, tout à vous.*

Je répondis sur le champ ce qui suit:

MONSEIGNEUR,

» Puisque le pont des Saxons n'est point fait, » & qu'il ne peut l'être que demain, je marche » au-devant des ennemis sur le chemin de Tabor, pour les arrêter le plus qu'il me sera possible. Il fait si froid, que la plume m'échappe » des doigts, & que son altesse électorale aura » de la peine à lire mon écriture : je lui fais mes » excuses, & suis, avec respect, &c.

Sur

Sur le champ, je renvoyai monſieur de Mirepoix avec mille hommes d'infanterie au pont de la Muldau, que j'avois paſſé, avec ordre de ſe retrancher ſur une hauteur qui ſe trouve vis-à-vis la tête de ce pont; dans l'intention que, lorſque je ſerois pouſſé, je puſſe m'y retirer, & paſſer la rivière à la faveur du feu de cette infanterie. Je retournai avec ma cavalerie à Kundratitz, que j'avois reconnu pour un aſſez bon poſte de cavalerie, pour y paſſer la nuit, pouvant appuyer ma droite & ma gauche à des ravins; & je pouſſai des partis en avant. A ſix heures du ſoir, je reçus l'ordre qui ſuit de l'électeur.

*Le pont des Saxons n'étant pas fait, monſieur le comte de* Saxe *ne peut pas s'y replier. Nous eſpérons faire une véritable attaque à la porte de Cartſthor, & de l'emporter : au cas qu'elle ne réuſſiſſe pas, elle paſſera pour une fauſſe attaque. On fera défiler à la nuit dans les défilés, à portée pour pouvoir commencer l'attaque ſur les deux ou trois heures du matin : mais nous attendrons que la fauſſe attaque des François ſoit commencée une heure devant, de même que celle du comte de Saxe,*

*pour qu'on attire la plupart de la garniſon vers ce côté là : car, du côté de Cartſthor, il y a mille hommes de piquet toutes les nuits. Ainſi il faudroit que, par les fauſſes attaques, on attirât tout vers ce côté là.*

Au bas du billet étoit :

*Je vous prie, monſieur, de vous conformer à ceci; & d'attaquer, ſoit à faux ou véritablement, ſelon que vous le jugerez à propos, avec eſpérance de réuſſir; & par conſéquent, ſans expoſer mal-à-propos les troupes. A une heure après minuit, nous ferons de même ici.*

Je fis ſur le champ rappeller monſieur de Mirepoix. Je fis ramaſſer quelques échelles, & fis accommoder deux poutres avec des cordes, pour ſervir de béliers. Monſieur de Mirepoix arriva avec les mille hommes d'infanterie, & nous marchâmes ſur le champ vers Prague.

Comme la partie que j'avois commencé à reconnoître étoit trop forte, étant la citadelle, je coulai tout du long juſqu'au Neuthor, qui eſt la ſeconde porte en-delà de la baſſe Muldau. Je fis ma diſpoſition en marchant : & lorſque j'approchai de la ville, j'entendis l'attaque de

monſieur de Gaſſion. Il pouvoit être une heure après minuit. Je fis halte : &, pendant qu'on diſtribuoit les échelles, la poudre & les balles, je m'avançai avec monſieur de Chevert, lieutenant colonel de Beauce, pour reconnoître où nous ferions l'attaque. Je me coulois dans le foſſé, qui n'avoit point de revêtement de ce côté-là. Je trouvai, auprès de Neuthor, un baſtion qui avoit bien trente-cinq pieds de haut, revêtu en briques, un ravelin ſur la courtine, avec deux ponts-levis. Vis-à-vis, étoit une eſpèce de platte-forme, formée par les gravois & les fumiers de la ville, qui étoit à peu près au niveau du rempart. Comme le tems me preſſoit, l'attaque de monſieur de Gaſſion étant déjà finie, je n'eus pas le tems de reconnoître la place plus loin : & comme nos échelles étoient aſſez longues pour atteindre au cordon, je réſolus de planter l'eſcalade dans le flanc du baſtion du polygone, à côté de celui où étoit la porte de la ville. Je dis à monſieur de Chevert que je le ferois ſoutenir par un feu de protection de la platte-forme vis-à-vis, & qu'en même-tems j'attaquerois le pont-levis & le ravelin. Nous retournâmes aux troupes. Tout cela ſe fit dans un

ſi grand ſilence, que les ſentinelles ne nous apperçurent pas. J'avois fait mettre pied à terre à ſix cent dragons & à quatre cent carabiniers. Il me reſtoit vingt troupes de cavalerie que je fis avancer ſur la chauſſée, pour les lâcher dans la ville au moment que j'aurois forcé la porte.

Les échelles furent diſtribuées aux premiers grenadiers. J'ordonnai au premier ſergent d'y monter avec huit grenadiers, & de ne point tirer, quelque choſe qui arrivât; mais de poignarder les ſentinelles, s'ils pouvoient les ſurprendre, & de ſe défendre à coups de baïonette, s'ils trouvoient de la réſiſtance ſur le rempart. Chevert, avec les quatre capitaines de grenadiers, devoit ſuivre ce ſergent; enſuite, les quatre compagnies de grenadiers, ſuivies de quatre troupes de dragons, & celles-là de quatre piquets d'infanterie; ce qui fut exécuté. Le ſergent y monta, & les ſentinelles ne s'en apperçurent qu'au moment qu'il fut ſur le rempart. Alors le carillon commença. Les ennemis vinrent à la charge, tirèrent beaucoup, & croisèrent la baïonette avec nos grenadiers. Mais ceux-ci ne ſe défendoient qu'à grands coups de baïonettes, & tinrent bon juſqu'à ce que monſieur

de Chevert fut monté, qui fut bientôt ſuivi des quatre compagnies de grenadiers, & par ceux qui devoient le ſuivre. Mais, comme on ſe preſſoit de monter ſur les échelles, & qu'elles ne pouvoient ſupporter le poids de tant d'hommes, il en rompit beaucoup; ce qui penſa tout déconcerter. J'envoyai un officier pour mettre ordre à cette eſcalade; & je me preſſois d'arriver au pont & à la porte, avec les huit troupes de dragons qui avoient ſervi au feu de protection, & les huit troupes de carabiniers. J'ordonnai qu'on mît à leur place les quatorze piquets d'infanterie qui reſtoient, pour faire le feu de protection. Dans le moment que j'étois dans le ravelin, que je m'avançois vers la porte, Chevert avoit forcé le corps de garde par derrière, & m'abattit le pont-levis. Celui qui conduiſoit au ravelin fut abattu au même moment; & je fis entrer à toutes jambes les vingt troupes de cavalerie, pour ſe jetter dans les rues. J'avois ordonné aux officiers de caſſer la tête à tout cavalier qui mettroit pied à terre pour piller, & de faire ſabrer tous nos ſoldats d'infanterie qu'ils trouveroient épars. J'en avois averti l'infanterie, les dragons & carabiniers, que j'avois fait

mettre pied à terre, pour empêcher le désordre & le pillage.

Ainsi nous entrâmes dans la ville. D'abord que les premières troupes eurent crié *vive le roi*, l'attaque des Saxons commença par un grand feu de part & d'autre. Je laissai huit troupes de dragons à la porte; & fis loger les piquets dans les maisons voisines. Je jettai sur le rempart deux troupes de dragons de chaque côté, pour assurer mes flancs; & je marchai, avec quatre compagnies de grenadiers & la cavalerie, droit au pont de Prague, pour favoriser l'entrée aux Saxons, dont l'attaque duroit toujours avec grande vivacité. En arrivant à la maison de ville, j'y trouvai le magistrat, qui me présenta les clefs de la ville : un moment après, vint un aide-de-camp du maréchal Ogilfi, qui me dit qu'il se rendoit mon prisonnier. Je m'avançai au pont, & je m'en assurai. Après quoi, je me rendis chez le maréchal Ogilfi, où, après avoir demandé à boire parceque je mourois de soif, & fait les premières civilités, je lui demandai un ordre pour le commandant de la citadelle, qu'il me donna. Sur le champ, je la fis occuper; & peu de momens après, les Saxons y entrèrent.

Prague eſt une des grandes villes de l'Europe ; elle contient ſept villes, & peut avoir une lieue & demie de traverſe. Il faut, pour la défendre, plus de vingt bataillons. La garniſon conſiſtoit en deux mille hommes & ſix mille bourgeois armés. Elle a été priſe le même jour que mon grand père la prit en 1640. Il n'y a point d'exemples qu'une ville ait été emportée par les François la nuit, & l'épée à la main, ſans pillage. Voilà une trop longue lettre, mon cher chevalier; mais il a fallu vous tout compter.

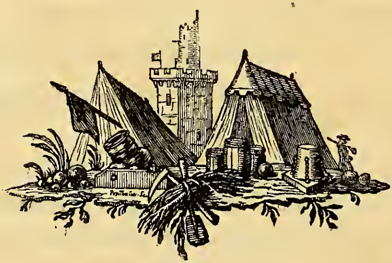
*Signé*, MAURICE DE SAXE.

## *POST-SCRIPTUM.*

Je reçois, dans le moment, l'ordre ci-joint de l'électeur, qui vous fait voir que j'étois bien inſtruit du mouvement & des deſſeins des ennemis, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre.

*Vous partirez, monſieur, demain matin à la pointe du jour, avec votre détachement. Il eſt néceſſaire que vous ſçachiez, pour votre inſtruction, que le gros corps de l'armée ennemie étoit aujourd'hui à Forchiez, Dueſpech & Beverſchau, où étoit le duc de Lorraine; qu'ils ont pouſſé en avant trois mille*

*Croates & quelque peu de cavalerie, qui devoient ſe jetter dans Prague, le jour même que nous l'avons emportée. Ainſi vous pouvez prendre vos meſures pour ne pas courir riſque d'être coupé. En faiſant occuper quelque poſte par votre infanterie, vous pourrez toujours vous replier ſur elle. Je ſuis, avec la plus parfaite eſtime, monſieur, tout à vous.*



LETTRE

# LETTRE

## DU COMTE DE SAXE,

## *AU MARÉCHAL DE BROGLIO,*

1742.

MONSIEUR,

QUOIQUE mes avis n'aient point prévalu, je ſuis trop attaché au ſervice du roi, pour garder le ſilence dans la conjoncture préſente. L'idée d'aller ſur l'Inn eſt une chimère. L'Inn n'eſt point une rivière que l'on puiſſe paſſer à la vue de vingt mille hommes qui n'ont que douze lieues de pays à garder. Le reſte des ennemis remettroit le blocus devant Prague; & notre brave armée, qui y eſt, ſeroit priſe. Je ne ſçaurois vaincre la douleur que me cauſe une idée ſi affligeante. D'ailleurs, tous nos chevaux ſont hors d'état d'aller, & l'armée périra de fatigue, ſurtout dans une ſaiſon auſſi avancée que celle où nous ſommes.

Il y auroit une poſition à prendre : ce ſeroit

de cantonner derrière Nàab; la droite de notre armée au Danube, le quartier général à Amberg, & la gauche tirant vers Egra. Vous pouvez tirer vos ſubſiſtances par le Danube, Nuremberg & la Franconie. Les ennemis ne peuvent s'établir entre la Bohème & le Nàab, parceque le pays eſt trop pauvre pour qu'ils y puiſſent vivre. Ils ſeront donc obligés de ſubſiſter dans la Bohème, à une diſtance ſuffiſante pour que vous puiſſiez être averti à tems de leurs mouvemens. Vous conſervez ainſi une poſition qui en impoſe à toute l'Allemagne. L'événement de la guerre n'eſt point décidé, & tient tous les eſprits en ſuſpens. Enfin, ſi le roi veut que ſon armée ſe rapproche du Rhin, on a le tems de faire des magaſins, des arrangemens, & des marches ſur pluſieurs colonnes, par cantonnement. Les princes d'Allemagne peuvent exiger de la reine de Hongrie, que ſon armée ne ſuive point la nôtre, pour éviter la ruine de leur pays; ce qui conſervera nos troupes, & les mettra en état d'ariver en bon ordre ſur le Rhin. Sans ces précautions, nous ſerons obligés de camper & de fourager. Nous réveillerons les habitans des pays par leſquels nous paſſerons, &

nous perdrons notre armée. Voilà ce que j'ai cru de mon devoir de vous repréſenter. J'ai l'honneur d'être, avec reſpect, &c.

*Signé*, MAURICE DE SAXE.

## LETTRE

### DU COMTE DE SAXE, AU CHEVALIER FOLARD,

De Deckendorff, le 28 décembre 1742.

Il y a bien longtems que je ne vous ai écrit, mon cher chevalier. Il y a longtems auſſi que je n'ai reçu de vos lettres : mais c'eſt ma faute, & je vous l'avoue. J'ai été dans un mouvement continuel, & je me ſuis nourri de couleuvres. Je n'aime pas à vous écrire des misères. Mon ame eſt trop franche & trop ſincère, pour qu'elle ne coule pas par ma plume ſur le papier, quand je m'entretiens avec vous ; & comme il eſt plus aiſé de s'abſtenir que de ſe contenir, je ne vous ai point écrit. Où êtes-vous ? Dans votre dernière lettre, vous m'écriviez que vous alliez à Avignon. Eſtes-vous reſté à Paris ? & cette lettre vous y trouvera-t-elle encore ? Je ſuis à la gauche du Danube, & je commande en cette partie, depuis que notre armée a paſſé le Danube à Staracnhot. J'ai obligé les ennemis à quitter Oberaltac, & puis ce poſte ici. Il eſt arrivé quelque choſe d'aſſez plaiſant dans cette manœuvre.

Comme je ſçavois que les ennemis avoient des huſſards & quelqu'infanterie légère, entre Oberaltac & ici, qui occupoient les paſſages & les défilés ; comme ces poſtes étoient foibles, j'ai jugé qu'ils ne les avoient entr'eux & moi, que pour être avertis de ma venue, & qu'ils les vuideroient à mon arrivée. En conſéquence, j'ai raſſemblé aſſez de batteaux à Straubingen pour y embarquer onze bataillons, afin de me laiſſer aller au courant du Danube, de paſſer tous leurs poſtes, & de débarquer au-deſſous de Deckendorf; afin de couper la retraite à deux bataillons qui y étoient, & afin que rien ne pût ſe ſauver. J'avois envoyé le vingt-quatre du mois paſſé différens partis tout du long du Régem, avec ordre de ſe rapprocher du Danube le deux de ce mois. Je m'embarquai le deux, & j'envoyai ma cavalerie avec quelque peu d'infanterie pour attaquer les poſtes que les ennemis avoient le long du Danube à différens défilés, afin d'attirer leur attention de ce côté-là. Pendant ce tems, je me laiſſai deſcendre au courant, & la garniſon de Deckendorf n'en fut avertie que lorſqu'elle me vit; & j'aurois complettement réuſſi, s'il n'étoit arrivé un accident à un batteau chargé de

quatre compagnies de grenadiers, qui ſe creva ſur une ſouche; ce qui nous arrêta une heure, & a fait que nous ne ſommes arrivés à Deckendorf que comme le jour finiſſoit. Et comme il ſubſiſte encore dans la rivière des piles d'un pont que j'ai fait brûler cet été, je n'ai oſé haſarder d'y paſſer dans l'obſcurité avec cette flotte chargée de troupes : j'ai été obligé de débarquer au-deſſus, ce qui a donné le tems à la garniſon de ſortir en confuſion; mais ils ont laiſſé tous leurs équipages. Nous y avons fait quelque cent priſonniers, & les grenadiers ſe ſont aſſez joliment mis en vaiſſelle d'argent. Ce n'eſt pas tout : ce poſte ſervoit à couvrir des dépôts que les ennemis avoient tout le long du Danube, & que les mauvais chemins leur avoient empêché de traîner avec eux dans leur marche en venant de Bohème. Tous ces dépôts, tous ces poſtes, tous les équipages à qui ils ſervoient d'eſcorte, ont été effrayés de mes batteaux, & de cette manière prompte de voyager. Ils ont tous abandonné les rives du Danube, pour ſe jetter dans la montagne, où ils ſont tombés dans les griffes de mes partis. Nous avons pris, dans un endroit, deux cent cinquante chariots & caiſſons ; dans

un autre, 150000 rations de biſcuit; dans un troiſième, un pont ſur haquet; dans un quatrième enfin, mille tonneaux de farine, des priſonniers par-tout; & enfin, tout le pays entre-ci & Paſſau a été nétoyé en deux jours. Ce n'eſt pas encore tout, mon cher chevalier; les ennemis avoient tiré tout le canon de Paſſau, & l'avoient fait remonter l'Inn, pour faire le ſiége de Bruneau. Ils l'ont renvoyé au plus vîte à Paſſau, & y ont jetté une garniſon; car ils n'y avoient laiſſé que ſix cent hommes. Voilà une bonne plaiſanterie que je leur ai faite là: je ſuis ſûr que cela vous réjouira. Ils m'ont renvoyé depuis deux mille hommes à Gravenau, à qui j'irai donner l'aubade un de ces jours, quand la rigueur du froid ſera un peu tempérée. Adieu, mon cher chevalier. Aimez-moi toujours un peu, & ſoyez perſuadé de ma tendreſſe pour vous.

*Signé*, MAURICE DE SAXE.

## *LETTRE*

### DU MARÉCHAL COMTE DE SAXE, AU CHEVALIER FOLARD.

Du camp fous Courtrai, le 11 août 1744.

J'AI reçu, mon cher chevalier, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 de ce mois. Les marques de votre fouvenir me flattent infiniment; & je m'eftimerois heureux de vous avoir avec moi : mais vous fçavez, mon cher chevalier, que ces chofes ne dépendent pas de nous. Je voudrois bien avoir dans mon armée plufieurs officiers (fi cela fe pouvoit) tels que celui qui défendit la caffine de Mafcoliny, & je vous affure que j'en ferois grand cas.

Les ennemis ont eu intention de m'attaquer ici : mais, ayant fçu que j'avois fait regratter les anciennes fortifications, & mis quelques paliffades au corps de la place, avec des barrières aux portes, ils fe font ravifés. Ils ont fait affez habilement une démarche fort imprudente en marchant par leur gauche & me

me prêtant le flanc entre une rivière & moi, je veux dire l'Escaut. J'en fus avertis le soir; & m'étant mis en marche à la pointe du jour pour les couper en deux, j'appris, au pont de pierre, à sept heures du matin, qu'ils avoient fini de passer le ruisseau à six, ayant marché toute la nuit. Ils sont allés camper dans la plaine de Cizoint. J'ai pourvu Lille de tout ce qu'il faut pour une bonne défense; & je suis resté ici, les soupçonnant de vouloir m'obliger à rentrer sur nos terreins, pour que je ne mange plus le leur. J'ai envoyé monsieur Duchaila avec vingt-trois escadrons sous Lille; & j'ai fait avancer sous Douai monsieur le comte d'Estrées, qui étoit à Maubeuge avec dix-huit, pour les tenir en bride, & les empêcher de passer avec des détachemens l'Escarpe & la Deulle pour faire des courses. Ce moyen m'a réussi jusqu'à présent: Aucune de leurs troupes n'a passé ces deux rivières, de crainte d'être coupée par ces deux corps.

Il y a huit jours que nous sommes dans ces positions. Je ne sçais par où cela finira. Ils ne sçauroient aller plus loin, & me laisser entre leurs fours, qui sont à Tournes, & eux. Je subsiste pendant ce tems-là dans leur pays; &

il me ſemble que cette défenſive n'eſt pas trop mal.

Adieu, mon cher chevalier. Je vous embraſſe de tout mon cœur : honorez-moi quelquefois de vos lettres.

*Signé*, MAURICE DE SAXE.

# LETTRE

## DU MARÉCHAL COMTE DE SAXE,

### *A MONSIEUR LE COMTE D'ARGENSON,*

*au ſujet des différens exercices militaires dont le roi l'avoit chargé d'aller voir l'exécution à l'hôtel royal des invalides.*

De Paris, le 25 février 1750.

CONFORMÉMENT aux intentions de ſa majeſté, que vous m'avez fait ſçavoir, Monſieur, je me ſuis rendu aux invalides; & j'y ai vu faire l'exercice aux différens détachemens qui y étoient aſſemblés.

Le détachement des gardes, que monſieur de Bombelles a dreſſé, eſt celui qui marche le mieux, & dont l'exercice a le plus de grace. L'exercice de monſieur le comte de Maillebois me plaît infiniment : Il a une méthode de faire amorcer les armes, qui, à ce que je crois, ſera bientôt imitée de pluſieurs, parcequ'elle évite un mouvement fort embarraſſant, lorſqu'on a

la baïonette au bout du fuſil; & quelque changement que l'on faſſe à l'exercice, on ne ſçauroit rien faire de mieux que d'en retrancher l'ancienne méthode d'amorcer, pour lui ſubſtituer celle-ci.

Le détachement qu'a dreſſé le duc de Broglio eſt une copie de l'exercice pruſſien : on ne ſçauroit admettre les gibernes & les poulverins qu'a ce détachement, lorſqu'on voudra faire un changement dans cette infanterie. Je ne parle point pour faire porter l'épée en couteau de chaſſe. La méthode de monſieur de Bombelles eſt celle de toute notre infanterie, la meilleure & la moins embarraſſante.

Alſace a le véritable exercice pruſſien : mais c'eſt un abus de croire qu'il faut des fuſils courts pour l'exécuter; les nôtres ſont beaux & bons.

L'exercice de Beauvoiſis eſt fort leſte & très-bien exécuté. Mais, de vous dire, monſieur, quel eſt le meilleur, c'eſt une queſtion très-importante à décider. Cette partie, à laquelle on ne fait qu'une médiocre attention en France, fait depuis bien des années la méditation & l'application des plus habiles militaires de l'Europe.

On ne ſçauroit diſconvenir que les ſuccès des Pruſſiens contre des troupes qui, depuis cinquante ans, n'ont ceſſé de faire la guerre, & que l'on regardoit comme bonnes, ne peuvent s'attribuer qu'à cette application, & à l'excellence de leur diſcipline & de leurs exercices.

Ce n'eſt donc pas une choſe indifférente que le choix de l'exercice. On y a travaillé, en Pruſſe, l'eſpace de quarante années avec une application ſans relâche : c'eſt à cette partie qu'a été employé le règne de deux rois, dont la plus grande attention s'eſt toujours portée ſur le militaire : en quoi ils ont été puiſſamment aidés par des généraux habiles, qu'aucun objet de fortune ou de plaiſirs ne diſtrait des fonctions dont ils ſont chargés.

Les différens mouvemens d'exercice que l'on fait à rangs & files ouvertes, ſont relatifs à la manière de charger, lorſque les bataillons ſont à rangs & files ſerrées, ce qui eſt la poſition qu'ils doivent avoir, lorſqu'ils ſont formés pour charger. A l'exercice de revue & de parade, les officiers doivent être tous ſur le front du bataillon ; & alors les files & les rangs ſont ouverts :

mais lorſqu'ils ſont ſerrés à la pointe de l'épée, les officiers doivent être dans les rangs, & un ſeul officier doit ſe trouver devant le bataillon.

Dans le ſecond point de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il s'agit de ſçavoir ſi l'on doit mettre les officiers dans les rangs, ou ſur le front du bataillon? Il eſt certain que nous perdrons toujours, par le feu de nos propres ſoldats, une grande quantité de nos officiers, lorſqu'ils ſeront ſur le front du bataillon; & ſur-tout dans les premières affaires, après une longue paix. En ſecond lieu, lorſque les officiers ne ſont pas partagés dans les rangs, ils ne s'occupent pas de leurs ſections; les majors, ou ceux qui commandent, ne ſçauroient diſtinguer les ſections, parcequ'elles ne ſont pas marquées par l'eſponton : & lorſqu'elles ſe ſont mêlées par le mouvement, ou par l'inégalité du terrein, ceux qui commandent ne ſçauroient voir tout d'un coup où eſt le défaut. De plus, les officiers ſubalternes ne ſont pas ſi bien maîtres de leurs ſoldats, & ne peuvent les empêcher de tirer ; ce qui eſt un point de la plus grande conſéquence : car toute troupe qui a tiré en

préſence de l'ennemi eſt une troupe défaite, ſi celle qui lui eſt oppoſée conſerve ſon feu. Et c'eſt la raiſon pour laquelle les gens entendus font porter aux ſoldats le fuſil ſur l'épaule, parcequ'il eſt plus facile de les empêcher de tirer, lorſqu'ils ont le fuſil ſur l'épaule, que lorſqu'ils l'ont ſur le bras gauche, en marchant à l'ennemi les armes préſentées, mouvement des plus dangereux. C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle on oblige les officiers d'avoir des eſpontons: car ne pouvant tirer, ils empêchent le ſoldat de le faire; au lieu qu'ayant des fuſils, ils tirent les premiers, & les ſoldats les imitent. Car il ne faut qu'un ſeul coup, en préſence de l'ennemi, pour faire tirer un bataillon, une brigade, une ligne, une colonne entière: je n'ai que trop de ces exemples à citer là-deſſus, & nos militaires n'en ſçauroient diſconvenir. Mon devoir m'oblige à ne point flatter dans une choſe de ſi grande conſéquence. Je me trouve obligé de dire que notre infanterie, quoique la plus valeureuſe de l'Europe, n'eſt point en état de ſoutenir une charge, dans un lieu où elle peut être abordée par de l'infanterie moins valeureuſe qu'elle, mais mieux exercée & mieux diſpoſée pour une charge; &

les ſuccès que nous avons dans les batailles ne doivent s'attribuer qu'au haſard, ou à l'habileté que nos généraux ont de réduire les combats à des points ou affaires de poſte, où la ſeule valeur des troupes & leur opiniâtreté l'emportent ordinairement, lorſque le général ſçait faire ſes diſpoſitions en conſéquence, c'eſt-à-dire, de manière à pouvoir ſoutenir les attaques. Mais c'eſt une choſe qu'on ne peut pas toujours faire, & que le général ennemi peut empêcher, s'il eſt habile, s'il connoît vos défauts & ſes avantages. Ce que j'avance ici eſt ſoutenu par des preuves.

A la bataille d'Hochſtet, vingt-deux bataillons, qui étoient au centre, tirèrent en l'air, & furent diſſipés par trois eſcadrons ennemis qui avoient paſſé le marais devant eux : les ennemis furent repouſſés au village de Blintheim, & ils ne ſe rendirent qu'après que les armées furent retirées.

Luzara en Italie, affaire de poſte.

Ramilly, affaire de plaine.

Denain, affaire de poſte.

Malplaquet : ce qu'il y avoit en plaine, plia; ce qui étoit poſté ſe maintint longtems, & coûta beaucoup de chevaux aux alliés.

Parme,

Parme, affaire de poſte.

Dettingen, affaire de plaine.

Fontenoy : ce qui étoit en plaine plia ; ce qui étoit poſté ſe maintint.

Raucoux, affaire de poſte uniquement, quoiqu'il y eût beaucoup de plaine ; mais on n'attaqua que les poſtes.

Lawfeld, affaire de plaine réduite à des attaques de poſtes.

C'eſt donc un grand défaut dans une infanterie, de ne pouvoir l'employer qu'à de certaines parties de la guerre. On ſe révolte ſans doute contre ces ſentimens. Mais je ne ſçais s'il y a beaucoup de nos généraux qui oſaſſent entreprendre de paſſer une plaine avec un corps d'infanterie devant un corps de cavalerie nombreuſe ; & ſe flatter de pouvoir ſe ſoutenir pluſieurs heures avec quinze ou vingt bataillons au milieu d'une armée, comme ont fait les Anglois à Fontenoy, ſans qu'aucune charge de cavalerie les ait ébranlés ou fait dégarnir de leur feu. Ce ſont des choſes que nous avons tous vues : mais l'amour-propre fait qu'on ne veut point en parler, parcequ'on ſent bien qu'on n'eſt point en état de les imiter.

Les Romains, en cela tout différens des autres

peuples de la terre, se sont fait de la guerre une méditation continuelle; &, dès qu'ils ont apperçu des méthodes supérieures à la leur, ils les ont embrassées, en renonçant à celles dont ils s'étoient servis jusques-là. Annibal ayant reconnu les défauts de son infanterie, la forma en légions, & lui donna les armes & la façon de combattre des Romains: le gain de la bataille de Cannes en fut la récompense.

Quant au choix précisément de l'exercice de l'un des détachemens, sur lequel le roi m'a fait l'honneur de me demander mon avis, je donnerois la préférence à celui d'Alsace. Une lettre ne sçauroit contenir les raisons qui me déterminent à ce choix, & un mémoire sur cette matière ne feroit qu'ouvrir la porte à des écrits dont vous devez être fatigué: outre que c'est un genre d'écrire dont je voudrois bien être dispensé.

FIN DU SECOND TOME.

# TABLE

## DES

# CHAPITRES ET ARTICLES

## DU SECOND TOME.

## *LIVRE SECOND.*

### CHAPITRE PREMIER.

DE LA DÉFENSE, ET DE L'ATTAQUE. page 1

### CHAPITRE DEUXIEME.

RÉFLEXIONS SUR LA GUERRE EN GENERAL. 16

### CHAPITRE TROISIEME.

DIGRESSION SUR LA POLOGNE. DESCRIPTION DE CE PAYS. PROJET DE GUERRE POUR UNE PUISSANCE QUI SEROIT DANS LE CAS DE LA FAIRE A CETTE RÉPUBLIQUE. 24

## CHAPITRE QUATRIEME.

Art. I. *Manière de conſtruire des forts.* 40

Art. II. *Des tours avancées.* 57

Art. III. *Calcul du tems auquel quatre mille huit cent hommes pourront conſtruire un fort octogone ſuivant mon plan & mes profils.* 64

## CHAPITRE CINQUIEME.

De la guerre des montagnes. 71

## CHAPITRE SIXIEME.

Des pays coupé's, ou remplis de haies et de fossé's. 73

## CHAPITRE SEPTIEME.

Des passages de rivieres. 76

## CHAPITRE HUITIEME.

Des differentes situations. 85

## CHAPITRE NEUVIEME.

Des retranchemens, et des lignes. 98

## CHAPITRE DIXIEME.

De la phalange des Grecs, et de l'ordre de combattre des Romains. Fragment de Polybe a ce sujet. 110

## CHAPITRE ONZIEME.

De l'attaque des retranchemens. 120

## CHAPITRE DOUZIEME.

Des redoutes. 124

## CHAPITRE TREIZIEME.

Des espions, et des guides. 136

## CHAPITRE QUATORZIEME.

Des indices. 138

## CHAPITRE QUINZIEME.

Du general d'arme'e. 142

---

REFLEXIONS SUR LA PROPAGATION DE L'ESPECE HUMAINE. 155

## DIFFERENTES PIECES RELATIVES A L'HISTOIRE ABREGE'E DU MARECHAL COMTE DE SAXE.

*Diplôme de l'élection du comte de Saxe, en qualité de duc de Curlande & de Sémigalle.* 167

*Lettre du comte de Saxe, au primat de Pologne, pour lui faire part de son élection.* 172

*Lettre du comte de Saxe, au baron d'Osterman, conseiller privé de l'impératrice de Russie.* 175

*Lettre du comte de Saxe, au roi de Pologne, en réponse à celle que sa majesté lui avoit écrite, pour lui ordonner de rapporter à la diète de Pologne l'acte de son élection.* 180

*Diplôme d'Auguste, roi de Pologne, contre l'élection du comte de Saxe.* 184

*Autre diplôme du roi de Pologne, pour incorporer le duché de Curlande à la Pologne.* 187

*Rescript du comte de Saxe, par lequel il invite les Curlandois à prendre les armes & à venir le joindre.* 191

*Lettre du roi de Pologne, au comte de Saxe.* 194

*Reponse du comte de Saxe, au roi de Pologne, avec les additions qu'il y a faites depuis.* 196

PROTESTATION *du comte de Saxe, contre toute élection faite ou à faire d'un duc de Curlande à son préjudice.* 212

LETTRE *du comte de Saxe, au chevalier Folard, dans laquelle il lui fait part des lettres de l'électeur de Bavière, & des réponses qu'il avoit faites à ce prince, concernant l'entreprise sur Prague.* 218

LETTRE *du comte de Saxe, au maréchal de Broglio.* 237

LETTRE *du comte de Saxe, au chevalièr Folard.* 240

LETTRE *du maréchal comte de Saxe, au chevalier Folard.* 244

LETTRE *du maréchal comte de Saxe, à monsieur le comte d'Argenson, au sujet des différens exercices militaires dont le roi l'avoit chargé d'aller voir l'exécution à l'hôtel royal des invalides.* 247

FIN DE LA TABLE DU SECOND TOME.